TOME III. N° 17 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er DÉC. 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Œuvres dans les Hommes

Émile Zola ou le romantisme de l'égout

La réputation usurpée d'Émile Zola, le succès numérique de ses indigestes volumes, son intervention funeste dans la politique de l'Antifrance au moment de l'affaire Dreyfus, son incorporation avec le régime républicain, sa mort bizarre, demeurée mystérieuse, et le scandale de sa panthéonisation, tout cela constitue une image violente de l'avilissement d'une partie de l'esprit public chez nous, pendant la période de l'entre-deux-guerres. Ce qu'on a appelé la « gloire » de cet écrivain, à la fois abondant et vide, correspond assez à un tam-tam nègre, organisé pendant vingt ans autour de la rupture d'une conduite d'égout. Ses miasmes empuantissaient l'atmosphère, tandis que retentissaient les cris et les chocs de cette masse informe contre une presse, ou affolée, ou vénale. On sait que le jugement le plus dur porté, de son vivant, contre Zola, fut celui d'Anatole France, le rangeant au nombre de ces malheureux dont on peut dire

« qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés ». Cela, dans le même article où *la Terre* était ainsi définie : « Les *Géorgiques* de la crapule. » Il semble difficile de trouver mieux. Aujourd'hui que le silence et la non-lecture (mais fut-il jamais vraiment lu?) retombent, comme une pluie noire, sur le tombereau déchargé du naturalisme, aujourd'hui que le fait immense et terrible de la grande guerre montre, jusqu'au fond, l'erreur et la nocivité de cette vie et de cette œuvre, je dénoncerai, dans Zola, le primaire romantique et, dans ses quarante volumes, la monotone sentine d'un talent court, certain, mais dévoyé. Il n'est guère d'imagination plus pauvre que la sienne. Il a refait tout le temps, comme une machine, le même bouquin, et suivant le même procédé, avec des défauts et tares d'autant plus visibles qu'il les répétait plus souvent. Ce fut un chien phénomène, doué du langage, et du sensorium, si caractéristique, du chien. Il ne faut pas s'étonner que la chiennerie démocratique se soit reconnue et saluée en lui. Sa vision de l'être, du milieu, de l'habitat, des circonstances, est celle du chien. La place prépondérante qu'il accorde à l'instinct, tout cru et débridé, est celle que lui attribue le chien. Il avait, du chien, le nez, bifide au bout, dans une physionomie chagrine et infatuée, et la nervosité des extrémités, mains ou pieds, à l'aide desquelles il rajustait son lorgnon, ou trifouillait ses oreilles, ou grattait le sol, aussitôt qu'on le contredisait. En revanche, il n'avait du chien, ni la fidélité, ni le regard affectueux, ni la gratitude sympathique.

Je l'ai beaucoup connu, beaucoup observé, beaucoup écouté, beaucoup confronté avec ses ouvrages ; et les propos de lui, qu'on trouvera ici, que reconnaîtront ses familiers, sont la reproduction exacte de ceux qu'il tenait, en zézayant, chez mon père, chez Goncourt, chez nos amis, chez son éditeur Charpentier notamment, chez les Ménard-Dorian, dans tous les milieux où il fréquentait. Je lui ai vu des moments, assez rares, d'émotion vraie et de bonhomie ; d'autres, plus fréquents, d'envie (une envie sombre, bizarrement située), et de surveillance aiguë de soi et d'autrui. Son infatuation était extrême et comique. Il portait un jugement bref sur des travaux fort éloignés de sa compétence, sur des valeurs fort supérieures à la sienne. Peu ou point de culture. Le goût et la vénération du manuel, du résumé, de la science portative et en dix leçons. Sa philo-

sophie, courte et crasseuse comme un orteil de pauvre homme, dans le soulier éculé de l'évolution, n'admettait pas « un Dieu perfonnel, mon bon ami », ni un dogme défendu par des commandements, ni la prière « bonne pour les vieilles femmes », ni, bien entendu, le miracle. Le maître de Médan savait, une fois pour toutes, qu'il n'y a que la mère Nature, le grand Pan, jouant des tours aux humains, à l'intérieur de lois que découvrent peu à peu les « véants », ou géants, parmi lesquels il se rangeait, lui, Zola, au premier rang. La première de ces lois s'appelle Justice (et a donné naissance à la gravitation), la seconde Vérité, la troisième Lumière. Il y en a encore une quatrième qui répond au nom de Fécondité. Prière de ne pas oublier les majuscules, condiment obligé du naturalisme. En somme, ce sur-Homais que fut l'auteur des *Rougon-Macquart*, en quarante mille pages de copie, concevait un monde très mauvais et farci de risques et d'embêtements de toute sorte, à commencer par la nécessité de mourir, un monde tout à fait ignorant et stupide, mais qui devenait, avec le temps, très bon, très sage et parfait, en éliminant ses erreurs. Comment cela? Par la science. Il fallait entendre Zola répéter « la Fienfe, mon bon » pour comprendre ce que ce terme, vague et solennel, représentait à ses yeux d'ignorant, c'est le cas de le dire, encyclopédique.

Un peu plus tard, il adopta « le Travail », comme si ce mot renfermait à la fois toutes les promesses, toutes les félicités et la solution de tous les mystères relatifs, nichés dans le mystère absolu. Dans la seconde moitié de sa vie, notamment à partir de *l'Œuvre*, ce moraliste cacographe montait en chaire à tout bout de champ et à propos de tout. Il répétait, en griffant ses oreilles : « Au fond, je fuis un moralifte. » Et le plus drôle est qu'il le croyait ! Edmond de Goncourt disait de lui, en haussant les épaules : « Un moraliste enfermé dans ses cabinets », et Rochefort, avec sa joyeuse humeur narquoise : « Un moraliste ! Ah, ah ! elle est bien bonne, dites plutôt un vulgaire cochon, oui, oui, mais c'est tout à fait ça, pourquoi ne pas l'avouer. Ta, ta, ta, ta ! Vous pensez si je le connais, le paroissien ! » Drumont ajoutait, en riant et pouffant dans sa barbe : « Jamais un pareil tas d'immondices n'a été élevé dans notre littérature, en si peu de temps. C'est fâbuleux, mon ami ! L'autre nuit, ne dormant pas, je suis descendu pour chercher un livre

dans ma bibliothèque. Sur un rayon flottait une odeur bizarre, fâcheuse... vous me comprenez ; cela venait de trois volumes de Zola, échoués là je ne sais comment, car j'avais donné l'ordre au domestique de les restituer aux ordures. » Quant à Lemaître, il lui arrivait de s'écrier, après quelques moments de silence et de réflexion : « Mon Dieu, Léon, que ce Zôla est bête ! Comment votre cher père pouvait-il avoir du goût pour cet animal de Zôla ! » De tout ce milieu littéraire, vers 1896, Coppée était le seul qui défendît encore le talent de Zola et son habileté, d'ailleurs réelle, à peindre les foules et la brutalité de l'instinct. Tous les autres en avaient par-dessus la tête et saluaient l'apparition de chacun de ses nouveaux volumes, calqué servilement sur le précédent, d'un « encore » significatif. Zola se plaignait que la critique lui fît avaler, chaque matin, un crapaud. Mais il ne tenait pas compte de ce fait qu'il infligeait à cette même critique, chaque année, la dégustation de quelque chose de beaucoup plus écœurant et indigeste encore qu'un crapaud.

On l'a comparé à Restif de la Bretonne, pour la trivialité mise en tartines et l'abondance. Il y a du vrai. La pyramide des *Monsieur Nicolas* dépasse encore celle des *Rougon-Macquart*. Le fatras de l'auteur du *Paysan perverti* vaut le fatras de l'auteur de *la Terre*. La prétention de Restif, comme celle de Zola, était immense. Leurs « moralismes », charcutiers et orduriers, leurs besoins de prêche (qui se remarquent chez la plupart des pervertis), se ressemblaient. Néanmoins, il y avait, chez Restif, un certain goût de la psychologie, dans le ruisseau et dans la fange, qui ne se retrouve nullement chez Zola. Les humains que peint Zola ne sont que des quadrupèdes redressés, uniquement composés d'appétits, de convoitises, de concupiscences et cherchant leur assouvissement immédiat. Les caractères n'existent point pour lui, ni les sentiments, définis ou intermédiaires, ni, à plus forte raison, leurs nuances et mélanges divers. Il n'admet que les tempéraments, bilieux, sanguin, lymphatique, nerveux, etc., selon la vieille nomenclature des physiocrates. Ouvrez un des premiers volumes, et le meilleur de sa série, *l'Assommoir*, et regardez comment sont introduits et présentés Coupeau, Gervaise, Lantier, les Lorilleux, etc. Deux, trois, quatre gros traits matériels et généraux, au maximum, une habitude, un tic, deux ou trois gestes, et voilà « le bonhomme campé », comme disait Flaubert, maître

de l'école du Renfermé et dont l'influence sur Zola fut réelle. En d'autres termes, l'humanisme (qui seul fait les œuvres fortes et durables, les œuvres reliées à l'esprit) est totalement absent chez Zola. D'où l'horreur particulière qui se dégage de sa « série », comparable à des gaufres de boue, façonnées sous un ciel noir, par un empoisonneur ignare et pédant.

L'antiquité était pour lui lettre morte. Quand mon père, grand lecteur, fort latiniste et habile à reprendre, sans querelle, les modernes par les anciens, alléguait Virgile, Ovide ou Tacite, Zola se taisait, maussade et bougon, comme si on lui faisait une injure personnelle. Il professait que les héros d'Homère et de l'*Énéide* étaient des « perfonnages de fer-blanc ». — « Pourquoi de fer blanc, Zola? (demandait mon père amusé). — Je les fens ainsi, je vous donne mon fentiment, mon bon ami, rien de plus. Que serions-nous sans la finférité? » C'était son dada, la sincérité, et il la mettait à toutes les sauces, alors qu'il pouvait être, si sa vanité ou son intérêt l'exigeait, remarquablement insincère et même retors. Cependant son mépris de la poésie et du lyrisme était sincère et cela est curieux chez un homme qui donne parfois certaines ailes, sombres et breneuses, à la misère, à la rage et à l'abêtissement (voir *Germinal*, *la Joie de vivre*, *la Faute de l'abbé Mouret*, passim). C'est que le romantisme est, comme j'ai essayé de l'établir à propos de Victor Hugo, une déformation, une maladie du lyrisme, tenant à la prédominance excessive du vocable sur la pensée et de l'impulsion sur la raison. Zola, romantique de l'ignoble, avait ainsi une répulsion naturelle pour l'art élevé et sain, dont il était, en quelque façon, la tumeur, parvenue au dernier point de dégénérescence.

Cela est sensible dans *le Rêve*, cette histoire abasourdissante des amours, tragiques et contrariées, d'une jolie petite chasublière et d'un beau jeune homme de vitrail, ce conte bleu (d'un bleu de tablier de bonne) que nous qualifiions, nous les jeunes et les irrespectueux, dès qu'il apparut, comme beaucoup plus inspiré du père le Dindon que de la mère l'Oie. Mais il faut, auparavant, que je vous expose les stades biologiques du bizarre produit que fut Zola : *le Rêve* est de 1888. Émile Zola a quarante-huit ans. Il a les gros tirages, qu'il prend pour la gloire, la santé, un intérieur agréable, bien qu'encombré, selon Goncourt, d'affreuses

moyenâgeries (imitation-hantise du bric-à-brac de Hugo à Hauteville), une méthode de travail « afarné, mon bon ami » (nous en reparlerons), et la certitude d'une « miffion » à accomplir. J'ai cru démêler, à travers ses propos assez généraux, que cette mission consistait à arracher les hommes à la conception « furannée » de la Providence et d'une volonté supérieure à la leur, pour les rabattre sur un plan évangélique nouveau, où le labeur, l'avancement des sciences et la justice sociale, ardemment pratiquée, suffiraient à tout. Mais, pour remplir cette mission, une étonnante chasteté était nécessaire et Zola ne cessait de prôner cette vertu, d'ailleurs éminente, dans les salons, les journaux, au grenier Goncourt, à l'aide d'une éloquence verbeuse, qui faisait un amusant contraste avec le contenu de ses romans, de *Nana* à *Pot-Bouille* et à *la Terre*. Je me rappelle notamment le souper de *Sapho* où Zola, assis à côté d'une artiste célèbre pour sa beauté, son charme et son talent (pourquoi ne pas la nommer, c'était Mme Jane Hading) et qui semblait descendue d'une toile de Tiépolo ou de Véronèse, lui déclara soudain, dans un de ces silences où on dit que les anges passent : « Moi, madame, je fuis un fafte, et je mets avant tout la fafteté. » L'ange du fou-rire passa en effet. Pendant trois mois et davantage, chaque fois que les convives de ce souper, demeuré célèbre dans nos annales, s'abordaient, ils déclaraient emphatiquement : « Moi, madame, je suis un fafte. » C'était le temps où le pauvre Maupassant, ancien des *Soirées de Médan*, mais détaché des dites soirées, commençait à donner des signes manifestes de dérangement cérébral ; et Zola attribuait cette paralysie générale commençante à des manquements à la vertu cardinale qu'il considérait comme indispensable à la « miffion » de l'homme de lettres. Il prenait Maupassant dans les coins et le chapitrait ; après quoi l'auteur de *Boule de suif*, les sourcils froncés, le front plissé, l'œil assombri, disait à mon père : « Il m'embête, Zola, avec son sermon. Il n'est tout de même pas mon confesseur ! »

C'est alors que le chantre des *Rougon-Macquart* se mit à parler d'un projet (car tous ses récits tournaient autour de lui) auquel il attachait une extraordinaire importance : il s'agissait d'une paraphrase de la *Légende dorée*, d'une sorte de roman mystique, baigné d'une lumière mystique, composé de personnages mystiques, se mouvant dans une atmosphère

mystique, à l'ombre d'une cathédrale. L'antithèse d'un pareil ouvrage avec ses congénères de l'arbre généalogique *Rougon-Macquart* enchantait Zola et le faisait rire. Il supputait, par avance, les articles stupéfaits et déconcertés de ses habituels critiques, Zoïles et verseurs de « crapauds ». Il conjecturait l'émoi du public, son ébahissement et la bonne semence lancée à pleines mains. Car, dans sa fièvre de métaphores laborieuses, il se comparait fréquemment au laboureur qui jette sa graine avec le geste auguste que l'on connaît, au forgeron courbé sur son enclume, au tisserand devant son métier, et il en éprouvait quelque attendrissement. *Le Rêve*, en effet, à son apparition, étonna, mais beaucoup plus par l'insignifiance de son fond, de son affabulation et de ses ornements factices, que par son contraste avec le reste de la série. La chimie, par certaines filtrations, extrait de l'eau pure d'un champ d'épandages et fabrique du bleu et du rose « fra angelico » en distillant des engrais. Telle est l'impression que donne *le Rêve*, où la vitrauphanie remplace le vitrail, où la chasuble paraît fabriquée, dans les prisons, par des repenties, où l'encens répand une odeur douteuse, où les anges ont l'air tout bonnement de têtes d'enfants fraîchement coupées. La raison de ce ratage est très simple : Zola a voulu peindre là des sentiments qu'il était incapable de concevoir (c'est la même erreur fondamentale que dans *Lourdes*) et manier un vocabulaire auquel il était complètement fermé. Il nous offre ainsi le spectacle d'un égoutier s'appliquant à un point de dentelle blanche et vaporeuse, avec un pic et des mains noires. *Le Rêve* est le produit ahurissant de l'infatuation, dont j'ai parlé plus haut, et qui faisait croire à Zola qu'en cinq minutes de conversation avec un moine on connaît saint Thomas d'Aquin, et que la théologie s'apprend en six leçons, d'après les méthodes et les manuels Roret. De 1871 à 1914, pendant toute la période de l'entre-deux-guerres, ce travers, d'un si puissant comique, que personnifie Émile Zola a été partagé par un nombre considérable de simili-érudits, de demi-savants, et même de savants véritables, pour lesquels tantôt le déterminisme, tantôt le fatalisme, tantôt l'évolutionnisme, tantôt le pragmatisme, tantôt le modernisme, étaient successivement les clés destinées à ouvrir l'univers jusqu'au fond. Quand la clé ne s'adaptait pas, eh bien ! l'on affirmait que la serrure avait tort. Le plus joli, c'est que ceux qui étaient

censés combattre ces aspects divers du matérialisme et réfuter ces erreurs grossières, combattaient et réfutaient sur un plan et avec des armes empruntés précisément à ces erreurs. Tel Brunetière, pauvre critique, dénué de toute logique et de tout sentiment littéraire, exposant ses « motifs d'espérer » et ses « raisons de croire » en partant de Darwin et de l'évolution. Ce procédé, parfaitement imbécile, passait alors pour le fin du fin et, transposé de la critique à la politique, a donné les résultats négatifs et désastreux qu'on pouvait attendre.

On sait comment Zola travaillait. Il l'expliquait à tout venant. Il écrivait, chaque matin, d'après un plan préétabli, un nombre déterminé de pages, et quand ce chiffre était atteint, mais alors seulement, il s'arrêtait. Certains de ces plans ont été publiés. D'autres se trouvent, je crois, à la Bibliothèque Nationale, transformée ainsi, pour un de ses casiers, en dépotoir. Car j'imagine avec peine le maniaque qui irait, d'ici quelques années, étudier, dans le texte, ces misères que sont les manuscrits, épreuves et gloses, du contremaître déguisé en maître. Une œuvre inférieure, mais diverse, peut à la rigueur exciter la curiosité de spécialistes, désireux de voir comment c'est fait. Ici, Zola a répété quarante-cinq fois le même volume, présentant des péripéties brutales, identiques ou très analogues, entre mannequins naturalisés habillés en ouvriers, en paysans ou en bourgeois des deux sexes, monotonement composés d'une moelle épinière, d'un tube digestif et de quelques annexes sur lesquelles je n'insiste pas. Les dialogues, d'une rare trivialité, se répètent, stéréotypés, d'un Rougon à l'autre et du premier au dernier Macquart, sauf dans *l'Assommoir*, où un argot savoureux et une verve drue atteignent par endroits (la noce, le dîner, la promenade au Louvre) au grand et véritable comique. Ces coups de lumière sur le lac de purin sont malheureusement trop rares. Ils n'existent plus dans les derniers bouquins.

La platitude du style de Zola (une des causes de son immense succès de vente) apparaît surtout quand le ton s'élève et quand la « mission » philosophico-sociale commence. Ce primaire exalté se composait ses propres clichés (que l'on voit reparaître, au bout d'un certain nombre de pages, comme des figurants de revue, et qu'il comparait aux leit-motifs wagnériens), où l'or du soleil, levant ou

couchant, les bonnes intentions d'un travailleur musclé, d'une femme solide, nourrissant un ou deux enfants à la mamelle (jamais au biberon, ni à la tasse), un avenir incomparablement supérieur au sinistre ou dégoûtant présent, l'absence, officiellement constatée, du bon Dieu, que remplace une bizarre gendarmerie morale et spontanée, l'apologie pathétique du travail pour le travail et de la saine fatigue, avancent à la parade, saluent le lecteur, puis s'en vont. Cela se produit, en général, vers la page 650, 700, ou même 750, car l'auteur aimait « les grands machins », les « fortes constructions bien charpentées », les tomes denses et compacts, où il voyait un signe de puissance, d'acharnement, et une garantie de durée.

Ce qui caractérise le grand romancier ou, plus simplement, le grand écrivain, c'est, d'abord, la conception d'ensemble, puis la conception de détail, et enfin la réalisation. Mais, en fait, l'homme de lettres, le dramaturge, le poète voient apparaître en même temps, comme dans l'illumination brusque, et saccadée par les éclairs d'un soir d'orage, les perspectives de bois, d'eau et de plaines, avec les arbres et habitations du coteau. Cela, dès qu'il s'assied à sa table de travail. De l'évocation simultanée et graduée de ces plans et perspectives dépend la cohésion de toute l'œuvre, de chacune des parties de l'œuvre, et de chacune des parcelles de ces parties. Plus l'imagination du créateur est adhérente à cet ensemble de petits ensembles, et plus l'ouvrage est fort, pénétrant, chargé de suc et lancé sûrement à travers le temps, ses alternatives d'éveil et d'oubli. La vision dantesque, avec ses trois étages, enfer, purgatoire et la rose tournante du paradis, est toujours, plus ou moins, la genèse instantanée de l'œuvre durable, de l'*exegi monumentum*...

Il en est ainsi de la *Comédie humaine* de Balzac, qui servit de modèle à Zola, comme un tableau de Rembrandt à un copiste de l'école du soir. J'essaierai un jour d'exposer ici la conception balzacienne de la société française à son époque et l'origine de cette conception dans ses rapports avec l'épopée napoléonienne. Balzac est, selon moi, un conglomérat héréditaire étonnant, à la façon de Shakespeare (moins la cime lyrique), et ses volumes compacts, flamboyants malgré cendre et scories, sont, avant tout, la projection, l'élimination graphique de ses hérédofigures intérieures, de ce que j'ai appelé les « personimages ». Zola,

ai-je dit, est un primaire, mais un primaire qui sent la force et la foule, et qui sait exprimer la foule. Il lit Balzac, il en est frappé, il veut, lui aussi, écrire en série et décrire la société du second Empire, comme Balzac a fait pour le premier et pour la Restauration. Il lui faut un fil conducteur, un lien « scientifique », rattachant les fragments épars de cette « vafte fresque, de proportions vigantesques, mon bon ami » dont il entretient ses amis littéraires. Ce sera le *Traité philosophique et physiologique de l'*HÉRÉDITÉ NOUVELLE du docteur Prosper Lucas (1850), où l'on ne trouve aucune philosophie, où la physiologie est arbitraire, et où des conjectures simplistes remplacent l'examen et le raisonnement. L'hérédité est, en effet, le grand effort de continuité de la nature naturante (comme disait Spinoza) luttant contre la faulx, le sablier et la désagrégation de l'individu ; mais la conception matérialiste de l'hérédité, qui rejoint celle de l'évolution darwinienne, est un des plus pauvres produits de cet esprit humain, auquel il arrive périodiquement (par manque d'humilité) de prendre ses tâtonnements pour des résultats définitifs. L'école matérialiste de la seconde moitié du dix-neuvième siècle considérait l'hérédité comme la seule immortalité relative à laquelle l'homme ait droit. Nous considérons aujourd'hui que ce qui est transmissible, héréditaire dans l'homme, c'est-à-dire le *moi*, est caduc et mortel, au bout de quelques générations ; mais qu'il y a, pour chaque humain, considéré en lui-même, autre chose de plus fort et de plus haut, le *soi*, intransmissible, héréditairement parlant, et immortel (1). La volonté, la faculté créatrice, l'équilibre raisonnable, voilà le *soi*. Penchants, instincts, hérédofigures, etc., appartiennent au *moi*. Ce qui fait l'œuvre d'art, sous toutes ses formes, et celle-là même qui consiste à vivre conformément à la raison, c'est la lutte du *soi* et du *moi*. Déprimante ou avilissante, quand elle s'achève par la victoire du *moi*, des penchants et des instincts sur la raison divine, l'œuvre d'art est exaltante et roborative dans le cas contraire, quand elle montre, après bien des écarts, des alternatives cruelles et des répétitions, le triomphe final de la raison, fût-ce dans la mort.

Un pareil langage, tenu du temps de Charcot et de Zola,

(1) Voir *l'Hérédo* et le *Monde des Images* (Nouvelle Librairie Nationale), *passim*.

aurait été mis aussitôt sur le compte du cléricalisme et de la réaction. J'ai dit que c'était une époque plate, où les meilleurs se laissaient intimider et interloquer par les sots. J'entends encore les insanités proférées par Zola (qui ne vaut pas Eugène Sue) au sujet des jésuites. Grand admirateur de ce prince des psychologues qu'est saint Ignace de Loyala, je lui tenais tête en riant ; car il n'avait certainement jamais ouvert les *Exercices spirituels*, bréviaire des rapports réciproques de l'intelligence et de la volonté, que Barrès a remis en honneur dans les milieux de lettres. Zola préférait, aux *Exercices spirituels*, l'*Hérédité naturelle* du pauvre Lucas, de même qu'il mettait bien au-dessus de saint Thomas, ou de Pascal (qu'il n'avait sans doute jamais ouverts) les larves argentées de *l'Encyclopédie*. On n'imagine pas les propos comiques (car il était bavard) qu'il tenait, d'un ton docte, au fumoir, après le dîner, sur ce qu'il appelait son hygiène mentale et ses indigentes façons de se documenter... Le document humain !... Que d'encre versée sur cette expression falote, dont le contremaître de Médan saupoudrait son effarante critique romanesque, sa non moins ahurissante dramaturgie. Les plus belles, les plus solides âneries et bourdes psychologiques et philosophiques (si l'on peut dire) du siècle précédent se trouvent dans *Mes haines* (quel titre !), *le Roman expérimental*, *le Naturalisme au théâtre*, *les Romanciers naturalistes*, etc. De même que les plus solides âneries et bourdes scientifiques et biologiques se trouvent dans la collection, évolutionniste et déterministe, du docteur Letourneau. Je vous recommande surtout *le Roman expérimental*, où se remarque la fameuse étude sur Claude Bernard et « le déterminifme, hein Daudet » ! C'est un des morceaux les plus involontairement gais de notre littérature ; Labiche et Courteline pâlissent à côté.

En voici la conclusion, dont toute analyse abolirait la saveur. Le chien Émile a coiffé le bonnet carré et il explique, Claude Bernard en main (Lucas étant momentanément délaissé), comment tout se passe et va se passer. C'est de la vaticination pour tireuse de cartes. « Le romancier « expérimentateur est donc celui qui accepte les faits prouvés, « qui montre, dans l'homme et dans la société, le mécanisme « des phénomènes dont la science est maîtresse, et qui ne « fait intervenir son sentiment personnel que dans les phéno- « mènes dont le déterminisme n'est point encore fixé, en

« tâchant de contrôler, le plus qu'il le pourra, ce sentiment « personnel, cette idée *a priori*, par l'observation et par « l'expérience.

« Je ne saurais entendre notre littérature naturaliste « d'une autre façon. Je n'ai parlé que du roman expérimental, « mais je suis fermement convaincu que la méthode, après « avoir triomphé dans l'histoire et dans la critique, triom- « phera partout, au théâtre et même en poésie. C'est une « évolution fatale... L'homme métaphysique est mort. Tout « notre terrain se transforme avec l'homme physiologique. « (*C'est tout bonnement prodigieux : Zola inaugure un nouvel « univers!*) Sans doute, la colère d'Achille, l'amour de Didon « demeureront des peintures éternellement belles (*Monsieur « est bien bon!*) Mais voilà que le besoin nous prend d'ana- « lyser la colère et l'amour et de voir au juste comment « ces passions fonctionnent dans l'être humain. (*Ni Homère, « ni Virgile, ni Corneille, ni Racine, ni Eschyle, ni Sophocle, « ni Shakespeare, ni Dante ne s'en étaient en effet jamais « doutés, ni préoccupés avant Lucas, Claude Bernard et Zola.*) « Le point de vue est nouveau (*oh! combien!*), il devient « expérimental au lieu d'être philosophique. En somme (*en « somme » est charmant*), tout se résume dans ce grand fait : la « méthode expérimentale, aussi bien dans les lettres que « dans les sciences, est en train de déterminer les phénomènes « naturels, individuels et sociaux, dont la métaphysique « n'avait donné, jusqu'ici, que des explications irrationnelles « et surnaturelles. »

Comme tirade du bonhomme Godichon, il faut avouer que c'est assez réussi. Notez qu'aucun « déterminisme » n'intervient dans le roman, où l'auteur fait ce qu'il veut de ses personnages, pourvu que l'intrigue demeure vraisemblable ; ni au théâtre, où les sautes brusques de caractère et de tempérament constituent justement les meilleures péripéties tragiques. Dans les individus, comme dans les courants philosophiques et littéraires, « l'évolution » de Zola est une bonne blague, sur laquelle pleuvent les démentis de l'expérience. Il y a, dans l'être, un principe de réaction, de brise-évolution, de spontanéité, et aussi de miracle (Sainte-Beuve lui-même l'a signalé, ce principe, dans une phrase fameuse sur le tonnerre, la Voix, et le chemin de Damas) qui rend absurde l'affirmation tranchante du primaire Zola. Rien de plus malléable, ni de plus divers et imprévu que l'homme,

quand la clé qui convient est touchée. Les événements sont conditionnés, et d'autant plus qu'ils s'éloignent de l'homme vers la nature. Mais l'homme, qui meut les événements, est libre, s'il a mérité, par son effort volontaire, cette liberté. Le fataliste Spinoza lui-même dit quelque part, assez bizarrement, que « quiconque possède un corps apte à un plus « grand nombre de fonctions, possède une âme dont la plus « grande partie est immortelle ». L'homme n'est ni une équation, ni un mécanisme. C'est un feu qui a reçu forme, une eau figurée, un limon animé, et la multiplicité de ses combinaisons corporo-mentales, immédiates, prochaines ou lointaines, est infinie.

Claude Bernard, choisi par Zola aussi, au petit bonheur et sur indication, comme arbitre de la littérature et du théâtre français, Claude Bernard est un bon exemple des échappées indéterminables de l'esprit humain. C'est un homme doué de génie dans le domaine de la découverte, d'une rare faiblesse dans le domaine du raisonnement. Son induction scientifique est admirable de spontanéité et de verdeur, en tenant compte des erreurs et « bûches » inévitables. (Voir notamment *Leçons sur la fièvre.*) Sa déduction philosophique et doctrinaire est enfantine. L'*Introduction à la médecine expérimentale* (bréviaire de Zola) est ainsi un mélange, à parties égales, de sublime et d'inconsistant, selon que l'auteur est sur son terrain, l'organisme humain, ou sur ce qui commande l'organisme humain lui-même, l'archétype idéal, si vous voulez, le rayonnant domaine, supérieur aux effets et aux causes, à leur enchaînement, et où le savant sans sagesse patauge lamentablement. Claude (le prénom, l'individualité, le *soi*) est étonnant. Bernard (la lignée) est médiocre. Aujourd'hui, sous nos yeux, le déterminisme, qui, d'après Zola, devait tout régenter, gît en morceaux, alors qu'une partie (notamment la plus hypothétique) des études semi-expérimentales sur le sucre du foie, l'action du curare, et les courants médullaires, a survécu au ravage du temps, ravages plus cruels encore aux savants qu'aux jolies femmes. Les morceaux, demeurés excellents, de Claude Bernard, sont justement ceux extérieurs au « déterminisme », au fatalisme habillé en garçon de laboratoire, qu'il prétendait naïvement instaurer.

Quant au théâtre, dit naturaliste, nous sommes cette fois en plein burlesque : « Le théâtre sera naturaliste, ou il ne sera pas », déclare Zola. Peut-on dire du théâtre de Fran-

çois de Curel, peut-on dire de celui de Maeterlinck que ce sont des théâtres naturalistes? Là, comme dans le roman, les pronostications vaines de Zola se sont effondrées. Mais si quelques pages de *l'Assommoir*, de *la Joie de vivre* et de *Germinal* conservent, aux yeux du lecteur indulgent, une certaine vigueur descriptive et viscérale (alors que tout le reste est bon pour les baraques et musées scientifiques de la foire, réservés « aux hommes seulement »), les mélodrames, tirés des romans, et écrits en collaboration avec l'effrayant polichinelle hébreu William Busnach, n'ont de nom dans aucune langue. Ce sont d'innommables détritus de détritus, découpés en cinq tranches, ou actes, et numérotés. Je me rappelle, il y a une trentaine d'années, la consternation de la salle de répétition générale, devant la reprise de *l'Assommoir*. On se demandait comment ces enluminures, ce vocabulaire de maisons centrales et ces idylles de la fange avaient pu susciter l'indignation, une dizaine d'années auparavant ! Cela dégoûtait jusqu'au dégoût. L'ordure et la bassesse (qui sont le tuf du naturalisme) apparaissaient mieux encore sur la scène polluée que dans l'ombre honteuse du bouquin. Chacune de ces manifestations était suivie d'un souper, généralement offert chez Voisin, où Zola tantôt s'indignait de ce qu'il appelait l'incompréhension du public, et qui était plus simplement la réaction saine du bon sens français, tantôt se félicitait de « leur en avoir fait avaler de roides ». Néanmoins, sa vanité souffrait des sifflets ou des murmures, qu'il feignait de confondre avec ceux d'*Hernani*. Il affirmait, et Busnach affirmait en écho, que l'avenir les vengerait. On se représente mal l'avenir sous l'aspect d'une seconde reprise triomphale de *Nana* ou de *Pot-Bouille*. Oh, ce *Pot-Bouille*, avec son puisard, où retentissent les voix des bonnes et des larbins, quel symbole de l'œuvre de Zola, quel étagement de turpitudes ! Les auteurs semblaient avoir pris le contre-pied de l'axiome félibréen et mistralien. « Luise tout ce qui est beau ! Que tout ce qui est laid se cache ! » C'était l'exhibition, puante et fluente, de presque toutes les hideurs plates d'ici-bas, un musée d'excréments.

Ce n'était certainement pas le hasard qui avait associé Busnach et Zola. Busnach avait le goût de l'infect. Sa grande plaisanterie consistait, pendant le repas, à retirer son râtelier et à le placer à côté de son assiette, sur la table. Voilà un document humain ! Il était de ceux, plus nombreux

qu'on ne pense, qui préfèrent les crottins aux roses et une bonne vilenie à un acte héroïque. Il était allé à Zola comme le coprophage à son repas. Il était d'une ironie puissante, et telle que Swift seul eût pu l'exprimer, d'entendre Busnach vanter Zola, son génie, sa puissance de moralisateur. Ce vaudevilliste trouvait alors des accents comiquement convaincus et des métaphores presque larmoyantes. Que de fois je me suis amusé à le faire monter à l'arbre, en ayant l'air d'abonder dans son sens ! L'anticléricalisme de Zola plaisait à son judaïsme fanatique, masqué d'un scepticisme de convention. Il y aurait une étude à écrire sur l'anticléricalisme, premier stade de l'animalisation progressive. Par là se rejoignaient les deux collaborateurs. Je n'ai connu qu'un juif plus sinistre que Busnach le rieur et le plaisantin. Ce juif était Naquet, chimiste, anarchiste et politicien.

Revenons à Zola, entre ses deux tartes à la crème (une drôle de crème !), l'hérédité et le déterminisme : Lucas et Claude Bernard. Car son indigence intellectuelle fit qu'en vingt romans et huit volumes de critique, il végéta sur ces deux thèmes, sur ces deux noms. Puis, il passa à la série des trois villes, des trois pavés posés chacun sur une centaine de cloportes, représentant les personnages : *Lourdes*, *Rome* et *Paris*. Puis, ce fut la série des quatre « Évangiles » (selon saint Émile), au milieu desquels la mort le surprit. Chacun de ces ouvrages a dépassé sa quarantaine de mille exemplaires. Pour des motifs différents, mais tirés de l'actualité, *Nana*, *la Débâcle* et *Lourdes* tiennent la corde, avec *l'Assommoir*. Le plus significatif, à mon avis, et aussi le plus curieux quant à la manière et à la personne, confessée, de l'auteur, c'est *le Docteur Pascal*, achèvement et couronnement de la suite des *Rougon-Macquart*. Nous examinerons donc l'actualisme de ces livres, leur conception, leur contexture, leur bagage d'idées et de figures, et finalement leur exploitation. Car ils n'ont pas été indifférents. Ils ont joué un rôle dans l'avilissement démocratique de l'esprit français, depuis dix ans environ en pleine résurgence, grâce surtout à un politique doublé d'un penseur et d'un poète : Charles Maurras. La littérature de Zola, son succès, préparaient une catastrophe pire que la guerre de 1914, si l'antidote, depuis quelques années, n'était venu chasser, des veines de la jeunesse, le poison mortel.

On trouve, en tête de l'édition du *Docteur Pascal* (1893),

une planche bien comique, intitulée *Arbre généalogique des Rougon-Macquart*. On y voit, en effet, le tronc végétal d'Adélaïde Fouque, dite « tante Dide », donner naissance à trois souches : Pierre Rougon, Ursule Macquart et Antoine Macquart ; d'où s'élancent, à leur tour, plusieurs rameaux, accompagnés de cartouches portant inscription de nombreux autres Rougon, Macquart, Mouret, Coupeau, Grandjean, Quenu et Lantier. C'est de cette image falote de l'embrouillamini mental de Zola que mon père disait : « Si j'avais planté un arbre comme ça, on me retrouverait, pendu d'ennui, à l'une de ses branches ! »

Comme naïveté schématique, cela est déjà fort. Voici maintenant, *d'après les notes mêmes de Zola*, les « déterminations » héréditaires de ses protagonistes et comparses, telles qu'il les combinait, avant de jeter le plan de « ses grandes mafines, hein Charpentier ! Hein ! » L'enfantillage, ici, est désarmant, ô Lucas, ô Claude Bernard !

Combinaison sans ressemblance.
Combinaison morale, ressemblance physique au père.
Combinaison morale, ressemblance physique à la mère.
Combinaison physique, ressemblance morale au père.
Combinaison physique, ressemblance morale à la mère.
Mélange avec prédominance morale du père et ressemblance physique du père.
Mélange avec prédominance morale du père et ressemblance physique de la mère.
Mélange avec prédominance morale de la mère et ressemblance physique de la mère.
Mélange avec prédominance morale de la mère et ressemblance physique du père.
Ces quatre cas à l'état de soudure, fusion, dissémination.
Élection sans ressemblance.
Élection du père avec ressemblance physique du père.
Élection du père avec ressemblance physique de la mère.
Élection de la mère avec ressemblance physique de la mère.
Élection de la mère avec ressemblance physique du père.
Il me faut encore :
Distribuer les combinaisons, mélange et élections.
Faire mourir quelques personnages d'une maladie héréditaire.
Décider du sexe ; des causes de la prépondérance des facteurs.
Trouver des cas curieux et dramatiques d'hérédité.

Mettre chaque personnage dans son milieu.
Créer les habitudes, les professions, les divergences acquises.
Appliquer quelques cas d'hérédité sensorielle.
Trouver les romans.

Pour ce dernier point, c'est bien simple ; une première liste est prête :

Un roman sur les prêtres (Province).
Un roman militaire (Italie).
Un roman sur l'art (Paris).
Un roman sur les grandes démolitions de Paris.
Un roman judiciaire (Province).
Un roman ouvrier (Paris).
Un roman dans le grand monde (Paris).
Un roman sur la femme d'intrigue dans le commerce (Paris).
Un roman sur la famille d'un parvenu (effet de l'influence de la brusque fortune d'un père sur ses filles et garçons) (Paris).
Roman initial (Province).

Cet énoncé devait subir, par la suite, de nombreuses modifications ; on voit déjà combien l'imagination de Zola est courte et fragile. Elle a perpétuellement besoin d'étais, de guides, de références, de démarquages (tels que celui du *Sublime*, de Denis Poulot, dans *l'Assommoir*), de documents, de travaux sur place, d'études *de visu*, de témoignages, de notes, de gloses, d'extraits de lectures. Ce n'est point ici l'allure d'un homme qui porte un monde dans sa tête et qui n'a qu'à le projeter sur le papier. Quant au principe pseudo-scientifique d'une telle élaboration, il rappelle celui du Chinois qui avale, en guise de remèdes, des étiquettes portant les noms de ces remèdes. C'est le mot pris pour la chose, le signe pris pour l'objet qu'il représente, et la fenêtre, peinte à l'italienne, remplaçant la fenêtre réelle. Aussi éloigné de la poésie créatrice (car la poésie vraie est rigoureuse) que de la science, ce procédé, à l'instar des savants, trahit une véritable infirmité orgueilleuse de l'esprit qui l'a conçu. Claude Bernard eût été effaré, s'il avait vu de quelle façon son disciple stercoraire comprenait et appliquait son terme « expérimental ».

« Je vais au pays minier, mon bon ami, afin de me documenter. »

« Je pars pour Lourdes, Farpentier. Il faut absolument que je me documente. »

« Dans quinze jours, Daudet, nous serons à Rome. Les documents ne me manqueront pas. »

A Rome, notamment, la documentation fut ultra-fantaisiste, certains guides de Zola (j'en pourrais nommer au moins un) s'étant amusés à lui faire avaler toutes les bourdes et tous les bobards imaginables. Il était trop tentant aussi de voir débarquer ce zozo, avec son grand front plissé, son lorgnon de fureteur pressé, son nez de chien et son zézaiement, avide de connaître, en vingt-quatre heures, ce que des siècles d'histoire ont élaboré ! Mais Zola n'avait certes pas besoin d'aller si loin pour être mystifié. La lecture des romans où il introduit ses effarantes gens du monde et ses financiers, couverts de tares et de bubons ainsi que des planches du musée Dupuytren, ses dames de la société s'exprimant en langage de pontons (comme disait Huysmans) et ses « nobles » à pleurer de rire, cette lecture trahit un jobard, un gobe-mouches de premier choix. Le contremaître de Médan ne vérifiait jamais rien, ne contrôlait jamais rien, du moment que ce qu'on lui disait était dans la ligne romantique, égoutière, anticléricale et antimilitariste, où il prétendait recueillir la gloire et l'argent. On lui aurait raconté que le pape s'enivrait chaque soir et que les cardinaux faisaient la noce, qu'il l'aurait cru, qu'il l'aurait transcrit. Je me suis amusé, pour ma part, plusieurs fois, — car, dans ma jeunesse, je mystifiais volontiers, — à lui exposer des cas psychologiques, cliniques et pathologiques invraisemblables, à l'exposé desquels il prêtait la plus grande attention, sur lesquels il prenait des notes. Le relevé des insanités contenues dans ses quarante volumes (sur lesquels il jurait l'innocence de Dreyfus, devant les Assises) serait lui-même un monument.

Le relevé des principales saletés a été fait par le bibliophile Antoine Laporte, en un curieux ouvrage intitulé *Zola contre Zola*, qui a paru en 1896 à la librairie Laurent Laporte, et que je recommande aux amateurs, en leur signalant qu'il est devenu rare. Il m'est impossible d'en faire ici le moindre extrait. Le cas de Zola, sur lequel il y aurait une thèse fort intéressante à écrire, est celui d'un hérédo coprolalique, accablé d'images semi-érotiques, semi-scatologiques, dont il cherchait à se libérer dans ses écrits. Il a l'obsession maniaque des parties basses et des vilenies innommables de l'humanité. Son champ d'exploration, *la*

Bête humaine, qui a servi de titre à un de ses romans, pourrait servir d'exergue à tous. Plus j'y réfléchis, plus il m'apparaît comme une sorte d'aliéné moral (et non mental), dont il avait le masque ambigu, puissant par en haut, bestial par en bas, l'absorption mégalomaniaque et aussi la *combinazione* perpétuelle. J'ai constaté que sa conversation était délibérément plate et sommaire, dénuée de toute fantaisie, de bon ton d'ailleurs, sauf de rares échappées, auxquelles j'ai fait allusion ailleurs. Il vivait en état de tension constante, acharné à primer ses rivaux par le tirage, l'agitation publique, à conquérir, comme il disait, des avantages gros et tangibles, l'Académie, jadis dénigrée, à laquelle il se présenta je ne sais combien de fois (répétant, « je dois en être »), la présidence de la Société des Gens de Lettres ; songeant vaguement, après le coup de chien de l'affaire Dreyfus, à la présidence de la République ; ayant toujours, sous les yeux, la carrière éblouissante de Victor Hugo, son modèle au fond, beaucoup plus que Claude Bernard ou le docteur Lucas. La contradiction l'agitait, la critique acerbe l'assombrissait, le tonnerre lui faisait peur. Après avoir vanté la chasteté, vers le tournant de la cinquantaine, il se mit à vanter l'amour-passion, l'amour à tout prix, la seconde et la troisième jeunesse, et toutes ces tentations qui guettent, à son retour d'âge, le monsieur tardif, auquel ne sont pas arrivées, en temps opportun, les petites ou grandes aventures courantes. Ce que nous prenions alors pour comédie et vantardise était (comme on le sut plus tard) dérèglement réel et sorte de vertige, accompagné de crises de pessimisme aiguës, dont on suppose qu'elles l'entraînèrent loin.

Ce n'était pas quelqu'un de rebutant, sauf par ses livres, où l'irréalisme monte avec l'ignoble, ainsi que dans un cauchemar d'onirique. Il était même parfois attachant, par le problème qui était en lui, par son acharnement au labeur. Il pouvait être fort irritant par la place exagérée qu'il s'attribuait dans l'univers, par la vanité jointe à l'orgueil, par le moi-moi-moi qui faisait dire à mon père : « Zola est moitrinaire. » Il ne brillait point par le courage et cependant il se lança dans l'aventure du Bordereau, avec un toupet digne d'une meilleure cause. Pour faire cuire son œuf, à lui Zola, il aurait mis le feu au pays. J'ajoute qu'il était étranger au patriotisme, considéré par lui comme une blague et un moyen de parvenir désuet, remplacé avantageusement par

l'antipatriotisme. Je n'ai jamais entendu dans sa bouche, sur ce chapitre, un mot ému. Sa flamme trouble ne s'allumait que pour la popularité ou le gain. Il n'était pas avare et dépensait largement ce qu'il gagnait facilement. Il recevait bien et régalait ses amis avec gentillesse et une ronde cordialité. Il avait le sens de l'hospitalité. Il était épais et sans nuances, buté dans une formule une fois adoptée et rabâcheur de lieux communs. La pensée qu'il mourrait un jour le rendait mélancolique, mais la pensée que ses contemporains pourraient mourir avant lui lui faisait du bien. Je l'ai rarement vu aussi guilleret qu'à l'enterrement d'Edmond de Goncourt. J'étais à ses côtés et son perpétuel bavardage, en une telle circonstance, me fut insupportable. Je me rappelai, à cette occasion, son mot à mon père, derrière le corbillard de Hugo : « Le voici en route, le vieux ! Vous ne trouvez pas, Daudet, qu'il nous offufquait et nous étouffait. On va refpirer plus librement. » Il n'était fichtre pas ce qu'on appelle un tendre, sauf quand il s'agissait de pleurnicher sur la rapidité de son existence propre, de faire son « Eheu Posthume » personnel.

Il n'a pas apporté une idée nouvelle. Il n'a pas créé un seul type, ni caractère littéraire. Sauf en de rares pages de *l'Assommoir* et de *Germinal*, il n'émeut pas. Mais il lui arrive d'entraîner, de communiquer l'impulsion qui était la sienne, et d'origine indubitablement sexuelle. Le désir éveille en lui des images brutales, et des groupements de mots et de phrases stéréotypés, qu'il ne songe point à varier, dans la suite de ses ouvrages, ni dans le même ouvrage. Il débute toujours de la même façon, et presque toutes ses finales se ressemblent. Aucun détail typique, tiré du caractère ou des soubassements moraux de l'individu, ne fait vivre les personnages qu'il met en scène, et qui semblent ainsi des marionnettes, lubriques ou frénétiques, mues par quelques instincts rudimentaires, ayant écouté quelques cours à l'école du soir. Qu'il ait pu suivre, pendant cinq, six, sept cents pages, les aventures sinistres de ces invariables fantoches, dosées elles-mêmes selon les principes d'un macabre plat, ou d'une grise et pluvieuse dégoûtation, voilà qui m'a toujours paru surprenant. J'aurais préféré, pour ma part, casser des cailloux sur un chemin, plutôt que d'accompagner, à travers le dépotoir numéroté de leur existence, tous ces Rougon et tous ces Macquart, de Plassans à la butte Mont-

martre, en passant par le Paradou et la rue de la Goutte-d'Or. Quand ces malheureux et ces malheureuses, faits pour crever sur un grabat, un fumier, ou la grand'route, au bruit d'une machine à rempierrer, versent, par hasard, dans le bonheur ou l'optimisme, on croirait à une calamité d'une autre forme qui s'abat sur eux, tant le vocabulaire est identique, le décor semblable, et la pauvreté de style superposable. Émile Zola peint la félicité, la volupté et la santé avec les couleurs de la misère, de la déchéance, du détraquement et de l'agonie. Il campe un séraphin de la même façon qu'un banquier véreux, une jeune fille avec les reflets crus d'une roulure, une méditation philosophique comme un rêve obscène. C'est que son pinceau est irrémédiablement sale et, tiré de la caque, sent toujours le hareng. Soit dit sans offenser le hareng.

Parcourons vivement, en nous bouchant le nez, ce paquet de romans, qui ont aujourd'hui pour principale bibliothèque, heureusement, le ruisseau. Nous savons qu'ils se ressemblent tous. Zola en eût écrit dix fois davantage que cette ressemblance, cette répétition eussent été multipliées par dix, voilà tout. Cela se conçoit ; ce qui subsiste, dans l'être, dans la créature rachetée, de la brute à l'abandon est fort peu diversifié. Les passions, comme les idées, s'épurent et se singularisent en montant. Rien n'est sordidement monotone comme la lie et le vice, dans toutes les conditions sociales. Il en est d'eux ainsi que des thèmes de la folie, réduits à une demi-douzaine, et que rabâchent sans trêve leurs malheureux captifs.

La Curée est une sorte de résumé des quelques qualités d'assemblage et des immenses défauts de l'auteur. L'excessif n'y est pas progressif, et les événements, censés moralisateurs, y prennent l'aspect d'accidents à peine mérités ou qui auraient pu frapper n'importe qui. La Némésis de Zola est une souillon ivre, une sorte de concierge enragée. Sa Cassandre pue l'eau de vaisselle, et ses Atrides le tout à l'égout. Ainsi brutalise-t-il ses lecteurs, en même temps et plus que ses délinquants. Il a trop l'air d'un sermonneur se délectant à l'énoncé des turpitudes qu'il prétend châtier, d'un hypocrite magistrat, passionné pour sa collection d'horreurs.

Le Ventre de Paris, consacré au tableau des Halles, et où l'auteur avait voulu, disait-il, introduire des « effets à la

Rembrandt », est écrit sur le modèle de *Notre-Dame de Paris*, sans aucun effet à la Rembrandt. Toute cette histoire de charcutiers et de fromagers gravite autour du pavillon de la marée, comme celle de Quasimodo et de la Esmeralda autour de l'auguste cathédrale. Mais, chez Hugo, il y a de la lumière et un sentiment amoureux. Chez Zola, il n'y a que du mouvement, et un amas de concupiscences, mêlé à celui des détritus. Le sens olfactif (celui du chien) apparaît ici en développement, avec une force incroyable et jusqu'à la nausée. La malice consiste à dire crûment ce que l'écrivain tait en général, ou exprime d'une façon détournée, supportable. C'est la volonté de violenter la sensibilité du lecteur, par la sensualité immédiate et crue. Voilà le procédé zolesque par excellence, et une autre raison de son succès. L'auteur étale des bassesses que le lecteur croyait qu'il valait mieux ne pas avouer, ou réfréner. Il encourage le porc à patauger hardiment dans son eau de vaisselle et à en éclabousser les autres ; en ceci se résume toute son esthétique.

La Faute de l'abbé Mouret constitue un singulier mélange d'anticléricalisme, d'érotisme et de Robinson suisse. C'est encore une œuvre romantique, par la disproportion du décor aux personnages et de la sincérité passionnelle, exiguë, au vocabulaire surabondant. Les vociférations rigoristes d'Archangias rompent à peine la monotonie d'une idylle laide, inharmonieuse, touffue, où le rapide essoufflement de Zola, quand il vise au lyrisme, produit une impression comique. De dix en dix pages, il reprend son élan, cherchant à alimenter la flamme d'Albine et de Mouret, découvrant, dans les taillis et fourrés du Paradou terrestre, une fleur, un fruit, ou un serpent exceptionnels, laissant ses amoureux s'exalter là-dessus. Mais, au bout de quelques alinéas, l'effort retombe et il s'agit de remplir, à l'aide de mots, le moule d'une exaltation factice et brisée. C'est lamentable ! L'intention de recommencer, sur un autre plan, *Paul et Virginie*, montre sa carcasse de fil de fer et les points d'accrochage des épithètes, d'une frénésie appliquée. Transportés au théâtre de l'Odéon, ces ægrisomnia chez le pépiniériste, qu'accompagnait une musique cacophonique d'Alfred Bruneau, pareille à l'écroulement périodique d'une pile d'assiettes, eurent un prodigieux succès... de fou rire. L'insanité naturaliste se montrait là, dans l'optique agrandissante

de la scène, avec son boursouflement de bulles gazeuses, son rudiment de manuel, cette « épaisse sottise » dont parlait Lemaître, et aussi son enfantillage. Mais il était à prévoir, dès cette élucubration, que Zola, à un moment donné, tendrait à fonder une religion, « la religion de l'humanité, mais fertainement, Goncourt ! Je pioche, je pioche, et fela vient bien. » Oh, ce « fela vient bien » ! Goncourt et mon père me le faisaient répéter, avec le ton appliqué et infatué d'Émile-au-nez-bifide, une dizaine de fois par semaine.

Tout a été dit sur *l'Assommoir*, qui demeure le meilleur livre de Zola, avec certains passages de *Germinal*, pour la bonne raison que l'auteur connaissait à fond le faubourg de Paris, qu'il a décrit, et où il avait vécu. C'est, dans son fatras, irréaliste et documentaire à la fois (les deux vont parfaitement ensemble), sa chose vue. Vue à son étage, parbleu, avec sa prédilection pour le laid, le torve et le sale ; je ne contesterai jamais que si le chien savait écrire, ce serait là le chef-d'œuvre du chien. Mais, exalté par le succès de *l'Assommoir*, le retentissement, les controverses de presse, ce qu'il appelait « la bataille » et ce qui, en somme, n'était pas bien terrible, Émile Chien écrivit *Nana* ou l'histoire de la fille de Coupeau, et entra ainsi, à pleines voiles, dans cet océan de purin, où il devait désormais accomplir son noir périple, laissant bouillonner derrière lui, fétide sillage, toutes les immondices du siècle. Je défie qu'on analyse *Nana*, même en latin, vu le chiqué et « l'invrai », comme disait mon père, qui fait le fond de cet appel au gros tirage, de ce calcul fondé sur l'impudeur. Ainsi que dans *Pot-Bouille*, autre tas amorphe, l'innommable est savamment combiné dans *Nana*, dosé, cuisiné, reniflé par un enfant de Locuste qui veut que son plat ait du succès, fasse scandale, fasse fuir les gens, leur bouquin sous le bras, en se bouchant le nez. « Ah ! cette fois, j'*en* ai mis », s'écriait-il avec fierté, à un dîner chez son éditeur. Il *en* avait mis, en effet, et le tam-tam répondit à son attente. Désormais il avait une clientèle. Quatre-vingt à cent cinquante mille personnes, à chacune de ces productions, allaient chercher, dans ces paquets de vase séchée et brochée, le passage les concernant, où elles trouveraient divulgué, glorifié, ressassé ce qu'elles n'osaient confier à leur traversin.

Qu'on ne se fasse aucune illusion : il y eut autour de Zola,

à ses débuts, quelques jeunes gens, dupes de son verbiage, qui devaient être, plus tard, des hommes de talent, ou de grand talent, et dont les noms figurent aux *Soirées de Médan.* Ceux-là étaient victimes du mirage, qui leur faisait voir, dans leur mauvais maître, romantique attardé, un innovateur et un consciencieux. Mais, en dehors d'eux, le nanaturalisme (sans jeu de mots) déversa, dans les sentines de la librairie, tout le chaudron de la sorcière, crapauds, vipères et hiboux, dont les produits infects encombrent encore les boîtes des quais ou les enfers des bibliothèques privées. La nocivité du Zola politique, véritable ennemi de l'intérieur et logé, par la folie antinationale du régime, dans la crypte souillée du Panthéon, a masqué la nocivité, non moins effroyable, du Zola littéraire, maître de l'avilissement moral. Celle-ci commence à reparaître dans la préoccupation des observateurs de la société, des pédagogues, des critiques, des législateurs, et c'est à leur intention que j'ai écrit la présente étude. Fort honnête homme dans le privé, l'auteur de *Nana*, de *Pot-Bouille*, de *la Terre* et de la *Débâcle* a été, du point de vue civique, un malfaiteur, quelqu'un qui fait le mal, et qui le fait sciemment. Il a exploité à fond la veine horrible, au bout de laquelle il n'y a que la déchéance et la folie. Il l'a exploitée avec un masque mal attaché de chercheur, de clinicien, de chirurgien, qui signale les plaies et qui les brûle au fer rouge, afin de les guérir. Comédie, cela, comédie ! Le mal de ce copromaniaque, j'en atteste mes contemporains, fut épidémique et contagieux. Ce n'est pas impunément que circulent, dans des centaines de milliers d'imaginations, ces bréviaires du vice et de la sanie. Le sens de sa responsabilité d'écrivain s'est effacé complètement, chez Zola, devant l'appétit purulent des gros tirages.

La Joie de vivre est un cri amer sous un ciel bas, recouvert par trop de blasphèmes et de jurons. Dans ce roman, néanmoins, comme dans *Germinal*, où la désolation des paysages miniers et le lavage en famille, dans le baquet d'eau noire, atteignent à quelque ampleur tragique, on distingue comme un petit et court effort ascensionnel. « Zola, — disait le profes-« seur Charcot, à propos de ce dernier livre, — est comparable « à un homme plongé, jusqu'au col, dans un marais pestilen-« tiel, avec un sabre au-dessus de sa tête. Il voudrait en « sortir. Mais le sabre (c'est-à-dire la vente) le force aussitôt « à y replonger. » Image vraie, et telle qu'elle pouvait seule-

ment sortir des lèvres d'un médecin de génie. La balade des grévistes, dans *Germinal*, qui est le clou et le centre du livre, se termine par un épisode hideux et qui gâche tout. Dès ce moment, l'auteur était victime des principes absurdes qu'il avait posés (l'art ne consiste pas à tout dire, s'il permet de tout suggérer) et ramené au bas et au vil, même s'il eût voulu s'y soustraire. Le pacte avec les images infâmes est la forme littéraire, psychologique et moderne, du pacte avec le démon. Nul n'y fut plus fidèle que ce malheureux.

L'Argent — sujet magnifique — est une œuvre sans proportions, fausse en son ensemble, inexacte en ses détails, et manquée. L'auteur prenait ses barbouillis et torchis pour des fresques à la Michel-Ange. Selon sa méthode, il interroge hâtivement, entre deux portes de salon, de banque, ou de bureau, des financiers qui lui racontent n'importe quoi. La manière dont se font et se défont les fortunes demeurera, avec l'amour, un des plus grands thèmes et ressorts littéraires. Mais, c'est dans *l'Argent* que l'on remarque le mieux la différence entre un Balzac et un Zola. L'auteur de la *Comédie humaine* imagine conformément au réel et relie sans cesse les effets aux causes, atteignant ainsi, par le développement logique des caractères et des circonstances jointes, à une véritable majesté. L'auteur de *l'Argent* imagine conformément à son instinct, hors de toute règle, de toute mesure, sans que soient amenées, en aucune façon, les réussites financières, ou les catastrophes qu'il accumule. Ses drames demeurent des accidents, en dépit de Claude Bernard et du déterminisme expérimental. Ils sont bêtes comme des accidents.

La Terre n'est pas seulement immonde. Elle est encore illisible. Les difficultés que Zola avait eues, à Médan, avec des paysans du voisinage, son voyage en Sologne, son irritation sourde contre ce qu'il y a de stable, de traditionnel, de naturellement méthodique chez le cultivateur, le fermier, le terrien, son inaptitude à comprendre ce qui n'est pas exprimé, crié ou hurlé (travers également très « chien »), sa haine de l'ancestral et du proverbial, l'ont entraîné ici en pleine fable, en pleine mythomanie. Le nom sacré qu'il donne à une de ses plus abominables marionnettes témoigne assez de ses intentions. Il en arrive, dans sa rage scatologique, à blasphémer jusqu'au fumier, dont il eût pu, dans une meilleure veine, tirer des effets saisissants, étant donnée sa vieille tendresse pour lui. Qu'un écrivain, qui sait la

valeur des mots, en arrive à faire servir l'encre, le papier et la faculté d'expression, que le bon Dieu lui a donnés, à ça, au portrait de la Trouille, à ce trou sombre, — d'où montent des miasmes pestilentiels mêlés de hoquets, — présenté comme un village français, c'est inimaginable ! Dans d'autres tomes, répugnants d'ailleurs, de la série des *Rougon-Macquart*, on trouve, de ci, de là, une éclaircie, un endroit sans fumet, ce que j'appellerais un Respirable. Ici, rien qu'un brouillard gazeux, chloré, où circulent des silhouettes sulfureuses, avec des gestes d'épileptiques et des grognements de pourceaux enfermés.

Il semblait que le comble fût atteint. Mais Zola, qui avait sali tant de choses respectables et vénérables, avait envie de salir la Patrie. Ce fut son travail de *la Débâcle*. Cherchant ensuite à salir le sentiment religieux, il écrivit *Lourdes*. Ces deux livres en réalité n'en font qu'un, ayant même plan et même objet, avec cette seule différence que les armées, de *la Débâcle*, sont remplacées, dans *Lourdes*, par des processions, et les militaires par des curés. Je jure bien qu'il pensait, en gafouillant ces deux bouquins informes, à la vieille alliance du sabre et du goupillon !

Zola ne connaissait rien de la guerre de 1870, que par ouï-dire. Son a-patriotisme total, son antipathie naturelle vis-à-vis de la question de race (qui le gênait, sans doute, à cause de ses origines italiennes), la tendance primaire de son esprit, le prédisposaient à cette fabrication, à coups de documents, d'un pamphlet de la défaite, unique, heureusement, dans l'histoire des lettres françaises. Ce qu'il y a de plus insupportable, dans ce mauvais livre, après le parti pris antifrançais (les Allemands avaient fait de *la Débâcle*, avant et pendant la guerre, un outil de leur propagande), c'est l'affectation de précision, le numérotage des régiments, participant à telle et telle bataille, les tableautins dits de « genre », intercalaires, notamment la vision de l'Empereur vaincu. « Oh ! ce canon, ce canon, qui ne cesse pas !... » Bref, le chromo de dénigrement, aussi puéril, plus odieux que l'autre. Le parti pris retourné, joint au larmoiement humanitaire, au gémissement sonnant faux (notamment la peinture de l'ambulance), provoquent la colère plus que la pitié. Tolstoï, dans *Guerre et Paix*, a décrit une Bellone hagarde, dont la conception militaire et philosophique est fausse, mais d'une certaine majesté. Stendhal, dans *la Chartreuse de Parme*, a montré la

bataille de Waterloo à travers un coin de tempérament. Zola s'est contenté d'un chiqué, où les mots « effroyable », « terrible », « épouvantable », « hideux », « sanglant », remplacent, à chaque page, l'émotion vraie, la sensation directe. C'est que le sujet qu'il avait choisi dépassait à la fois son intelligence, bien sommaire, et son cœur sec. Quant à calculer le mal qu'une telle saleté pouvait faire à la France, en l'an 1892, il en était fort incapable. Il voyait uniquement le sujet d'actualité « poignant, mon bon », et l'énorme tirage. Le tirage fut énorme, en effet, et la honte.

Après *la Débâcle*, c'est *le Docteur Pascal* (1893), « résumé et conclusion » de toute son œuvre. Le thème du *Docteur Pascal* est un des moins vils de la série : c'est l'éternelle histoire du savant repris par la vie, et par sa plus haute manifestation, l'amour-passion, au moment où la vie l'abandonne. Il est seulement malheureux que ce « savant », le docteur Pascal, épris à la folie de sa nièce Clotilde, soit, comme Zola lui-même, un primaire. L'intérêt du livre en est amoindri, la fugue sensuelle de ce vieillard apparaissant ainsi comme une simple dépendance de sa sottise et de son manque de philosophie vraie. L'amour tardif n'est intéressant (la laideur de son image mise à part) que chez un génie qu'il désorganise, et par son retentissement sur ce génie. Autrement, nous retombons dans l'anecdote vulgaire du bibliothécaire et de sa jeune bonne, à laquelle aucune aile lyrique ne peut s'adapter. Peu de pages, même dans l'œuvre du contremaître de Médan, sont aussi bouffonnes que celles où le vieux, tournant au satyre, raconte, en frémissant, à Clotilde extasiée, l'arbre, le fameux arbre, le baobab généalogique des Rougon-Macquart, et les fiches signalétiques de cette famille de saligauds. « Ah ! « reprit-il, en montrant encore d'un geste les dossiers ; c'est « un monde, une société et une civilisation, et la vie entière « est là, manifestations bonnes et mauvaises, dans le feu « et le travail de forge qui emporte tout. » C'est ainsi que le pauvre diable (Zola-Pascal) se représentait « la vie, hein Farpentier, hein Goncourt », comme une vaste crêpée de chignons entre Vénus et Vulcain, éparpillant et brûlant leurs archives familiales. « Et il reprit l'arbre généalogique « resté sur la table, il l'étala, recommença à le parcourir « du doigt, énumérant maintenant les membres de la famille « qui vivaient encore... »

— « Maître, balbutia-t-elle, maître ! »

La jeune Clotilde « dans le divin élancement de sa taille mince » (Zola répète cent fois ce mot « divin » à son sujet) est excusable de prendre cette trépignée de bibliothèque, cette soupe aux aïeux, pour du génie. Mais les personnes moins directement soumises à l'influence pascalienne en souligneront l'incroyable niaiserie. Zola a passé trente ans de sa vie à répéter le mot hérédité, à le délayer en trente volumes, sans réfléchir, une seule minute, à ce qu'il y a derrière ce mot, aux problèmes de la personnalité humaine qu'il soulève ; sans se douter que les doctrines de l'Église ont été, jusqu'à présent, les seules à le traiter au point de vue essentiel, qui est celui de la permanence de l'âme individuelle à travers la coulée des apports ancestraux. En prenant un à un les romans les moins mauvais de ce barbouilleur de scories, on s'apercevrait ainsi qu'il a régulièrement passé à côté du sujet qu'il prétendait traiter, cela par infirmité intellectuelle. C'est vrai pour *Lourdes*, c'est vrai pour *la Débâcle* ; c'est vrai pour *le Docteur Pascal*.

On aurait pu croire que, dans *l'Œuvre*, les souvenirs du cénacle Manet inspireraient à Zola quelques pages moins plates et sommairement grandiloquentes que d'ordinaire. Il n'en est rien. Ce sont de maussades *Scènes de la vie de Bohème*, privées de la pointe amèrement poétique de Mürger, où les conversations d'artistes ont, elles aussi, ce parfum d'école du soir qui plane sur toutes les archives rougonesques et macquartoniques de ce brave docteur Pascal.

Les ouvrages de la fin, *Rome*, *Paris*, *Fécondité*, *Travail*, offrent, sous un volume double, toutes les tares et toutes les bassesses aggravées du style et de la pensée de Zola (le terme d'instinct conviendrait mieux), sans aucun apport nouveau. Le chien Émile apparaît essoufflé, après sa course éperdue à travers les couloirs du Palais de Justice et le dédale du dreyfusisme. Mais, à cette heure, la boursouflure romantique (dix pages pour une impression banale, vingt épithètes pour peindre une rue, à l'aube ou au crépuscule) atteint son maximum. L'aspect mauvais rêve, l'irréalisme foncier de ce prêcheur de réalité sombre, jettent un voile brumeux sur ces crassiers de forme identique, de contenu similaire, que le cacophage, fatigué, persiste à prendre pour des monuments philosophico-humanitaires. L'ordure elle-même s'estompe dans une confusion mentale, où surnagent les

poncifs du début, îlots en perdition sur un océan de boue. « Candides et riants, les héros, bientôt centenaires, triom- « phaient dans la floraison débordante de leur race... Et c'était « l'exode, l'expansion humaine par le monde, l'humanité en « marche, à l'infini. »

Philémon disait à Baucis : « *As-tu fini?* »

Je ne crois pas avoir été, au cours de cette rapide étude, injuste, ni trop sévère, pour la personne et l'œuvre de Zola. Mais il est temps de mettre en garde les générations à venir contre une aventure semblable à celle qui, sous l'étiquette du naturalisme, infecta et désorbita les dernières années du dix-neuvième siècle. Caricature obscène du romantisme, le zolisme procède de la même erreur, d'origine évidemment sexuelle, qui consiste à cacher, sous un torrent de mots (harmonieux et cadencés chez Hugo, désorbités ou puants chez Zola), l'indigence de la conception, la débilité de la raison, et la brièveté ou l'hypocrisie de l'émotion. Alors que, chez Hugo, cette erreur demeure colorée, lyrique et chantante, elle est copromaniaque, terreuse et morne chez Zola ; et l'orgueil dévorant de l'auteur de *la Légende des siècles* s'est transmis à l'auteur de *l'Assommoir*, telle une gargouille de style, reflétée tristement par un égout.

Léon Daudet,
de l'Académie Goncourt.

Joubert et Mme de Vintimille[1]

Le 22 juillet 1802, un jeudi, dans une allée des Tuileries, se promenait une jolie dame au bras d'un écrivain récemment célèbre et qui portait avec un bel entrain sa jeune gloire. La jolie dame était Mme de Vintimille ; elle avait les cheveux châtains et les yeux bleus, une vive élégance de toilette et un air de raisonnable gaieté. M. de Chateaubriand, qui l'accompagnait, venait de publier le *Génie du christianisme*, cinq tomes qu'on n'attendait pas beaucoup de lui : la précédente année, sa petite et rêveuse *Atala* enchantait les imaginations et Pauline de Beaumont disait que cette nouvelle poésie lui « jouait du clavecin sur toutes ses fibres ». L'apologie de la religion succède à ce « frémissement d'amour » et, en quelque sorte, le continue : pourtant, elle coïncide avec l'activité politique de Bonaparte et l'auteur consacre de magnificence imprévue les délices de la sensibilité alarmée.

Auprès de Mme de Vintimille, de l'autre côté, bien attentivement, se tenait et marchait un garçon mince et grand, d'aspect chétif, M. Joubert.

Ces trois personnes se connaissaient depuis peu. M. Jou-

(1) Les lettres de Joubert à Mme de Vintimille qu'on lira ci-après sont inédites et proviennent des archives de M. Paul du Chayla. Les documents relatifs à Mme de Vintimille et à son mari proviennent des *Archives nationales* : F7 5638, F7 6116, T 183, etc.

bert avait rencontré M. de Chateaubriand chez Fontanes ; puis il avait présenté à Mme de Beaumont l'auteur d'*Atala* qui, par Mme de Beaumont, fut présenté à Mme de Vintimille. Celle-ci et M. Joubert ne s'étaient vus d'abord qu'au mois de mai de cette année 1802.

Mme de Vintimille avait passé la prime jeunesse ; mais, à trente-neuf ans, elle gardait son charme et, pour ainsi dire, l'épanouissait dans l'heureuse tranquillité de la renaissance consulaire. M. de Chateaubriand n'avait pas tout à fait trente-quatre ans et il était déjà merveilleusement frivole. M. Joubert venait d'achever sa quarante-huitième année, au début de laquelle il inscrivait sur son carnet, le 8 mai 1801 : « Quarante-sept ans. *Fiat voluntas tua!* » Comme il était de petite santé, craintif et de corps habituellement las, il se crut de bonne heure très vieux ; mais il avait, avec l'esprit fort sage, le cœur imprudent et prime-sautier. « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! » s'écriait M. de Chateaubriand. De sa petite écriture dense, régulière et lente comme la pensée qui s'attarde à une longue méditation, M. Joubert, sans le dire à personne, inscrivait sur son carnet : « Levez-vous, passions domptées, désirs réprimés, péchés effacés par le repentir ; levez-vous et venez défendre... » Il s'arrêtait là ; et qui fallait-il défendre? Lui peut-être, car il sentait grièvement les tumultes de son cœur chimérique.

M. Joubert était un homme qui, n'exerçant point un métier, semblait nonchalant ; mais il n'avait pas de loisir. Le remuement ne le tentait pas ; mais il ne cessait de songer à la nature des choses, à leur essence et aux rapports de leur apparence et de leur vérité. Il inventait de belles idées ; puis il les habillait de justes images. Après cela, il lui restait à indiquer, disait-il, « la disposition, l'attitude ou les mouvements de l'esprit en passant d'une idée à une autre ». Il ne voulait pas que les idées fussent liées comme les chaînons d'une chaîne ou comme des perles qu'on enfile, mais « comme les sons dans la musique ». Il rêvait d'une logique dont les lois fussent, en fin de compte, une harmonie. La difficulté d'accomplir ce chef-d'œuvre était son tourmentant plaisir et son désespoir.

Mme de Chastenay l'appelait « une âme qui a rencontré par hasard un corps et qui s'en tire comme elle peut ». Cette âme était charmante et, sans l'avoir voulu, originale.

M. Joubert ne cherchait pas l'originalité. Il l'eût redoutée. Dans la chasse aux idées, il tenait pour bonnes celles qui se trouvaient conformes aux communes, et les autres seulement pour siennes. Il adoucissait d'ailleurs ses particularités par le scrupuleux souci d'être aimable et de plaire, sans fatuité aucune, mais pour le bonheur d'autrui.

Depuis neuf ans, il était marié. Or, environ six mois après son mariage, il écrivait à Mme de Fontanes, qui n'avait pas encore vu Mme Joubert : « Je lui connus du mérite et des agréments. Elle a perdu ses agréments, mais elle a gardé son mérite... » Et, comme souvent les hommes d'étude, il aimait extrêmement les femmes. Il ne les aimait pas en débauché ni en libertin, mais pour l'amusement subtil de regarder fleurir en elles et de joindre à leur beauté quelques-unes de ses pensées qui, sans elles, avaient une austérité parfois un peu revêche et qui, auprès d'elles, devenaient sentiments. La méditation vous relègue et vous cantonne ; vous êtes seul, avec une idéologie parfaite et qui vous tente à essayer au contact d'une autre âme, et féminine, à cause de la sensibilité des femmes, qui est si délicate et complaisante. Au surplus, si la philosophie de M. Joubert le menait à aimer les femmes, peut-être aussi les aurait-il aimées sans qu'intervînt cette philosophie autrement que pour nuancer, pour compliquer et embellir le zèle qu'il leur accordait. Il ne leur demandait pas les dernières faveurs ni les privautés coupables ; mais, avec beaucoup de réserve, il obtenait de l'amitié les émois de l'amour.

Il avait passionnément aimé Pauline de Beaumont. Et il l'aimait encore après que Chateaubriand lui était devenu un rival effronté, victorieux trop vite. Il avait souffert de cette aventure où, sans le trahir, sa bien-aimée le décevait pourtant. Il avait su éluder les révoltes vulgaires de la jalousie, épurer son regret, le rendre digne de son âme et préserver sa tendresse fidèle. Il excellait à ces travaux de spiritualité exquise.

Et le voici auprès de Mme de Vintimille, ce jour de bel été. M. de Chateaubriand sait parler aux femmes : et quelle femme ne serait touchée de son éloquence, qui est une poésie animée? Mme de Vintimille écoute aussi M. Joubert qui, avec son accent à peine un peu méridional, dit de jolies choses et prête à son badinage une grâce pensive.

M. Joubert a vu Mme de Vintimille pour la première fois,

et probablement rue Neuve-de-Luxembourg, chez Mme de Beaumont, le 6 mai. Il arrivait à Paris, venant de Villeneuve en Bourgogne, où il avait passé l'hiver à lire la *Politique* d'Aristote et sa *Poétique*, un tome de Descartes, le quatrième livre de Locke, les *Nouveaux Essais* de Leibniz. Et, si vous dites que les livres sont « bientôt lus », ils ne sont pas « bientôt entendus ». M. Joubert a une façon de lire qui accouche les pages et leur fait produire de nouvelles pensées. Après qu'il a lu, il note la naissance des pensées. Mais, le 6 mai où il a vu Mme de Vintimille pour la première fois, il inscrit seulement sur son carnet la date et puis, de son crayon, dessine des étoiles comme il y en a dans le ciel où vont nos rêveries. C'est le premier témoignage du trouble que la rencontre de cette jeune femme lui a procuré. Le 25 mai, il l'a revue. Il note une pensée d'elle ; on parlait des Grecs et elle a dit que Dieu, « ne pouvant pas leur départir la vérité, leur donna la poésie ». Peut-être a-t-il le soin d'arranger les mots : il ne s'en aperçoit pas et admire que les mots soient dignes de la pensée. Quatre jours plus tôt, il notait : « J'ai l'esprit et le caractère frileux ; la température de l'indulgence la plus douce m'est nécessaire. » Sans doute avait-il trouvé auprès de Mme de Vintimille cette douceur indulgente et la température où l'amitié peut éclore. Le 23 juin, sur le carnet, ceci : « O ! L—V—. » Ce sont les initiales de Mme de Vintimille et dont elle signait habituellement ses lettres quand elle n'écrivait pas tout au long « Lalive-Vintimille », réunissant le nom de son père et le nom de son époux. Comme elle s'appelait Louise, il est possible aussi que l'invocation de Joubert fût à son petit nom puis à l'autre. Joubert la revit le 27 ; et, ce jour-là, elle était « mal coëffée » : l'aima-t-il moins de cette manière? Il la revit le 28, le 29 et le 30 : à chacune de ces dates, il inscrivit sur son carnet les deux initiales discrètes et, pour lui, délicieusement commémoratives. Il la revit le lundi 5 juillet ; et elle raconte une anecdote où interviennent l'évêque de Rennes, un curé de son diocèse et un fermier. Mme de Vintimille était gaie ; Joubert aimait qu'elle le fût et eût aimé qu'elle ne le fût pas.

Comment naît une tendresse? On ne le sait pas. Celui-là même en qui elle naît ne le sait pas si bien qu'il pût le dire exactement. Il y a de la soudaineté, de la lenteur et la révélation retarde quelquefois sur la réalité. L'on n'aperçoit que

des indices dont la signification n'est pas immédiatement claire. Ces indices ressemblent aux petite notes que prend Joubert et qui montrent qu'il avait l'âme en éveil. Joubert sut, le 6 mai, que Mme de Vintimille l'aguichait et sut bientôt que chacune de ses rencontres l'enchantait. Mais il ne sut que le 22 juillet, durant sa promenade aux Tuileries, qu'elle était et serait pour lui l'objet d'un véritable amour.

Faut-il dire un amour? C'est un mot qui ne suffit pas à lui tout seul, de même qu'en disant « une âme » on ne la définit pas. Il y a des âmes de toutes sortes ; et leurs amours dépendent d'elles, dépendent d'une et de l'autre et de l'idée qu'une a de l'autre. Mais, l'enthousiasme de l'amour et sa ferveur, Joubert les ressentit avec un étonnement charmé. Quels furent les incidents de cette journée? et quelle fut la causerie? Chateaubriand, qui était là, n'en a rien dit : sans doute ne s'est-il aperçu de rien. Sur son carnet, Joubert n'a rien noté : il n'avait besoin de nul aide-mémoire pour un tel jour. Mais, quinze ans plus tard, écrivant à Mme de Vintimille, ce jour de la promenade aux Tuileries, il l'appelle « le jour où j'ai le mieux connu le bonheur qu'on trouve à vous voir ». Il atténue évidemment l'expression d'un sentiment qui lui est bien cher et qui n'a pas diminué d'intensité ni de douceur, mais que celle qui l'a inspiré doit deviner à demi-mot. Toujours est-il que soudain Joubert laisse Mme de Vintimille au bras de Chateaubriand, s'éloigne et, à l'une de ces marchandes qu'il y a dans le jardin des Tuileries, achète un beau bouquet de tubéreuses, qui sont des fleurs qui ont un joli nom, la blancheur la plus parfaite et une odeur durable. Ce beau bouquet de tubéreuses, il l'apporte bien vite, et avec un empressement qui supprime sa timidité, à Mme de Vintimille, un peu surprise et contente.

Le 22 juillet est le jour de la Sainte-Madeleine, sainte plus touchante qu'une autre par ses repentirs d'amour. Le jour de la Sainte-Madeleine resta, pour Joubert, un jour consacré, un jour embaumé du souvenir de Mme de Vintimille et de l'odeur des tubéreuses. Tous les ans, à la même date et à la même heure d'après-midi, Joubert célébrait l'anniversaire de son enchantement. Il écrivait à Mme de Vintimille, pour l'assurer de sa fidèle pensée et pour l'avertir de n'être pas oublieuse. Il ne lui donnait pas de tubéreuses ; mais il en donnait à lui-même. Il en faisait apporter dans sa chambre et, au milieu du parfum mémorable, il se souve-

nait. Cela, tous les ans, jusqu'au dernier mois de juillet qu'il vécut et qui fut l'année qui précéda celle de sa mort, car il mourut au mois de mai. Il n'admettait, ce jour-là, de chagrin que si le retard de la saison l'empêchait de se procurer ses tubéreuses. Depuis la Sainte-Madeleine de l'année 1802, sa vie fut embaumée de Mme de Vintimille.

Le 26 juillet, il note sur son carnet qu'il a eu un songe et qu'il y a vu Mme de Vintimille. Il note, le 1er août, que Mme de Vintimille « a le silence franc, c'est-à-dire... » Il n'écrit pas ce que c'est à dire ; mais il le sait. Or, il était grand amateur de silence ; il a goûté les « délices du silence » et il a écrit : « Il faut que les pensées naissent de l'âme, et les paroles du silence. » Il aimait « un silence attentif ».

Est-ce à cause de Mme de Vintimille? — et sans doute il serait aventureux de le dire ; — mais, contre son habitude et parce que la vie, cette année-là, lui était agréable à Paris, il ne retourna point à Villeneuve pour l'hiver. Il allait beaucoup chez Mme de Beaumont : la « petite société » l'accueillait amicalement.

Si l'on veut savoir comme l'occupait la présence ou la pensée de Mme de Vintimille, qu'on lise ou qu'on regarde seulement ses carnets de cette époque. Le lundi 26 septembre, il n'a pas écrit une ligne ; mais il a dessiné joliment et enlacé les initiales bien-aimées, l'L et le V de Louise de Vintimille. Le 13 février 1803, il expliquait à Mme de Vintimille comment et pourquoi l'on peut dire que « Dieu s'est fait lui-même ». C'est une manière imparfaite d'affirmer l' « incréation » divine : imparfaite, mais « conforme à la faiblesse de notre esprit, à qui ces expressions donnent à la fois une idée du commencement » et une idée de l'éternité pourtant ; « il y a, dans cette manière de parler, ce qui convient à nous et ce qui convient à la vérité ». Voilà comment on peut dire que Dieu s'est fait lui-même ; « j'aime mieux le prendre tout fait ! » répondit Mme de Vintimille. Et Joubert s'amusait d'une promptitude qui supprimait le long travail de la dialectique. Le 4 avril, comme il essaye d'apprécier le talent de l'abbé Delille, dont le poème de *la Pitié* venait de paraître et de faire beaucoup de bruit, le voici loin de son amour ; mais il écrit : « L'abbé Delille. Cela n'est pas haut en couleur, mais il y a un bon teint. La poésie s'y trouve comme le sang dans les bras de Mme de Vintimille. » Cette comparaison, fort imprévue, Joubert

l'a empruntée à sa rêverie du moment, que charmaient deux bras blancs et d'une peau assez fine pour qu'y transparût l'animation du sang.

Les semaines que Joubert s'éprenait de Mme de Vintimille, au mois de mai 1802, elle retrouvait son mari qu'elle n'avait pas vu depuis plus de dix ans. M. de Vintimille avait émigré en 1791 ; il était allé dans les Flandres, puis en Allemagne, puis en Hollande et, lorsque les armées républicaines envahirent la Hollande, il gagna l'Angleterre, où il vécut dans une société malheureuse de Français qui n'avaient plus de patrie habitable. Mme de Vintimille n'a point émigré. Cependant elle fut portée sur le cinquième supplément de la dangereuse liste. Elle prouva que c'était une erreur, et due au fait que son mari fût notoirement sorti de France. Elle établit que, l'été de l'an V, le ministre des finances lui communiquait un arrêté du bureau des domaines qui lui rendait sa bibliothèque et des tableaux ; et que, durant l'hiver de l'an VI, les autorités de la République lui décernaient un certificat régulier qui lui permit de toucher certains arrérages de rentes ; et que trois témoins — en voulez-vous neuf? elle les a — confirmaient que, depuis l'an Ier de la République, elle avait constamment résidé en France et à Paris. Moyennant quoi, on voulut bien la considérer comme « femme républicole d'émigré », titre un peu rude, mais qui lui valut sa très utile radiation dès le 28 vendémiaire an IX ; c'est le 19 octobre 1800.

Au mois de mai 1802, le ci-devant vicomte de Vintimille, que rassure la loi portée en faveur des émigrés, revient en France et tout de suite à Paris ; le 14 mai, il se présente aux autorités et fait, en bonne et due forme, sa soumission. Il demande l'amnistie et ne formule aucune réclamation d'aucune sorte ; il ne prétend pas même rechercher « les débris de sa fortune ». Il s'attend que l'affaire ne rencontre pas de difficultés, car il n'a point porté les armes contre la France et n'a reçu des souverains étrangers ni traitement ni récompense. Le chef de brigade Lacuée, aide de camp du Premier consul, écrit pour lui lettre sur lettre au citoyen Grand Juge, affirmant qu'il est un homme d'âge, « d'une moralité reconnue » et qui ne désire « que de finir tranquillement ses jours au sein de sa famille ». L'affaire traîna de longues années. Il fallut que le duc de Feltre, ministre de la guerre, s'en mêlât très activement et garantît que M. de

Vintimille était un excellent sujet, soumis aux lois, attaché au gouvernement. Le duc d'Otrante rédigea un rapport et le soumit à l'Empereur qui ne se hâta point de répondre. M. de Vintimille n'obtint le bénéfice de l'amnistie qu'en 1811 et quand il avait passé soixante et onze ans.

Il était né à Marseille en 1740 et avait, en somme, vingt-trois ans de plus que sa femme. Leur mariage datait du mois de décembre 1780. Le roi, la reine, Monsieur, Madame, le comte et la comtesse d'Artois, le duc d'Angoulême, Mme Élisabeth, Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie avaient signé le contrat ; la *Gazette de France* avait annoncé ce beau mariage.

C'est que Jean-Baptiste-Joseph-Hubert de Vintimille, fils de Gaspard-François-Joseph et de Françoise de Raousset Raoulx de la Croix, appartenait à la très illustre famille des comtes de Marseille. Son frère aîné, le comte de Vintimille, maréchal des camps et armées du roi, était chevalier d'honneur de Mme la comtesse d'Artois. Il avait aussi un frère plus jeune, le brillant abbé de Vintimille, aumônier du roi et qui devint évêque de Carcassonne. Il était, lui, chevalier non profès de Saint-Jean de Jérusalem et capitaine des vaisseaux du roi. En 1811, quand il s'adresse au duc de Rovigo pour obtenir « de n'être plus un étranger dans son pays après l'avoir servi cinquante ans », il compte large. En tout cas, son activité de marin n'a pas laissé beaucoup de traces. Il était, en 1774, lieutenant de vaisseau ; il commandait à ce titre la corvette *la Sardine;* il escorta jusqu'au port de Smyrne deux bâtiments de commerce et, dans le mouillage de Saint-Georges de Syra, détruisit un forban. L'année suivante, il commande le *Caméléon.* Quelques années plus tard, son vaisseau s'appelle *le Réfléchi ;* et il commande la compagnie de MM. les gardes de la marine à Toulon. Lors de son mariage, il a sa résidence à Toulon ; mais il demeure plus véritablement à Paris chez son frère le comte de Vintimille. Après son mariage, il paraît avoir quitté Paris de moins en moins. Cependant, il devint chef de division des vaisseaux du roi et chevalier de Saint-Louis. La révolution l'empêcha de parvenir à de plus hauts grades.

La jeune fille qu'il épousait, à quarante ans passés, n'avait que dix-sept ans. Louise-Joséphine-Angélique de Lalive était fille aînée de l'aimable et sensible Ange-Laurent de Lalive, dit Lalive de Jully, le frère de M. d'Épinay

et de Mme d'Houdetot. Il avait été introducteur des ambassadeurs, grâce aux bons soins de Mme de Pompadour. Il aimait les beaux-arts, jusqu'à devenir honoraire amateur de l'Académie de peinture. Il gravait et l'on connaît de lui une centaine de planches ; il possédait l'un des plus beaux cabinets de l'époque. Il avait d'abord épousé une frivole demoiselle Chambon, plus jolie que fidèle et qui mourut après trois ans de mariage. Il la regretta plus encore qu'il ne l'avait aimée : l'on crut qu'il perdrait la raison. Dix ans plus tard, il se remaria. Il épousa Mlle de Nettine, une Flamande, fille du banquier de la cour de Vienne à Bruxelles, et qui était moins jolie que la petite Chambon, mais beaucoup mieux attachée à ses devoirs. Le premier enfant de ce mariage, fut Louise-Joséphine-Angélique. Par sa mère, elle était nièce de M. de Laborde, le très opulent châtelain de Méréville. Voilà ses parentés avec la finance et la philosophie. Elle apporta une fortune à son époux ; mais son époux lui donnait un des beaux noms de France.

Ce que l'on sait de sa jeunesse est qu'elle était « vive jusqu'à l'impétuosité, piquante de caractère comme de figure, spirituelle jusqu'à l'originalité, aimait ardemment le plaisir et la parure ». Au Marais, chez sa tante de la Briche, où Frénilly l'a rencontrée, elle avait plus d'entrain que personne. Un miroir d'eau bordé de peupliers était le plus bel endroit de ce domaine. Les visiteurs nouveaux en devaient éprouver la surprise : Mme de Vintimille leur bandait les yeux, les menait par la main, les faisait asseoir sur un banc ; puis elle leur rendait la vue et riait de leur étonnement. Au Marais, Mme de la Briche, le soir, chantait de malignes romances : les vers étaient de Florian, la musique d'elle. On jouait des comédies et des Arlequins de Florian. Mme de Vintimille y avait grand succès. Et l'on faisait mille folies auxquelles participait Mme de Vintimille. Quand Mlle de la Briche épousa M. Molé, cette demoiselle de la Briche était une personne assez froide ; il parut que ses fiançailles l'animaient un peu, mais bien peu, au jugement de Mme de Vintimille, qui écrivit à son amie Mme Pastoret : « Elle est heureuse à sa manière ; il serait injuste à nous d'exiger qu'elle le fût à la nôtre. » La manière de Mme de Vintimille était plus vive.

A l'époque où elle rencontra Joubert, elle avait un gra-

cieux enjouement. Vers la fin de sa vie, elle devint compassée, morose. Entre sa gaieté première et sa dernière mélancolie, elle dut réunir joliment ces deux qualités.

Chateaubriand dit qu'elle fréquentait le monde, tandis que la petite société de la rue Neuve-de-Luxembourg affichait de la sauvagerie. Mme de Beaumont que la Terreur avait si atrocement éprouvée, Chateaubriand qui revenait de son dur exil anglais, Joubert qui était casanier, le monde ne les tentait pas et plutôt leur faisait peur. La Révolution n'avait pas atteint Mme de Vintimille : ses malheurs n'étaient que d'argent ; et elle restait assez riche. Chateaubriand l'a vue prendre, à la barrière d'Enfer, « une méchante voiture de louage » pour aller chez Mme de la Briche ; et Frénilly l'a vue arriver au Marais, où jadis elle entrait à six chevaux, tout bonnement par la diligence d'Arpajon : mais enfin le Marais gardait un luxe magnifique et la « misère » de Mme de Vintimille était encore de la fortune. A ses amis de la rue Neuve-de-Luxembourg, elle apportait les nouvelles des salons ; elle racontait, avec une bonne raillerie, les petits scandales, dont les sauvages se divertissaient.

Elle semblait futile. Or, elle n'était pas analogue à cette apparence. J'ai retrouvé une série de lettres qu'elle adressait alors à sa très chère amie Mme Pastoret : l'âme qui s'y révèle ne ressemble guère à ce que cette âme voulait bien montrer d'elle-même.

De quatre ans plus jeune, Adélaïde Piscatory, dame Pastoret, qui s'était mariée à sept heures du matin le jour de la prise de la Bastille, avait de l'esprit. Certaines gens ne la rencontraient pas encore avec un plaisir sans mélange, parce qu'ils oubliaient moins vite qu'elle les complaisances qu'elle avait eues pour les philosophes et les révolutionnaires. Au temps des premiers troubles, elle recevait à dîner le citoyen ci-devant marquis de Condorcet qui arrivait en costume de garde national, sans épée, son parapluie sous le bras... Elle conserva longtemps, malgré elle, des principes et des manies qu'elle tenait de son passé : pour avoir lu *Emile* passionnément, elle laissait son petit garçon de quatre ans faire mille gambades, tout nu, dans le salon, parmi les dames. Mais elle avait un joli son de voix, de la fantaisie. Et Mme de Vintimille eut pour elle une véritable tendresse.

Mme de Vintimille écrit à Mme Pastoret : « Songez que vous êtes la seule personne dans l'univers qui m'ayez bien

comprise... Je suis une si triste chose !... Je rouvre ma lettre parce que je reçois dans l'instant la vôtre... Moi, vous oublier? Eh ! mon Dieu, et vous aussi, allez-vous ne pas me connaître?... » Elle veut à chaque instant des nouvelles de son amie : « Voilà l'inconvénient d'aimer des gens qui n'ont jamais été heureux ; ils ont l'amitié inquiète, *un songe, un rien, tout leur fait peur...* » Elle dit que sa « pauvre tête » la tourmente ; elle emploie tout son courage à éloigner une invincible tristesse et jure que, si jamais elle en est abattue, ses amis devront savoir que ce n'est pas sa faute : « Voyez si je vous aime pour vous entretenir ainsi de toutes mes misères. Je les garde pour moi ; je n'ai parlé qu'à vous de cette triste idée et, une fois, à M. J... qui est si compatissant pour ses amies... » On voudrait que ce M. J... fût M. Joubert : je crois que c'est M. Julien... « Je suis avare d'une telle confidence ; vous le comprendrez, vous qui les méritez si bien toutes ! » Un autre jour : « Soyez indulgente pour un corps souffrant, pour un cœur qui l'est souvent d'autant plus qu'il n'en sort que ce qui déborde. » Elle était si douloureusement alarmée qu'elle désirait de vieillir. Mme Pastoret lui avait promis de l'avoir chez elle à demeure, plus tard, et quand donc? « Ah ! mon Dieu, que nous serons de gentilles petites vieilles ! » Cette jeune femme qui, en dépit de son air gai, attend avec impatience de n'être plus jeune, Chateaubriand qui l'a vue ne l'a point devinée.

Quel était son chagrin? Son vieux mari ne la divertissait pas, semble-t-il : et il se trouve que la mélancolie dont elle fait l'aveu à Mme Pastoret coïncide avec le retour de cet émigré.

Pourtant, les contemporains de M. de Vintimille ont fait de lui d'agréables portraits. Norvins lui attribue « beaucoup d'esprit » ; plusieurs de ses bons mots étaient fameux. Frénilly vante « sa bonhomie sardonique et son flegme divertissant ». Il plaisantait fort bien sans rire, se moquait sans blesser sa victime. Et il ne savait rien, sinon se passer de savoir ; « aimable conteur, d'un ton parfait, un véritable homme de cour ». Il était si attentif auprès des plus jolies femmes qu'elles s'en amusaient ; et, un jour, l'une d'elles eut l'idée de le faire dîner, seul d'homme, avec toutes ces coquettes. Il fut averti et vint déguisé en sultan, s'étendit sur un canapé, fumant sa pipe à l'orientale. On le trouva « parfaitement aimable ». C'est Elzéar de Sabran qui l'écrit à Mme de Staël ; il ajoute que les coquettes n'avaient

d'autre projet que de rire, « fort heureusement » pour lui, car « on le dit très peu porté pour les femmes ». Norvins dit aussi que M. de Vintimille « s'inquiétait fort peu de postérité ». Et Frénilly prétend la même chose. Toute jeune mariée, naïve et que son mari n'avait pas instruite, Mme de Vintimille disait à ses amies qu'elle se croyait grosse. Derrière elle, son grand et sec mari faisait du doigt signe que non ; car il le savait bien.

La mélancolie de Mme de Vintimille avait peut-être d'autres causes : on n'est jamais sûr de découvrir tous les secrets d'une âme triste ; mais on aperçoit dans ses lettres un vif et perpétuel chagrin de maternité manquée. Elle écrit au fils de son amie : « Moi qui éprouve quelque chose de maternel pour les enfants de mes amies... » Une autre fois : « Il y a toujours un peu de maternité pour moi dans les sentiments qui m'attachent à ceux que j'ai vus naître... » En 1816, Amédée de Pastoret eut un fils ; elle lui écrivit : « Vous savez que je reçois toujours le bonheur de mes amis en dédommagement de celui qui m'a manqué ; je vous laisse à penser comme je reçois le vôtre... » Cet enfant mourut en bas âge ; elle écrivit à Mme Amédée de Pastoret : « Je n'ai osé encore ni vous écrire ni m'approcher de vous, madame ; j'ai craint que vous ne voulussiez être entourée que de cœurs maternels et vous n'aurez pas pris le change sur ma discrétion... » Cette discrétion frémissante est l'aveu d'une inconsolable douleur. Enfin, Mme de Vintimille n'avait ni enfants ni mari. C'est le chagrin qu'elle dissimulait sous l'apparence de sa gaieté.

Est-ce que Joubert l'a su? Je ne le crois pas. Elle n'a fait de confidence qu'à Mme Pastoret ; puis, un jour, à M. Julien. Ce M. Julien, c'était un intelligent financier, de bonne compagnie et qui savait conter une anecdote. Est-ce là le confident que l'on choisit? Mais oui, précisément. Il se contente de ce que vous lui dites, ne cherche pas plus avant. Un Joubert, si discret que vous l'imaginiez, devinera plus que vous ne voudriez. Aux lettres que Joubert écrit à Mme de Vintimille, on n'aperçoit aucune trace d'une confidence qu'il ait reçue : et ces lettres étaient gaies, pour amuser une personne gaie.

Ce qu'on voyait de Mme de Vintimille était quelque frivolité mondaine ; puis le caractère d'une très honnête femme : et, là-dessus, l'on n'avait aucun doute. Elle lut, à

leur apparition, deux ans après son mariage, les *Liaisons dangereuses* et, arrivée à cette lettre de Valmont que la défaite de Mme de Tourvel excite à s'écrier : « La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister ! » elle jeta le livre et se dit : « Quoi ! je donnerais à un homme le droit de parler ainsi de moi? Non, jamais aucun de ces messieurs ne pourra se vanter de ma conquête ! » Elle le racontait et ajoutait : « Je me suis tenu parole. » Les livres, comme les donneurs de conseils, ne nous persuadent que suivant nos goûts et nos propos délibérés. La réaction que cette jeune femme éprouve à connaître que les amants sont vaniteux atteste sa fierté naturelle et un instinct qui vaudra, pour la défendre, l'amour que lui aurait inspiré un mari.

Très sûre d'elle et de la confiance que son mari a bien raison de lui accorder, elle n'a point de gêne dans les entournures. Elle est souvent dehors ; et le jeune M. Pasquier l'accompagne. Chez Mme de Rémusat, chez les diverses « madames » à qui Chateaubriand fait la cour, et bientôt chez les Chateaubriand, soit en visite ou à dîner, elle a très habituellement auprès d'elle M. Pasquier. On les invite ensemble, même si le vieux Vintimille ne vient pas.

Elle demeure rue de Cerutti. Elle reçoit volontiers : on la trouve généralement vers la fin de la journée dans le cabinet de livres où elle a rangé la bibliothèque de son père, augmentée de livres nouveaux, qu'elle sait lire et qu'elle annote selon l'usage de M. Joubert. Elle a une très tendre intimité avec sa sœur d'un an plus jeune, Mme de Fezensac. Elle aime aussi, elle aime surtout ses neveux qui, lors de sa rencontre avec Joubert, ont dix-huit et seize ans. Alphonse, le cadet, mourut au mois de mai 1803 : elle en eut un extrême chagrin. « Cette pauvre Mme de Vintimille qui a été si malheureuse... » écrit à Joubert Chateaubriand qui est en voyage pour Rome. L'aîné se maria jeune, eut un fils et deux filles auprès desquelles leur grand'tante fut éperdument maternelle. Mme de Fezensac, sœur de Mme de Vintimille, était pareillement une femme à peu près sans mari : son mari, « grand seigneur s'il en fut, mais espèce d'ours féodal, vivait dans ses Pyrénées après lui avoir fait deux fils dont il la laissait disposer à Paris ». Elle était « la plus gracieuse et la plus douce des femmes ». Les méchants disaient que Mme de Vintimille

« avait bien de l'esprit, mais n'était pas aimable » et que Mme de Fezensac « était bien aimable, mais n'avait pas d'esprit »; c'est ainsi que la malignité divise, pour l'atténuer, son admiration. Brifaut, qui a connu Mme de Vintimille, assure que, « sous des formes un peu rudes », elle « cachait une exquise sensibilité ». Brifaut n'est pas niais; Joubert est beaucoup plus fin : Joubert a mieux vu ce que Brifaut put apercevoir. Ce qui l'enchanta, en Mme de Vintimille, fut de sentir que ses dehors cachaient un mystère; il n'est rien de plus charmant et, pour l'amitié comme pour l'amour, il n'est rien de plus aguichant que de savoir qu'on ne sait pas tout encore.

Au mois de mai 1802, Mme de Beaumont n'a plus que dix-huit mois à vivre. Chateaubriand qui est son amant, Joubert qui est son ami, tous deux, sans la délaisser, lui sont infidèles : Chateaubriand qui va se lancer dans une leste aventure avec Delphine de Custine, et Joubert qui s'éprend de Mme de Vintimille. Ce n'est pas la même infidélité : ce n'était pas non plus le même attachement; et Joubert n'avait pas le cœur futile.

Mme de Vintimille et Mme de Beaumont se voyaient beaucoup. Faut-il les appeler amies? Du moins avaient-elles de la familiarité ensemble. Au mois de juillet 1803, Mme de Beaumont partit pour l'Auvergne; de là, elle partit pour Rome : elle n'en devait pas revenir. Pendant son voyage, elle écrit à Mme de Vintimille et, une fois, se plaint de n'avoir pas reçu de réponse. Joubert est inquiet de la voyageuse : elle est malade, elle écrit peu, les courriers ne vont pas vite. Et, si Mme de Vintimille a des nouvelles avant lui, elle les lui envoie. Le 23 août, par exemple, étant à Villeneuve, il s'en allait avec sa femme et quelques personnes de sa famille séjourner aux environs. Il montait dans la carriole et on lui remit une lettre de Mme de Vintimille : c'était une lettre de Mme de Beaumont qu'il attendait. Il n'ouvrit pas sans retard la lettre qu'il n'attendait pas. Quand il l'ouvrit, il fut content : Mme de Beaumont s'ennuyait au Mont-Dore; mais l'ennui est un signe de vie. « Je ne reverrai jamais son écriture » — l'écriture de Mme de Vintimille — « sans un vif plaisir, non seulement à cause d'elle, mais encore à cause de vous et pour l'extrême soulagement qu'elle m'a fait dans cette circonstance mémorable. Je l'en remercierai demain et, je crois, par tous les cour-

riers. » Mme de Vintimille, ce jour-là, ne compte qu'en modeste qualité de messagère.

Mme de Beaumont mourut à Rome le 4 novembre 1803. Mme de Vintimille écrivit à Chênedollé : « L'éternel souvenir de la malheureuse amie que je pleure ne me permettra jamais de voir avec indifférence ceux qui partageaient mes sentiments pour elle ; et croyez bien que ce mutuel regret me donne un lien avec vous que rien ne rompra jamais... Quelle perte nous avons tous faite !... Je ne puis dire le chagrin que j'en ressens. C'est une plaie qui ne se fermera jamais ; l'idée de ne la plus revoir me poursuit sans cesse et il m'est doux de parler de cette peine à une personne qui, j'en suis sûre, sait m'entendre. » Voilà comme elle écrit ; les mots qu'elle a trouvés pour son chagrin ne sont pas très différents des mots ordinaires.

Joubert eut la douleur la plus vive, non point « extravagante », mais telle qu'il ne croyait pas qu'elle dût finir. Au mois de février 1804, il écrit à Chênedollé : « Depuis que j'ai perdu Mme de Beaumont, je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans le monde. » Il est de bonne foi ; il ne songe pas et n'a point songé que Mme de Vintimille dût lui remplacer Mme de Beaumont. Cependant, il l'aime et ne le dissimule ni à lui-même ni à d'autres.

Il était en rapports fréquents avec le jeune Molé, qui le consultait sur la fabrication de ses *Essais de morale et de politique*. Molé, par son mariage, était cousin de Mme de Vintimille ; d'ailleurs, elle lui trouvait de la suffisance et du « tranchant ». Joubert ne détestait pas ces défauts, qu'il n'avait point assez ; il approuvait, en ce Molé, une austérité amusante à pareil âge et l'appelait son Caton de vingt ans. Soit que Molé fût au Marais ou Mme de Vintimille à Champlâtreux, il le chargeait de gentilles commissions pour elle : « Prenez bien soin de Mme de Vintimille. Nous l'aimons jusqu'à vous la recommander. » Ce *nous*, c'est lui ; mais, au pluriel, le mot d'*aimer* s'atténue. Cette petite phrase est du mois de juillet qui précéda la mort de Mme de Beaumont. Le dernier jour du mois de février qui suivit cette mort, Joubert, qui écrit à Molé, ajoute ce *post-scriptum* : « Je ne sais si je dois attendre que Mme de Vintimille m'écrive, comme elle s'y est engagée, avant de lui répondre. Dites-lui que je lui demande son avis sur ce point et que je ferai ce qu'elle voudra. » Elle aima ce protocole de céré-

monie : elle écrivit. Le 15 juillet, par Molé, elle reçut de Joubert « mille tendres souvenirs » ; le 27 septembre, « mille tendres assurances de [son] impatience de la revoir ». Au mois de novembre, Joubert est souffrant : le « travail de son estomac » lui ôte le sentiment, dit-il, et la pensée ; il n'a plus de sensibilité que pour s'apercevoir de sa faiblesse. « Écrivez à Mme de Vintimille pour lui expliquer mon état... » Il aime qu'on le plaigne ; il sait que les femmes ont le goût de la compassion, qui leur éveille l'amitié.

Dans la pensée de Joubert, dans son perpétuel souci et dans sa rêverie, Mme de Vintimille peu à peu remplaçait Mme de Beaumont. Je crois qu'un jour il s'en aperçut, probablement avec émoi. Le 30 mars 1804, il écrit encore à Molé, vante l'ouvrage de cet apprenti penseur, puis se demande s'il est bien sûr de son jugement. Il faudrait l'avis d'une autre personne. Eh ! de qui? Mme de Beaumont n'est plus là, qui avait « une admirable intelligence », qui « entendait tout et se nourrissait de pensées ». La rêverie le mène et il ajoute : « Elle était pour les choses intellectuelles ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales ; l'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. » Je crois que Joubert fut content d'avoir trouvé l'analogie de ces deux femmes, dont il a aimé l'une et aime l'autre ; leur analogie, et aussi leur différence, afin que sa nouvelle prédilection ne fût pas une offense pour le souvenir et afin de les écarter presque pudiquement l'une de l'autre qui étaient si proches dans sa ferveur.

Ce caractère de suprématie morale qu'il attribue à Mme de Vintimille concorde avec ce que dit Chateaubriand, qui l'appelle « une femme d'autrefois comme il en reste peu ». Elle était ainsi un peu singulière, dans la petite société de la rue Neuve-de-Luxembourg, où l'on prenait le ton nouveau. Une Pauline de Beaumont, de bien des manières, est en révolte contre l'ancienne façon d'être et de paraître. Elle a de la désinvolture et, comme on dira, du romantisme. Joubert, qui l'a tant aimée, note sur son carnet, le 12 juillet 1803 : « Mme de Beaumont. Les sens en dehors. Rien de retiré en soi : trop nue ! » Au mois d'octobre de la même année, il écrit de Chateaubriand que cet extraordinaire garçon qu'il admire « a, pour ainsi dire, toutes ses facultés en dehors et ne les tourne point en dedans ». Cha-

teaubriand et Pauline de Beaumont se ressemblent. Si la discrète jalousie de Joubert a pâti, c'est pour cela qu'il ose noter que cette jeune femme est trop nue. Réservée jusqu'à en être cachée, Mme de Vintimille ressemble à Joubert un peu comme, à Pauline de Beaumont, Chateaubriand.

Le 9 janvier 1805, Joubert était à Villeneuve et il écrivait à Molé : « Parlez-moi de Mme de Vintimille. Elle ne m'écrit point, ne me dit rien, et elle m'a oublié ou elle est plus malade. J'en suis inquiet. » Mme de Vintimille était distraite. Il était, lui, un peu malade ; et, comme il ne voulait écrire à Mme de Vintimille que très joliment, il attendait un bon jour. « Si je vis encore, j'écrirai à Mme de Vintimille après-demain », disait-il de jour en jour. Il se demandait s'il n'irait point à Paris consulter les médecins. Mais il ne bougeait pas ; et, parmi les raisons qui le retenaient à Villeneuve, il y avait ceci : « le trop peu d'agrément que la présence d'un homme aussi mal disposé que je le suis causerait infailliblement à ceux que j'aimerais à voir dans des circonstances meilleures. »

Il partit de Villeneuve le 12 mai et fut à Paris le lendemain. Il revit ceux et celles qu'il aimait à voir. Comme il venait de la solitude, il s'amusa de retrouver le plaisir de la conversation, jeu où il faut avoir « beaucoup de cette espèce d'idées qui, pour être manifestées, ont besoin des yeux, du geste, de la voix, enfin d'une multitude de signes dont la parole écrite ne peut pas être accompagnée » ; un joli jeu : l'on y voit « l'âme en opération ». Il faisait des visites et avait, pour n'y point manquer, la vertu la meilleure : « Je vais où l'on me désire, pour le moins aussi volontiers qu'où je me plais. » Cependant, il lui arrivait de céder à ses préférences : il dut l'avouer à lui-même le 9 juin, dimanche de la Trinité.

Mme de Vintimille, ce printemps-là, était à Paris ; mais elle en sortait souvent pour aller voir, aux environs, les uns ou les autres. Elle allait à Sannois, dîner, passer un jour ou deux, parfois avec M. Pasquier.

Le dimanche de la Trinité, Joubert se leva de grand matin et fit « un ample déjeuner » comme qui va se lancer dans une expédition. Puis, son frère plus jeune, Arnaud, vint le chercher en voiture ; et ils partirent pour Champlâtreux, où Joubert « avait juré » de dîner. Il y avait, à Champlâ-

treux, Molé : Joubert ferait connaissance avec Mme Molé. Mais « le ciel ne le voulut pas ». Il pleuvait depuis l'aube. A Saint-Denis, tels furent les nuages que Joubert assure qu'il en eut peur. Il s'avisa de renoncer à Champlâtreux, qui était loin, et d'aller à Sannois, qui n'était qu'à moitié chemin.

A Sannois demeurait Mme d'Houdetot. Et Molé naguère l'avait désignée à Joubert comme « une bonne vieille que vous auriez dû connaître : elle est naïve et vous l'aimeriez ». Mme de Vintimille était alors à Sannois : ce fut sans doute la raison, plus que les nuages menaçants, pour quoi Joubert n'eut pas l'entrain d'aller jusqu'à Champlâtreux ce jour-là.

Le voici dans la vallée de Montmorency, où il n'était jamais venu. Il croyait que les vallées étaient longues : il s'étonna de celle-ci, dont la rondeur lui parut joliment dessinée. A Sannois, « une certaine échappée de vue, ménagée avec art et simplicité devant les fenêtres d'une maison » l'engagent à supposer que c'est là que Mme d'Houdetot demeure. Arnaud mène son cheval à une auberge voisine, attache la bête, remise. Et les deux Joubert pénètrent dans la cour de la maison. Le petit-fils de Mme d'Houdetot, le comte Frédéric, les aperçoit et appelle Mme de Vintimille. Celle-ci les accueille et les fait entrer dans le salon. Joubert vit alors la vieille amante des quatre saisons.

Il écrit à Molé : « C'est, pour moi et pour beaucoup d'autres, comme vous savez, une personne historique, romantique et poétique... » Il n'en dit guère davantage ; et c'est d'ailleurs le principal : ces vieilles amantes des hommes illustres sont de l'histoire qui se démode. Il déplore de n'avoir pas su d'avance qu'il verrait Mme d'Houdetot : il n'était pas préparé à ce plaisir ; et, sans préparation, le plaisir le déconcerte. Mais on trouve, dans ses carnets des jours suivants, des bouts de phrases qui ont bien l'air de se rapporter à la dame de Sannois : « Enfin, je ne pus m'exprimer ce que j'éprouvai auprès d'elle qu'en me disant que je voyais en elle un aimant qui n'exerçait plus d'attraction... Son magnétisme : un nuage qu'on aurait déflogistiqué... Jean-Jacques en a cueilli la fleur... » Saint-Lambert était mort depuis deux ans ; M. d'Houdetot n'avait pas moins de quatre-vingt-deux ans : on ne le montrait plus. A soixante-quinze ans, Mme d'Houdetot, dépareillée, restait aimable ; et son heu-

reuse philosophie l'aidait à porter presque légèrement sa lourde gloire d'un scandale qui, dans le passé, devenait anodin. « Nous ne quittâmes Sannois qu'à huit heures du soir et nous y eûmes un bel orage qui me mouilla. J'en serai un peu incommodé ; mais je vous assure que je ne m'en plaindrai pas. Cet orage me força à prendre le temps qu'il me fallait pour mettre dans ma tête les noms et les portraits de toutes les personnes de la maison : comme tout ce qui est Lalive, de près ou de loin jusqu'aux alliés au centième degré, est cher et sacré pour moi, tout ce monde m'intéresse. Mme de Vintimille et Mme de Fezensac se chargèrent de moi à table et prirent un tel soin de ma santé qu'il n'y eut pas un mets malsain dont elles ne se fissent un devoir de me faire manger. » Il fallut aussi goûter le ratafia de la vieille dame ; Joubert eut l'entrain de le trouver bon.

Joubert vit Mme de la Briche. Elle avait quarante-huit ans, qui n'est pas un grand âge ; et, quand elle entra dans le salon, sans chapeau, sa figure était jeune, son sourire avait « l'âge de sa figure ». Mme de Vintimille, émerveillée de tant de fraîcheur, lui dit : « Ma tante La Briche, vous êtes aujourd'hui en beauté ! » Un peu plus tard, elle mit un chapeau « qui, en cachant la moitié de son visage, lui ôta la moitié de la jeunesse du matin et un bon tiers de l'air fleuri qu'avaient ses traits... Si j'avais seulement l'honneur d'être cousin de Mme de La Briche, je lui brûlerais son chapeau : ses cheveux gris sont plus jeunes que ces coiffes. Pardonnez-moi tous ces détails, mon cher ami ; j'ai fait mon métier d'homme et de créature sociale en prenant garde hier à tout ce qui se passait sous mes yeux et en me livrant tout entier aux plaisirs de cette journée... » Mais le voyage de Champlâtreux? Il fut remis au dimanche suivant : Joubert et son frère devaient accompagner Mme de Vintimille et sa sœur et retrouver auprès du ménage Molé les Chateaubriand. Voilà les « grandes aventures » et les « témérités » que hasardait Joubert, contre son habitude et sa règle prudente, pour l'amour de Mme de Vintimille.

Il y avait en lui du stoïcien, car il croyait que notre sensibilité est possiblement sous la dépendance de notre volonté. Mais, à l'égard des intempéries, on le voyait pusillanime. Dans le seul portrait qu'on ait de lui, la cravate blanche à maints tours et le col à pointes droites qui l'engoncent ne lui suffisent pas : il a encore, à la nuque et sur les épaules,

un gros cache-nez de laine qui retombe en torsade sur son étroite poitrine. Ce qui le rendait plus timide à la froidure est que, de bonne heure, il perdit le principal de ses cheveux. Au lendemain de la Révolution, quand il habitait Villeneuve près du château de Passy où Pauline de Beaumont s'était réfugiée, les hivers lui donnaient plus de tourment que naguère les comités d'énergumènes. Pauline de Beaumont se moquait du grand luxe de bonnets qu'il arborait à la seule pensée d'un rhume. Lui-même en riait volontiers ; mais il ne relâchait rien de ses précautions. En 1795, dans les premiers jours du printemps, si perfides avec leurs caprices de soleil et d'averses, il apprend que Pauline de Beaumont va partir. Quel tourment ! et que faire?... « Dans l'extrémité où me réduit mon mécompte, je vais prendre un parti désespéré. J'ai des sabots et un bonnet bleu : je vais, si la raison ne me revient pas dans un quart d'heure, me coiffer de l'un, chausser les autres, et vous apparaître à Passy avec la mine du vicomte de Jodelet quand il sortit de maladie... » Et le voilà sur les routes, amical et drôle.

A Villeneuve, grâce à la simplicité rurale, tout s'arrangeait, avec des bonnets bleus ou blancs. Mais, à Paris?... Le 16 thermidor an XIII, — dimanche 4 août 1805, — Mme de Vintimille, qui est à Méréville chez ses cousins de Laborde, écrit à Mme Pastoret : — et Joubert n'aime pas autant Mme Pastoret que Mme de Vintimille ; cependant, il l'aime : — « Nous avons une affaire commune dont il faut que je vous parle. M. Joubert a pris perruque ! Cette nouvelle m'a consternée. Il me l'a apprise avec tous les ménagements possibles, mais il ne m'a pas consolée. Dès la première vue, je lui avais trouvé une ressemblance avec Platon, sur laquelle ressemblance j'avais bâti mille chimères. Tout est renversé : quelque fonds que je fasse sur mon imagination, elle ne peut me représenter Platon en perruque. Vous l'avez vu sûrement depuis cette catastrophe : mandez-moi, je vous prie, l'effet qu'il vous a fait ! » Au moment d'achever sa lettre, elle ajoute : « Adieu ; parlez de moi avec M. Joubert. » Pauvre Joubert, que le petit scandale mondain de sa perruque a dû troubler ! Je ne sais si Mme de Vintimille le taquina.

André Beaunier.

(*A suivre.*)

La Trahison de Constantin

II

LA MISSION BÉNAZET

M. Bénazet arriva, le 16 octobre 1916, à Athènes. Officiellement, il ne venait en Grèce que pour contrôler, au nom du parlement, les services sanitaires de l'armée d'Orient. Avait-il reçu, en quittant Paris, une autre mission, celle-là confidentielle? Toujours est-il qu'il ne laissa pas, le moment venu, de s'en prévaloir pour conduire des négociations dont il prétendit même qu'elles avaient reçu l'assentiment du président de la République (1). Il a, au reste déclaré devant la Chambre, réunie en comité secret (janvier 1917), que M. Aristide Briand l'avait personnellement chargé de juger sur place les affaires d Athènes et d'entrer éventuellement en relations directes avec le roi. M. Briand a nié catégoriquement le fait.

C'est le 23 octobre que, par l'entremise d'un ami, M. Serpieri, M. Bénazet rencontra le roi pour la première fois. Pendant les semaines précédentes, la situation s'était singulièrement aggravée : diplomates et militaires s'accordaient à reconnaître les symptômes les plus alarmants. Une lente et

(1) Déclaration de M. Lambros, président du Conseil grec.

secrète concentration d'hommes, de matériel, de munitions et de charbon s'opérait en Thessalie, non pas pour échapper à des exigences que nous n'avions pas encore formulées, mais pour être prêt à répondre à l'appel de Berlin qu'on croyait alors imminent. On amassait entre Thèbes et Larissa (1) les moyens indispensables à une action qui devait se déclencher du sud au nord contre notre armée d'Orient, dans le moment où les Germano-Bulgares l'attaqueraient du nord au sud. En même temps, le roi et ses fidèles s'efforçaient d'exciter contre nous l'opinion publique ; ils avaient déjà recruté et organisé, sous le nom de ligues de réservistes ou d'*épistrates*, une véritable armée dont l'ardeur était soigneusement entretenue (2).

Nouveau venu en Grèce, M. Bénazet ignorait tous ces faits ; il avait, par ailleurs, trop de confiance en soi pour y soumettre sa conduite ; il n'attendait rien que de son habileté. Elle le fit négliger une expérience qui seule aurait pu le mettre en garde contre la manœuvre dont il allait être l'instrument involontaire.

Ce que fut sa première entrevue avec le roi, nous le savons par le télégramme qu'il adressa le jour même à M. Aristide Briand :

Athènes, 23 *octobre* 1916.

Ainsi que M. Guillemin vous en a prévenu, j'ai été reçu cet après-midi par Sa Majesté au palais de Tatoï. Le roi m'a reçu très aimablement et notre conversation s'est prolongée pendant plus de deux heures. Après lui avoir soumis les plans directeurs de la bataille de la Somme et avoir fait ressortir l'ampleur de notre effort et celle des résultats obtenus, j'ai exposé à Sa Majesté l'intérêt qu'Elle avait pour elle-même et pour le peuple hellénique à nous donner, sans nouveau délai, des gages certains de sa volonté de pratiquer envers nous une politique de bienveillante neutralité. Le roi m'a permis de

(1) *Télégramme de l'attaché naval au général Sarrail.* — 9 octobre :

2° Artillerie grecque est concentrée dans région Halabaka. On accumule en Thessalie stocks de blé, charbon et armes, munitions...

(2) *Télégramme du 21 octobre de l'attaché naval :*

L'armée des réservistes s'organise à Athènes et en province. Cette véritable armée remplace les classes démobilisées et celles démobilisables. Elle sera plus redoutable que l'armée régulière, parce que le gouvernement pourra la désavouer ou la présenter comme l'émanation des aspirations populaires...

L'embrigadement des masses surchauffées est tel qu'il serait téméraire de baser une action militaire sur leur insuffisance.

m'exprimer en toute liberté ; je lui expliquai comment le général Sarrail tenait avant tout à ce que la sécurité d'Orient fût assurée, et comment les gouvernements alliés étaient décidés à lui donner sur ce point satisfaction entière.

Or, le général réclame le retrait des troupes grecques dans le Péloponèse ; pourquoi le roi ne le lui accorderait-il pas? Sa Majesté m'a opposé quelques objections ; finalement Elle a admis le bien-fondé de mon argument, et, sous sa dictée, j'ai écrit la phrase suivante qu'Elle désire que nous présentions à son acceptation :

« *Il nous serait agréable, puisque vous avez consenti spontanément au retrait des troupes et à la réduction de leurs forces, de voir Votre Majesté compléter ce mouvement en les réunissant dans le Péloponèse.* »

En outre, le roi a de *lui-même* déclaré qu'il était disposé à nous céder *tout* le matériel de guerre de son armée et de sa flotte, les canons avec mille coups par pièce, la flotte avec les munitions et les torpilles. « Tout ce que je désire, a-t-il déclaré, c'est que la France me les demande en me laissant entendre que c'est le prix de la neutralité, que je demeurerai absolument libre de l'observer et qu'en outre la Grèce sera largement indemnisée de la valeur du matériel. »

Je me suis porté garant pour le gouvernement français qu'en aucun cas la Grèce ne souffrirait de cette combinaison ; nous ne lui demandons pas une coopération effective, mais seulement de nous prêter le matériel de guerre dont elle ne fera pas usage pendant la lutte actuelle et nous lui en serons très reconnaissants.

« Je demande cependant, a ajouté le roi, que l'on ménage ma légitime susceptibilité ; les amis qui m'entourent sont ardents et ne comprendront pas mon geste s'il n'entraînait quelques compensations. Je désire donc que la France ne laisse paraître aucune méfiance à mon égard et qu'elle desserre son étreinte. »

J'ai fait observer à Sa Majesté que cette détente ne pouvait s'effectuer que progressivement. Le roi ne l'a pas contesté, mais il a pleine confiance que les actes qu'il est décidé à accomplir étant acquis, la pression de l'Entente se fera sentir le moins possible ; *il déclare formellement, au surplus, qu'il se chargera de faire respecter l'ordre.*

En résumé, le roi consent spontanément :

1° A publier sans délai les décrets ordonnant la démobilisation de la classe 1913 B et le renvoi des hommes non exercés dans leur foyer ;

2° A accueillir favorablement dans trois ou quatre jours notre demande relative au transport des troupes dans le Péloponèse.

Cette demande, qu'il souhaite voir rédigée en termes aimables, serait accompagnée d'une promesse de détente ;

3° A nous faire céder le matériel de guerre et de la flotte, canons, munitions et torpilles compris.

Notre demande sur ce point devrait être faite sous une forme pressante et en faisant valoir que nous ne désirons pas la rupture de la neutralité. Nous prendrons toutes les dispositions nécessaires pour que cette entrée en jouissance se fasse comme il est d'usage lorsqu'il s'agit d'un usufruit ou d'une vente.

Le roi désire que le secret le plus absolu soit maintenu sur ses intentions réelles. Il redoute en effet de paraître rompre la neutralité générale à laquelle il tient. Il se déclare prêt à nous accorder le maximum pour prouver sa bonne foi, mais il ne veut pas s'exposer aux risques d'une déclaration de guerre de la part de l'Allemagne ou aux représailles de nos ennemis.

J'insiste donc d'une façon toute spéciale sur la nécessité de garder le secret absolu selon promesse faite au roi, *au sujet des négociations heureusement terminées pour les deux nations et qui prouveront, j'en suis sûr, au gouvernement et à la France la parfaite sincérité et la loyauté indiscutable du roi de Grèce* (1).

BÉNAZET.

Le lendemain, M. Bénazet retourne chez le roi, afin de préciser et de rendre définitif l'accord qu'il croit avoir conclu. Constantin n'hésite pas à prendre par écrit l'engagement de céder ses armes à la France. Il sait, en effet, qu'il pourra, en présentant la chose à l'opinion publique comme une nouvelle exigence des Alliés et comme un affront à l'honneur de la Grèce, susciter un mouvement de réaction dans l'armée et le peuple, mouvement derrière lequel il s'abritera ensuite pour refuser cela même qu'il a promis. Ainsi pourra-t-il prolonger indéfiniment les conversations, gagner du temps et du même coup réveiller le sentiment militaire, légitimer son intervention contre l'Entente que Berlin ne cesse de réclamer. M. Bénazet ne soupçonne rien de cette ténébreuse intrigue. Il croit avoir impressionné le roi par les confidences qu'il lui a faites sur la situation militaire des Alliés. Constantin cherche, en effet, à séduire l'homme politique français ; il lui avoue ne plus croire aux prédictions de Dousmanis qui lui annonce depuis si longtemps l'arrivée des divisions de Mackensen en Macédoine ; il affecte de recon-

(1) Dans ce document incomplètement cité par l'amiral Dartige dans ses *Souvenirs* (annexe 3, p. 312-314), cette dernière phrase a été *omise*.

naître que son propre entourage l'a souvent trompé. La reine Sophie elle-même ne va-t-elle pas, au cours d'une soirée, jusqu'à confier à M. Bénazet que bien qu'Allemande, toutes ses sympathies profondes vont à l'Angleterre où elle a été élevée, que sa mère était Anglaise, etc.

M. Bénazet n'en a point d'étonnement. Son opinion est que les diplomates et les militaires ont tout gâté en Grèce, en ne comprenant pas que le roi, inquiet du développement du venizelisme, incertain sur l'avenir de sa dynastie, était prêt à nous donner des gages pour refaire l'union dans son pays. En quelques heures, et rien qu'avec la promesse de ne plus favoriser les développements du venizelisme, il a obtenu des résultats inespérés. Pas un instant, il ne songe qu'en acceptant les promesses du roi, nous lui reconnaissons une autorité et un pouvoir que la Constitution dont les puissances sont garantes ne lui accorde point ; et il fonde tout sur ce papier qui porte la signature personnelle de Constantin. Il donne tête baissée dans le piège. Ce que fut cette entrevue décisive et l'engagement qui y fut pris, nous le savons par le compte rendu que M. Guillemin, ministre de France, envoya le soir même au quai d'Orsay.

Athènes, le 24 octobre 1916.

M. Bénazet a eu aujourd'hui son second entretien avec le roi, qui l'a reçu avec des démonstrations particulières d'amitié...

Bien loin de revenir sur la parole donnée, il tenait, a-t-il ajouté, à renouveler et à préciser encore au besoin ses précédentes déclarations. Pour qu'il ne puisse subsister désormais aucun malentendu, M. Bénazet a tenu à soumettre au roi le texte même de ses engagements...

Le roi en a écouté attentivement la lecture en marquant son approbation après chaque paragraphe et il a demandé à M. Bénazet de lui en laisser copie, afin, a-t-il dit, de le guider dans l'exécution de ses engagements...

Prenant acte de cette déclaration, M. Bénazet a demandé au roi s'il consentait à consacrer par un écrit de sa main l'ensemble des accords intervenus au cours de leurs deux entretiens, ce que Sa Majesté a fait sans hésitation, en écrivant séance tenante une lettre qu'il a remise à M. Bénazet et dont voici la teneur :

Cher monsieur Bénazet,

Vous avez eu la complaisance de me lire la lettre que vous avez adressée à M. Briand après notre entretien d'avant-hier. Je tiens à vous dire que je suis tout à fait d'accord avec ce que vous avez écrit. Quant à l'ordre dans le pays, je m'en charge, et j'userai de toute mon influence personnelle et je tiendrais beaucoup à ce que la presse se tienne dans les limites qui sont imposées par le bon goût et les circonstances. Je n'aurai aucune objection et ne ferai aucune difficulté à ce que des hommes LIBRES *aillent combattre en Macédoine, s'ils le désirent. Dans cet ordre d'idées, les officiers qui voudraient aller combattre les Bulgares devraient donner leur démission avant de partir.*

Je vous prie de recevoir l'expression de ma grande joie de votre arrivée, et de ma profonde reconnaissance pour la sympathie et la sincérité avec lesquelles vous avez traité ces questions avec moi.

Bien à vous.

Signé : *Constantin R.* (1)

Une telle solution a aussitôt pour partisan l'amiral Dartige du Fournet qui s'empresse de télégraphier au ministre de la Marine : « J'ai confiance dans un résultat très prompt, en quinze jours environ. » D'autres qui connaissent le roi et ses conseillers se montrent plus réservés et estiment que même pour réussir dans cette voie, il importe de prendre certaines précautions. C'est ainsi que notre attaché naval écrit à Paris le 22 octobre :

La convention avec le roi devrait être précédée de l'arrestation de l'entourage du roi, d'abord pour supprimer le principal obstacle et ensuite pour augmenter la peur du roi et le rendre plus malléable : cette mesure nécessitera un important déploiement de forces (2).

Notre service de renseignements remarque, d'autre part, que la tranquillité dont font montre les Allemands est assez inquiétante :

N° 1626. — *Général Sarrail*, 27 octobre. — Les milieux allemands affichent grande quiétude, sincère ou simulée. Leurs attachés mili-

(1) Cité par l'amiral Dartige (*Souvenirs*, p. 314-316).
(2) Document inédit.

taire et naval ont dit : « Tout va bien, le roi sait ce qu'il fait. Il gagnera du temps à tout prix, dût-il abandonner toute la Grèce continentale. »

. . . . . .

N° 1649. — *Marine Paris.* — La situation repose toujours sur la sincérité du roi. Il s'agit de savoir s'il est décidé à tenir sa parole comme il en manifeste toujours la décision ou si, comme le disent les Allemands, il nous roule à tout prix pour gagner du temps, dût-il abandonner toute la Grèce continentale (1).

*
* *

Après ses premiers entretiens avec le roi, M. Bénazet se rendit à Salonique afin d'annoncer au général Sarrail l'heureux succès de sa mission. Il vit aussi M. Venizelos et tenta de l'amener à une conciliation, s'efforçant de le convaincre comme il avait, disait-il, convaincu le roi ; les réserves de son perspicace et prudent interlocuteur ne suffirent pas à troubler sa confiance. Le 3 novembre, il revint à Athènes. Les choses n'y avaient guère changé. Le roi et la reine avaient bien, ostensiblement, été dîner chez le ministre de Russie, le prince Demidoff et c'était un résultat. Le 25 octobre, un décret avait ordonné le licenciement d'une partie de la classe 1913 et c'en était un autre. Mais le 2 novembre, notre attaché naval résumait ainsi ses impressions :

Marine Paris. — J'ignore bien des choses, mais j'ai le sentiment qu'il n'est que temps, si l'on veut réussir ces délicates négociations entamées ici avec tant d'espoir, de concentrer les efforts et d'éviter les divergences. Je ne puis me défendre contre un sentiment de pessimisme et je crains que le roi, même sincère, ne soit moins puissant qu'il ne le croit. Ce qu'on peut dire de plus avantageux, c'est qu'il n'y a, dans les milieux officiels, aucun signe sensible de l'évolution favorable qui nous était promise (2).

En l'absence de M. Bénazet, le roi n'avait pas cessé d'intriguer. Le 26 octobre, il avait reçu l'amiral Dartige ; le marin ne fut pas moins crédule que le parlementaire.

(1-2) Documents inédits.

Constantin l'accueillit de la façon la plus courtoise, lui confia le « chagrin » qu'il éprouvait à ce que sa bonne foi fût encore suspectée ; puis consentit verbalement à la cession de la flotte qu'on évaluait à 33 millions. Sur la question des ligues de réservistes, il ne fit, par contre, que des promesses réticentes, assurant qu'il était très difficile de les dissoudre, mais promettant de publier une proclamation où il les inviterait à se disperser (proclamation qui, d'ailleurs, ne vit jamais le jour). En échange de ces bonnes paroles, l'amiral, toujours soucieux de ménager les susceptibilités du Roi, s'empressa de promettre : 1° de supprimer immédiatement nos patrouilles à Athènes ; 2° de ne pas faire entrer un second cuirassé au Pirée ; 3° de retirer la moitié du détachement du Zappeion et de la garde de la légation de France (1), lorsque commencerait l'évacuation des troupes grecques vers le Péloponèse et l'autre moitié dès que cette évacuation serait terminée.

On saisit ici le mécanisme de nos négociations avec le roi et le gouvernement grec. Dans ces étranges contrats, l'un promet, l'autre tient. Que si, d'aventure, nous réclamons l'exécution de ce qu'on nous a fait espérer, il nous faut à nouveau tout remettre en question, céder sur d'autres points pour n'obtenir une fois encore que des promesses. Et ainsi peu à peu, de concessions en concessions, nous abandonnons tout et ne recevons rien. Néanmoins, M. Bénazet garde tout son optimisme et parvient même à troubler les moins crédules. Le 5 novembre, notre attaché naval télégraphie.

M. Bénazet a vu et verra le roi continuellement ces jours-ci. Il se déclare convaincu du succès et dit que le monarque se livre entièrement à nous. Il est incontestable que, depuis son audience d'hier, les affaires vont mieux, du moins en apparence. Il y a eu un Conseil de la couronne hier soir et le roi, dit-on, aurait affirmé qu'il entendait suivre la politique qu'il jugeait bonne (2).

Le 6 novembre, nouvelle audience. Le roi, pour la première fois, indique qu'il ne pourra pas agir sans se mettre

(1) Cette dernière mesure fut l'objet d'une protestation formelle de M. Guillemin, ministre de France. Des incidents très violents avaient eu lieu, en effet, les jours précédents devant la légation : des coups de feu avaient été tirés.

(2) Document inédit.

d'accord avec son gouvernement et l'intrigue apparaît clairement dans ce télégramme du commandant Laborde au ministre de la Marine :

Hier, lundi, le roi a dit à M. Bénazet d'aller trouver Lambros. Ce dernier reçut ensuite, sur la demande de M. Bénazet, la visite du ministre de France, lequel s'y rendit accompagné du ministre d'Angleterre.

Les deux ministres demandèrent si gouvernement grec était disposé à réaliser promesses faites, *de lui-même*, par le roi il y a quinze jours à M. Bénazet : retrait des troupes (helléniques), livraison matériel de guerre, transport des troupes (alliées) et approvisionnement par chemin de fer de Patras à Salonique. Lambros discuta. Il demanda promesse que mouvements des troupes venizelistes vers le sud soient arrêtés définitivement dès maintenant et que tout le terrain actuellement au roi lui serait garanti par l'Entente... Les deux ministres ont déclaré qu'il leur était impossible de prendre un pareil engagement. Lambros dit alors qu'il devait en référer au roi. M. Bénazet assista ensuite au Conseil ministres alliés à légation France où les difficultés ne firent que s'accentuer. Aujourd'hui, M. Bénazet vit encore roi et Lambros. Gouvernement grec a communiqué à ministre de France qu'il nous demanderait, en échange des concessions promises, *l'abandon des exigences du* 21 *juin* et des garanties contre l'extension du mouvement révolutionnaire hors de ses positions actuelles. M. Bénazet causa avec ministre de France au sujet des demandes à formuler à la suite de cette communication officieuse. Mais il y eut quelques divergences de vues et l'accord n'est pas encore fait chez nous sur le fond et la forme des conversations à engager (1).

M. Bénazet, en effet, avait établi avec le roi une convention qui impliquait de notre part l'engagement de ne plus favoriser l'action venizeliste. Mais il lui fallait rallier à ce point de vue les ministres alliés. Une conférence eut lieu à la légation de France à 4 heures et demie. M. Bénazet insista pour une conclusion rapide : personne ne voulut prendre, au nom de son gouvernement, la décision qu'il réclamait. Depuis le début des hostilités, en effet, les venizelistes s'étaient montrés nos partisans et leurs adversaires nos ennemis. En nous pressant d'abandonner Venizelos, le roi ne cherchait pas seulement à le réduire à l'impuissance ;

(1) Document inédit.

il souhaitait tourner contre nous les venizelistes afin que tout le peuple grec nous fût hostile ; ainsi lui fût-il devenu plus aisé d'entraîner la Grèce dans une guerre contre l'Entente..

C'est par simple droiture que nous échappâmes au piège et parce qu'il nous répugnait de nous montrer ingrats à l'endroit de ceux qui s'étaient compromis pour nous.

Aussi bien M. Bénazet ne put-il convaincre ses auditeurs. Quand les ministres de Russie, d'Angleterre et d'Italie se furent retirés, il donna libre cours à son humeur impatiente.

« Ces diplomates ne comprennent rien à la situation ! dit-il à M. Guillemin. Au moins, *vous*, donnez-moi l'assurance que je demande. Je suis sûr que Lambros se contentera de l'acquiescement de la France et de notre engagement verbal. Je vais le voir tout de suite. Il faut que je lui porte votre adhésion et tout s'arrangera. » Comme ses collègues alliés, M. Guillemin refusa de prendre, au nom de la France, un engagement qui était en opposition formelle avec la politique suivie jusqu'alors, sans avoir auparavant consulté son gouvernement. Il proposa de télégraphier à Paris. « Lambros attend, répondit M. Bénazet ; je pars demain et je n'ai pas le temps de demander à Paris des instructions qui, au reste, ne me parviendraient pas. » Puis, d'un ton autoritaire et menaçant, il rappela au ministre de France qu'il n'était pas seulement député, mais rapporteur à la commission du budget, et qu'il ferait connaître en haut lieu l'attitude inconciliante qui lui était opposée. M. Guillemin se leva sous l'outrage : « Ah ! vous prétendez m'intimider, s'écria-t-il, en me menaçant de me faire destituer. Soit ! Mais il y a une chose que vous n'obtiendrez jamais : c'est de m'obliger à agir contre ma conscience et contre les intérêts de mon pays ! » Et il reconduisit jusqu'à la porte le parlementaire, estimant que l'entretien avait assez duré.

Il est scandaleux qu'une telle scène ait pu se produire et nous ne l'avons rapportée que pour montrer le danger des négociations sans mandat et des interventions politiciennes dans les affaires diplomatiques. On y saisit sur le vif cette confusion des pouvoirs qui se manifeste chez nous sous tant de formes et qui n'a pas laissé de compromettre gravement nos affaires dans la guerre comme dans la paix !

Éconduit par le ministre de France, M. Bénazet se rendit le lendemain à bord de la *Provence* où l'amiral Dartige mit

le sans-fil à sa disposition pour transmettre à M. Briand le télégramme que M. Guillemin lui avait vainement proposé d'expédier la veille ; sans doute avait-il des raisons de croire que l'amiral ne se bornerait pas à une simple transmission, mais appuierait ses propres suggestions. C'était le texte d'un projet de sommation rédigé d'accord avec le roi et le gouvernement grec (1). En échange des promesses de Constantin, nous devions ajouter :

Pour reconnaître cette cession et assurer à l'avenir les rapports les plus bienveillants entre la Grèce et les puissances, celles-ci s'engagent à rapporter les mesures de pression prises par elles jusqu'à ce jour et à ne jamais tolérer que des groupements armés, ayant déclaré n'avoir pour but que de lutter pour la revendication des idées nationales, se laissent détourner de cet idéal pour se livrer à des actes séditieux.

Le soir même, M. Bénazet quittait la Grèce. Quelques jours plus tard, le 30 novembre, la veille du jour où ces singulières négociations allaient produire leurs sanglantes conséquences, notre attaché naval, le commandant de Roquefeuil, télégraphiait au ministre de la Marine cette appréciation tout ensemble modérée et sévère, à quoi il est bien difficile de ne point souscrire :

. . . . . .

Son passage ici n'a pas été inutile, en ce qu'il a déclenché certaines choses, mais il a cru qu'en Grèce il était aussi facile de réaliser les promesses que de les obtenir, et ignorant la mentalité des Grecs, il s'est trompé sur la façon d'agir avec eux.

Ayant commencé à discuter, il a été amené à faire des concessions dont témoigne la série des télégrammes adressés par légation depuis six semaines. En outre, il s'est trompé sur la valeur effective ou latente du venizelisme et sur la possibilité de rapprochement entre roi et Venizelos.

Finalement M. Bénazet a probablement été un simple instrument inconscient de politique intérieure grecque, en ce sens que le roi s'en

(1) Lorsque le ministre de France demanda communication du télégramme adressé par M. Bénazet au président du Conseil, l'amiral refusa formellement de le lui montrer. M. Guillemin prit acte de ce refus en déclarant qu'il se tenait pour dégagé de toute responsabilité en une affaire dont on lui cachait les dessous.

est servi pour arrêter les faveurs des Alliés à l'égard du venizelisme et acheter notre intervention contre l'extension de ce mouvement (1).

*
* *

M. Bénazet avait laissé à Athènes un allié fervent de sa politique : l'amiral Dartige du Fournet, à qui il avait confié tout le soin d'en poursuivre les desseins conciliateurs. L'amiral, qui n'avait pas moins de confiance dans le roi, s'efforçait de lui donner des gages. C'est ainsi qu'il télégraphiait, le 8 novembre, à Paris :

. . . . . .

Dans l'intérêt de la paix publique, il serait désirable que l'armée (hellénique) du temps de paix conservât une partie de son armement à déterminer.

Son chef direct, l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, ne semblait guère partager ces illusions. Il lui avait télégraphié le 5 novembre :

J'estime qu'il faut obtenir du roi que les engagements qu'il a spontanément souscrits soient tenus. En particulier, je signale à votre attention l'intérêt qui s'attache à nous faire remettre l'artillerie de 75 de montagne (2).

C'est alors que le général Roques, ministre de la Guerre, passa par Athènes, après avoir visité le front de Macédoine. Bien que prévenu en faveur d'une solution conciliante et désireux « de marier le roi et Venizelos sous le régime de la communauté », il ne tarda pas à voir clair ; il comprit qu'il importait d'en finir et d'agir vigoureusement. Il fut reçu deux fois par le roi et lui déclara sans ambages que ses promesses devaient être réalisées, sans concessions de notre part, et qu'elles n'étaient rien d'autre à nos yeux qu'une compensation pour l'abandon de Rupel et de Cavalla.

Deux points restaient à régler sans retard. Le premier était d'obtenir du gouvernement grec l'autorisation d'employer la voie de terre Itea-Bralo-Larissa-Salonique, pour nos transports de troupes et pour le ravitaillement de l'armée d'Orient ; le second d'amener le roi à tenir dans un délai rapide ses engagements relatifs au matériel de guerre. Telles

(1) Document inédit.
(2) Cité par l'amiral Dartige.

étaient les directives que le général Roques laissait à l'amiral Dartige en quittant Athènes, le 16 novembre. Dès cette époque, on le voit, la diplomatie officielle des Alliés était complètement dessaisie et le commandant en chef de l'armée navale prenait la direction et les responsabilités des négociations.

Le commandant en chef accepta, par discipline, d'appliquer cette ferme politique qu'il désavouait secrètement. Le 16 novembre, il adressait à Lambros une lettre où il exigeait la cession de 16 batteries de campagne et de 16 batteries de montagne, approvisionnées à 1 000 coups par pièce, de 40 000 fusils Mannlicher et de 140 mitrailleuses avec 220 cartouches, enfin de 50 automobiles de transport.

Le roi riposta en faisant mander l'amiral. Il le reçut le 19, avec la même courtoisie et la même cordialité privée ; mais dans la discussion officielle, il releva singulièrement le ton et feignit de s'étonner de l'impatience du gouvernement français : « Je n'entends plus parler que de la France, dit-il avec humeur. » Et pour conclure, il déclara à l'amiral que la situation était changée, qu'il craignait d'être débordé et impuissant à imposer la livraison de tout le matériel.

En effet, le 21 novembre, après consultation du Conseil de la Couronne qui rassemblait tous les anciens présidents des gouvernements issus de la Chambre dissoute et notamment M. Gounaris, un refus formel fut opposé à la note de l'amiral. M. Lambros et ses collègues le justifiaient en soutenant que les Alliés, par la remise de la flotte légère grecque, avaient reçu une compensation suffisante pour ce qu'ils croyaient pouvoir exiger, en raison des armes *prises* par les Germano-Bulgares à Rupel et à Cavalla : l'équilibre était rétabli. Un document comparatif dénombrait la quantité de matériel grec respectivement acquis par les Alliés et leurs ennemis. Enfin, l'on invoquait la volonté unanime du peuple de s'opposer à la remise des armes et des munitions.

L'amiral Dartige répondit, le 24 novembre, par un véritable ultimatum où il fixait des délais pour la livraison du matériel de guerre : 1er décembre pour les dix batteries d'artillerie de montagne et 15 décembre pour le reste des armes et munitions demandées conformément à l'accord proposé par le roi un mois auparavant. « Si je ne reçois pas satisfaction, concluait-il, je me verrai obligé de prendre, à

partir du 1er décembre, toutes les mesures que la situation exigerait. »

Par ailleurs, on s'apprêtait à la résistance. Chaque jour, notre service de renseignements recueillait de nouveaux indices, signalait de nouvelles raisons de s'alarmer. Pour excuser l'insuffisance de ses mesures militaires, la légèreté avec laquelle fut organisé son débarquement, l'amiral Dartige a prétendu qu'on ne l'avait pas prévenu. Qu'il nous suffise de reproduire les télégrammes envoyés d'Athènes par la mission navale au ministre de la Marine, pendant la semaine qui précéda le 1er décembre, télégrammes qui furent régulièrement communiqués au commandant en chef, et l'on verra ce qu'il convient de penser et de ses illusions et de sa prévoyance (1).

24 *novembre*. — La situation se complique et la résistance s'accentue au sujet de la cession des armes.

Il y a de la part de nos adversaires un effort que je crois désespéré. Une minorité faible, mais très agissante, est en train d'organiser une véritable terreur à Athènes et en province. Les officiers semblent en général très montés. Le général Papoulas (2), destitué de son commandement du Ve corps, et actuellement à Athènes, est le chef de cette bruyante opposition, dans laquelle il est difficile de distinguer la part de la peur, celle de la mauvaise foi, du bluff et de la fierté patriotique s'il y en a... Ce soir, toutes les troupes et leurs officiers sont consignés. On raconte partout que le commandant en chef va faire débarquer les marins au petit jour. Or, le gouvernement a reçu à midi la note de l'amiral et sait fort bien qu'il ne sera pas question de mesures coercitives avant le 1er décembre. Les fausses nouvelles répandues ont visiblement le but d'énerver et d'exaspérer la population et surtout les troupes et de pouvoir déclarer demain que les Français ont craint de débarquer à cause de la fière attitude des Hellènes.

25 *novembre*. — La situation est toujours sérieuse. La nuit dernière, il y a eu convocation de réservistes avec discours jusque dans les principaux cafés d'Athènes. On signale réunion de généraux et

(1) L'amiral Dartige, dans ses *Souvenirs*, se borne à des accusations formulées en termes vagues contre le service des renseignements et son chef, l'attaché naval commandant de Roquefeuil. Il ne cite aucun des télégrammes, aucune des informations qui en émanaient : il y a là une lacune qu'il importait de combler.

(2) Le général Papoulas vient d'être nommé par le gouvernement constantinien, commandant en chef de l'armée hellénique en Asie-Mineure. Le 21 juin 1916, les Alliés avaient exigé son éloignement.

officiers sous la direction de Papoulas qui paraît être énergique. Ce fut une sorte de reconstitution de la Ligue militaire. On a projeté, paraît-il, de se replier sur Thèbes en cas de conflit avec les marins français, en laissant à une arrière-garde de réservistes le soin de piller et assommer les venizelistes.

Ce qui est plus grave, c'est que nos adversaires paraissent être exactement au courant de nos moyens et de nos causes possibles d'infériorité. Gounaris a dit cette nuit : « L'amiral bluffe. Avec ce qu'il peut recevoir de Salonique et d'Argostoli, il n'aura pas plus de 3 500 marins à débarquer. Il n'osera pas faire le blocus, à cause des neutres. D'ailleurs les Alliés ne sont pas d'accord. D'ici au 1er décembre, les divergences de vues entre eux ne feront que croître. Enfin l'Entente est déjà assez occupée ailleurs et ne se soucie pas de créer un nouveau front en Grèce. Par conséquent, il faut refuser formellement toute cession d'armes. »

Les esprits sont évidemment très montés dans l'armée, et plusieurs incidents prouvent chez les officiers grecs, depuis deux ou trois jours, une hardiesse jusqu'ici peu fréquente.

26 *novembre.* — Situation très sérieuse, confuse et délicate... On fait peser sur les venizelistes un régime de violente intimidation. Les arrestations arbitraires et les incidents sont fréquents. La nuit dernière, on a marqué à la peinture rouge un grand nombre de maisons venizelistes... Les réservistes d'Athènes manifestent toujours une encombrante activité. Toutes ces manifestations sont inquiétantes et doivent être suivies de très près... Ce qui me paraît le plus redoutable, ce sont les divergences de vues dans les milieux alliés. Elles ne peuvent qu'encourager nos adversaires dans leurs annonces tumultueuses de résistance. Les officiers, les soldats et les réservistes sont déjà armés. Quand ils seront excités à fond, l'état-major lui-même ne pourra plus les retenir, même dans le cas où il voudrait finalement céder.

29 *novembre.* — A l'heure actuelle, le plan qu'affiche le gouvernement grec est le suivant :

1° Faire disparaître les armes et les munitions des dépôts et les mettre hors de portée des Alliés. Cet ordre est donné, on ne peut plus nettement, dans un télégramme chiffré n° 2835, en date du 12/25 novembre et portant les signatures du chef d'état-major Stratigos et du ministre de la Guerre Drakos (1). Dans cet ordre adressé à tous

(1) En réalité, le but de cet ordre n'était pas de dissimuler les armes pour nous

les commandants de corps d'armée, il est dit textuellement « de diriger sans retard le matériel loin de la côte et des chemins de fer et de constituer des dépôts, autant que possible à l'abri de tentatives de débarquement. » Ce mouvement de munitions et d'armes est actuellement presque totalement exécuté, de sorte que nous ne trouverons rien. Pour le seul dépôt de Liossia à Athènes, nous avons pu compter 50 charrettes, la nuit dernière, et 40, la nuit précédente, conduites par des paysans réquisitionnés à cet effet et conduisant les munitions du dépôt dans les villages voisins de Menidi, Kakandri, etc., 30 autres voitures ont été vues la nuit dernière sur la route de Marathon, se dirigeant vers Spata. Dans la nuit du 27 au 28, une partie des canons d'artillerie de montagne de la route de Kephissia est partie dans la direction de Thèbes. Aujourd'hui même, en plein jour, des charrettes chargées d'armes et de munitions et escortées de soldats nous sont signalées un peu sur toutes les routes du voisinage ;

2° Retirer les troupes régulières dans l'intérieur, probablement à Thèbes, dans les villages du Parnès et du Pentélique. Cette décision semble avoir été prise ce matin sous sa forme définitive. Les renseignements reçus à ce sujet sont les suivants. Le 28e régiment d'infanterie et une partie du 1er régiment ont reçu au début de l'après-midi l'ordre d'être prêts dès ce soir à partir en tenue de campagne pour une destination inconnue. Quelques heures après, il en était de même du 1er bataillon du train des équipages. Des patrouilles munies de cartouches circulent autour des casernes et empêchent d'en approcher. Enfin, toute la journée, de grandes quantités de vivres ont été transportées des dépôts de l'intendance au Pirée, par les routes de Thèbes, de Marathon et d'Oropos ;

3° Mettre également le gouvernement hors d'atteinte de la flotte en l'installant à quelque distance dans l'intérieur, sans doute à Thèbes.

. . . . . .

La presse et l'opinion donnent ce soir une très mauvaise impression. On parle uniquement de résistance à outrance et il n'y a aucun symptôme réel de concession.

. . . . . .

Je ne puis m'empêcher de rappeler qu'il y a un mois le roi avait offert de céder *tout* le matériel de guerre sans aucune compensation. A la suite de discussions dans lesquelles on a toujours tort, nous en

empêcher d'en prendre possession, mais de constituer des dépôts pour la campagne à laquelle on se préparait contre nous.

sommes arrivés à demander la cession d'une faible partie de ce matériel et nous ne la tenons pas encore. Ce serait une erreur de croire que la situation grecque est résolue (1).

M. Guillemin, de son côté, réitère les plus graves avertissements. Chaque jour, il met au courant le ministre des Affaires étrangères et présente la situation sous les couleurs les plus sombres. Le 26 novembre, il télégraphie :

Amiral n'envisage qu'une action de son corps de débarquement et je crains que 2 ou 3 000 marins ne présentent pas aux yeux des Grecs cette supériorité indiscutable devant laquelle leur mentalité leur fait de la soumission un impérieux devoir (2).

Le même jour, M. Guillemin envoie un second télégramme pessimiste mais lucide, où il note l'inquiétude de son collègue de Russie et il ajoute :

Quant aux réservistes, la tolérance ou plutôt la complicité des autorités leur donne toute liberté *d'organiser d'avance une Saint-Barthélemy venizeliste*, suivant l'expression d'un haut fonctionnaire des Affaires étrangères... Dans ces conditions et à la suite des informations reçues du Service des renseignements, les ministres alliés ont convoqué ce soir le commandant Roques, chef du contrôle de la police, pour le charger *d'appeler en leur nom la plus sérieuse attention de l'amiral sur la situation actuelle en lui laissant le soin d'apprécier les mesures à prendre* (3).

L'amiral cependant conservait son optimisme, traitant d' « agités » ceux qui le mettaient en garde. Le 28 novembre, il communiquait à la presse grecque une note rassurante où il affirmait, en ces termes, qu'il garantirait l'ordre et saurait protéger la personne et les biens des venizelistes (4) :

Beaucoup d'amis de l'Entente envisagent comme probables des troubles sérieux dans les rues d'Athènes et le vice-amiral commandant en chef reçoit journellement de nombreuses communications

(1) Documents inédits.

(2) Ces télégrammes de M. Guillemin étaient communiqués au Service des renseignements de la mission navale.

(3) Document inédit.

(4) Cette note, publiée le 16/29 novembre par les journaux d'Athènes, a été *omise* par l'amiral Dartige dans ses *Souvenirs* : c'est un document capital.

à ce sujet. *Il tient à déclarer que ces craintes sont injustifiées et que les habitants paisibles de la capitale peuvent se rassurer.*

Des garanties dont la sincérité et la valeur ne peuvent être mises en doute lui ont été fournies à ce sujet (il s'agit des promesses du roi) *et, d'ailleurs, il prendrait lui-même les mesures nécessaires si les fauteurs de désordre, qui sont connus de lui, se risquaient malgré tout à troubler la paix publique* (1).

Dans la soirée, il reçut des journalistes anglais, MM. G. J. Stevens du *Daily Telegraph* et J. M. Jeffries du *Daily Mail*, et leur répéta que tout irait pour le mieux. « Je vais occuper la colline des Nymphes, dit-il en plaisantant ; n'est-ce pas délicieux? »

Le lendemain, 29 novembre, l'amiral était, sur sa demande, reçu par le roi. C'est au cours de cet entretien qu'il lui indiqua — sous le prétexte d'éviter des collisions — le détail de la démonstration qu'il préparait (ce qui permit à Constantin de masser ses troupes aux points désignés). Puis il insista sur le fait qu'il ne s'agissait là que d'une démarche *pacifique*, et exprima l'espoir qu'en échange de ces dispositions conciliantes, les Grecs maintiendraient l'ordre dans Athènes. Le roi promit de s'y employer et demanda un court délai pour s'informer de la situation. En quittant le Palais, l'amiral télégraphiait au ministre de la Marine : « J'ai toujours l'impression que le roi ne résistera pas à une pression énergique » (2). Néanmoins, il demandait l'envoi de

(1) Malgré cet engagement formel, le 2 décembre, l'amiral Dartige, rentré à bord de la *Provence*, ne fit rien pour s'opposer au massacre de nos partisans qui commença dès son départ d'Athènes, ce qui permit à un ministre allié de dire qu' « il en avait rougi pour la France ».

(2) L'amiral Dartige ajoute que cette « pression est indispensable » parce que « les gouvernements alliés n'ont pas jugé opportun de fournir au roi les garanties qu'il espérait, garanties précisées dans le texte de la sommation acceptée par lui » (*Souvenirs*, p. 202). Si Constantin a donné l'ordre de tirer sur nos marins le 1er décembre, ce n'est donc pas lui le coupable ; c'est nous qui n'avons pas tenu nos engagements, en ne rapportant pas les mesures de pression que nous avions prises jusqu'alors et en continuant de soutenir le mouvement venizeliste. Cet argument que l'amiral Dartige lui-même fournit au roi et aux germanophiles n'a pas laissé d'être utilisé par eux et voici ce qu'on peut lire dans un factum récent, édité en Suisse par la propagande constantinienne, sous le titre : *Aveux sur la question grecque* (Atar, Genève, 1920) : « L'amiral estime que si, de part et d'autre, on avait observé ces engagements, on aurait évité la crise du 1er décembre. Mais cette crise s'est produite parce que l'Entente, répudiant l'accord élaboré par M. Bénazet, a voulu exiger du roi l'accomplissement de ses promesses, sans

deux bataillons de renfort. Avait-il quelque inquiétude? Il l'a prétendu depuis. A tout le moins, il n'y paraît guère à la façon dont il prépara sa démonstration du 1er décembre.

Les instructions concernant le corps de débarquement se bornaient à indiquer l'itinéraire des détachements et les emplacements à occuper. Aucune directive précise n'était donnée en prévision d'une résistance des Grecs ou de troubles déchaînés par les réservistes. On n'avait prévu ni le soutien mutuel des fractions engagées, ni leur liaison, ni les conditions d'une intervention éventuelle de notre flotte, ni la liaison de celle-ci avec le corps de débarquement. La force alliée qui devait descendre à terre s'élevait à un effectif total de 3 000 hommes, en y comprenant des éléments anglais et italiens. Le ravitaillement en vivres et munitions ne fut pas organisé (1).

Pour donner une idée de la singulière insouciance avec laquelle furent réglés les détails du débarquement et pour montrer aussi que les avertissements ne firent pas défaut à l'amiral Dartige, citons ce témoignage du capitaine de corvette Laborde, produit le 15 juillet 1917 au cours de l'enquête qui fut menée sur ces événements.

. . . . . .

Dans les derniers jours de novembre 1916, le Service des renseignements signala au commandant en chef des travaux suspects sur la colline du Stade qui domine le Zappeion, où étaient cantonnés les marins français débarqués. On mentionnait des terrassements, des repérages faits par des officiers grecs, des transports de mitrailleuses et même deux canons de montagne.

L'accès du sommet de la colline était sévèrement interdit. On ne pouvait avoir de renseignements que par ce qu'on voyait au bas des pentes ou par des indiscrétions de soldats. Aucun des officiers du

lui accorder les concessions qui devaient être la contre-partie des siennes. » Mais ce que l'amiral oublie précisément de dire, c'est qu'il s'agit là de promesses faites au roi par M. Bénazet *à l'insu* des ministres alliés responsables. « Il y a bien des choses que vous ignorez ! » dit un jour l'amiral aux représentants officiels de l'Entente : parmi ces choses, il faut ranger les engagements que seul M. Bénazet avait secrètement négociés et dont il avait chargé l'amiral de poursuivre l'application en dehors des diplomates accrédités et en se substituant à eux.

(1) « Le corps de débarquement... aurait pu y tenir longtemps (sur ses objectifs) n'eût été la question du ravitaillement en vivres et en munitions. » (Rapport du capitaine de vaisseau Pugliesi-Conti, commandant le corps de débarquement, adressé à l'amiral le 5 décembre 1916.)

Service des renseignements ne pouvait aller sur les lieux. Mais cette bonne fortune échut au capitaine de frégate Douxami (1). Le dimanche 26 novembre 1916, il fut conduit sur la colline du Stade par le comte Mercati, maréchal de la cour, qui lui donna les explications les plus satisfaisantes. Les terrassements signalés n'étaient que des travaux d'irrigation ou de plantations de jeunes arbres. Chacun savait que la reine Sophie s'y intéressait particulièrement. Elle interdisait à quiconque l'accès de cette pépinière. Les consignes étaient tellement formelles que, récemment, une princesse royale que les gardiens n'avaient pas reconnue, s'était vu interdire l'entrée de l'enclos. Toutes ces considérations expliquaient les travaux et le mystère dont on les entourait. Elles me furent copieusement exposées par l'amiral Dartige et le commandant Douxami le lendemain même de la vérification de ce dernier, le lundi matin 27 novembre, tandis que je remontais du Pirée à Athènes dans l'auto de l'amiral qui conclut lui-même en me disant : « C'est encore un de vos romans (2). »

Le 1er décembre, les royalistes grecs ouvraient le feu sur le Zappeion, de la colline du Stade, avec des fusils, des mitrailleuses et des canons et le commandant en chef, cerné, faisait signaler par T. S. F. aux bâtiments de l'escadre, non sans difficultés, d'ouvrir le feu sur cette colline. Mais, sur la foi des renseignements vérifiés par le commandant Douxami, on avait omis de comprendre la colline du Stade dans le canevas de tir préparé par l'armée navale. Et les officiers canonniers furent obligés d'extrapoler leurs quadrillages avec des cartes de guides Joanne ou Bædeker, ce qui mena jusqu'à la nuit, à peu près.

A la veille même de l'action, l'amiral commit une faute dont les conséquences devaient être plus graves encore. Le 30 novembre, quelques heures avant l'instant décisif où il va falloir être le plus fort et où il importe de faire croire à sa force, l'amiral donne au roi une preuve éclatante de faiblesse qui ne laisse pas de l'encourager dans ses desseins. Il charge notre attaché militaire, le général Bousquier, de rendre visite à Constantin et de l'informer que s'il accor-

(1) De l'état-major de l'amiral Dartige.

(2) Voici comment l'amiral Dartige rapporte le fait dans ses *Souvenirs*, p. 214 : « On ne me signalait nettement ni complot, ni préparatifs flagrants de guerre ouverte. *On avait dit* que des canons avaient été mis en batterie au-dessus du Stade et un de mes aides de camp, envoyé par moi au comte Mercati et conduit par lui sur place avait constaté qu'il n'en était rien. » Et c'est tout.

dait tout de suite les dix batteries demandées pour le 1er décembre, on pourrait s'entendre sur le reste de nos exigences. Une telle reculade était une sorte d'aveu d'impuissance ; en agissant d'une façon contraire, on eût peut-être sauvé la vie aux cinquante-sept marins français qui furent assassinés le lendemain. Puisse ce lamentable exemple servir à tous ceux qui sont aujourd'hui encore chargés de défendre les droits de la France.

L'AFFAIRE DU 1er DÉCEMBRE

On nous dispensera de retracer en tout son détail la cruelle journée du 1er décembre. Qu'il nous suffise de signaler les points d'où un enseignement se dégage : il nous serait trop pénible de nous attarder sur ces heures d'humiliation et de deuil.

On sait comment nos 2 500 marins, qui s'étaient rendus aux objectifs désignés comme à une promenade militaire, furent attaqués vers 11 heures du matin, quand les Grecs se rendirent compte que nous ne disposions pas de réserves.

Les premiers coups de feu furent tirés près du Rouf sur la compagnie de débarquement du cuirassé *République* par des réguliers grecs et des civils. L'action se généralisa aussitôt.

L'amiral Dartige qui, pour diriger l'opération, s'était établi au Zappeion, à mi-chemin entre l'Acropole et le Stade, téléphona à Lambros pour lui demander de faire cesser le feu. Dans le même moment, le prince Demidoff, ministre de Russie, se rendait chez le roi pour le supplier d'éviter l'effusion de sang. « Ce sont les soldats italiens qui ont tiré les premiers », déclara Constantin. De confuses négociations commencèrent alors entre le roi, l'amiral et Lambros. La lutte continuait toujours. Bien qu'il disposât, au Zappeion, d'un poste de T. S. F., l'amiral ne fit pas appuyer par l'artillerie de la flotte son infanterie qui luttait contre un ennemi dix fois supérieur en nombre ; au reste, la colline du Stade ne se trouvait pas sur les canevas de tir du *Mirabeau* embossé à Phalère, seul bateau de toute l'escadre qui fût en position pour tirer sur Athènes. Ainsi l'amiral lui-même dut-il subir le feu des canons grecs ; cerné de toutes parts, il était pratiquement prisonnier.

Un peu avant midi, le ministre de Russie, à qui le roi

venait d'offrir la cession de six batteries de montagne, partit en automobile pour le Zappeion et l'amiral s'empressa d'accepter sa proposition. Ce commencement de capitulation ne fit qu'enhardir l'ennemi. Lorsque, une heure plus tard, le prince Demidoff vint lui porter l'acquiescement de l'amiral, le roi refusa de le recevoir et, se retranchant derrière l'autorité constitutionnelle du Conseil des ministres, il le renvoya à Lambros. Par cette manœuvre, Constantin voulait gagner du temps, escomptant que le commandant en chef se retirerait avec ses troupes avant d'avoir rien obtenu.

C'est dans ce dessein qu'un officier grec, le commandant Antoniakis, de l'état-major du 1er corps d'armée, fut envoyé à l'amiral pour lui demander de se replier sur le Pirée afin d'éviter tout contact avec les Grecs. L'amiral objecta qu'il attendait la réponse du roi. Par deux fois, dans l'après-midi, Antoniakis quitta le Zappeion sous d'étranges prétextes, en vérité pour aller rendre compte des dispositions de l'amiral ; et chaque fois qu'il s'absentait, le tir de l'artillerie grecque et des mitrailleuses reprenait de plus en plus intense.

En fait, l'ordre de repli ne fut donné qu'à 7 heures et demie du soir. Mais c'est à 2 heures du matin seulement que le Conseil des ministres ratifia la cession de six batteries que l'amiral avait supplié les représentants alliés d'obtenir à tout prix pour sauver son prestige. Quand l'amiral décida de ramener ses troupes au Pirée, il avait donc encore les mains vides.

L'amiral se trouvait, au reste, dans une situation sans issue. Il en avait fait l'aveu aux ministres alliés. C'est ainsi que M. Guillemin télégraphiait vers midi à Paris :

L'amiral ne nous a pas caché que sa situation était très grave et qu'il ne pouvait être question pour lui d'occuper tout ou partie de la ville en présence de forces très supérieures et d'une population exaspérée. Les détachements portés par lui aux environs d'Athènes étaient tous cernés par troupes grecques : le Zappeion même était sous le feu de canons invisibles placés derrière une colline... L'amiral nous ayant mis au courant de la situation qui mettait nos forces absolument à la merci des troupes grecques (1) et nous ayant exprimé

(1) Dans un autre télégramme du même jour, M. Guillemin s'exprimait en ces

la décision d'accepter six batteries au lieu de dix, nous sommes rentrés à la légation pour conférer avec le ministre d'Italie qui nous y attendait.

Les ministres alliés se rendirent alors au palais, pour savoir si, oui ou non, Constantin accordait enfin les six batteries qu'il avait promises, le matin même, au prince Demidoff, et pour le sommer de faire cesser le bombardement du Zappeion. Le feu cessa pendant une heure ; mais, sur le premier point, ils ne reçurent qu'une réponse dilatoire : le Conseil des ministres en déciderait dans la soirée. On voulait pousser aussi loin que possible notre humiliation. Le corps de débarquement retiré, on se flattait de ne plus nous accorder une seule pièce.

L'amiral, cependant, donna à 4 heures, par sans fil, l'ordre de bombarder Athènes, mais comme il n'avait pas pris la précaution de se munir d'un code, l'ordre fut transmis *en clair*. On crut à une ruse allemande. Et ce n'est qu'à 5 heures qu'une trentaine d'obus furent tirés sur le Palais sans y causer aucun dommage. Ils suffirent néanmoins à faire réfléchir le roi. A 8 heures du soir, comme nous l'avons dit plus haut, l'amiral fit cesser le feu et décida de retirer ses troupes, sans attendre la réponse définitive au sujet des batteries. Un officier grec accompagna l'officier chargé

termes : « L'amiral se trouve avec ses troupes au Zappeion *comme dans une souricière* sous le feu des canons qui peuvent le bombarder à tout instant ». L'amiral a prétendu depuis qu'il ne fut jamais « prisonnier » au Zappeion et que le corps de débarquement, malgré le guet-apens dressé contre lui, conserva toujours la liberté de ses mouvements. Il serait agréable de pouvoir le croire, mais le respect de la vérité ne le permet pas. Nous lisons dans la déposition du commandant Clergeau (annexe 7 au rapport 533 de l'attaché naval [9 décembre 1916]) : « Moi-même, à midi, j'avais pu me rendre compte (le commandant Clergeau s'était rendu au Zappeion) qu'il (l'amiral) était, en effet, cerné et sous le feu de l'artillerie grecque. » Le 3 décembre 1916, le général Bousquier, attaché militaire, télégraphiait au général Joffre. « L'amiral, voyant ses détachements cernés et décimés, ne pensant pas pouvoir les ravitailler en vivres et munitions, a accepté (la proposition de six batteries) et la retraite s'est effectuée dans la nuit... *Le bilan est, pour les Alliés et spécialement pour la France, des plus humiliants.* » Enfin l'amiral lui-même dit dans son rapport du 2 décembre 1916, en parlant de ses troupes : « Elles étaient, en outre, cernées de tous côtés. » On voit que tous les témoignages concordent. Le manque de préparation de notre débarquement se traduisait par une véritable défaite. La faute en retombe sur l'amiral Dartige qui avouait le 15 mars 1917, dans sa réponse à l'enquête de l'amiral Fournier : « J'en vins à ne pas croire à une résistance sérieuse. »

de porter aux divers détachements l'ordre de retraite sur le Pirée.

Mais ce n'est qu'à 11 heures du soir que Lambros vint à la Légation d'Angleterre faire des propositions qui donnèrent lieu à une longue discussion. A 2 heures du matin, le gouvernement grec se décidait à ratifier la cession de six batteries qui, d'ailleurs, ne furent jamais livrées.

Le premier soin des Grecs vainqueurs fut d'abolir, tant en province qu'à Athènes, les contrôles alliés et de remettre en place les agents germanophiles que nous avions fait écarter après le 21 juin. En même temps, commençaient les représailles contre les venizelistes. Les maisons de nos partisans furent pillées, un grand nombre d'entre eux emprisonnés, molestés ou même torturés. Plusieurs périrent. Nous ne fîmes rien pour les défendre.

Pour nous, nous comptions 57 tués, dont plusieurs officiers, et 134 blessés. Quelques blessés furent achevés et mutilés par une basse populace.

Le commandant en chef de l'armée navale, abusé jusqu'au bout par les mensonges du roi, ne croyait pas avoir à combattre et ne s'était pas préparé à la lutte. Il était vaincu d'avance.

*
* *

Comment expliquer la trahison de Constantin dont ces journées de décembre sont le tragique épilogue? Était-ce pour sauver quelques pièces de canon que le roi avait fait couler le sang des Alliés? Son véritable dessein était de nous chasser pour coopérer à l'offensive de Mackensen qu'il croyait imminente. Depuis deux mois, le roi avait établi sa base d'opération en Thessalie. Fasciné par le succès des réservistes rejetant à la mer Français, Anglais et Italiens, son peuple était moralement prêt à le suivre ; il n'attendait plus pour agir qu'un signe de Berlin. Dès le 3 décembre, la mobilisation générale était décrétée ; des régiments arrivaient chaque jour de Morée par le pont de Corinthe. Enfin, nous possédons des documents qui ne laissent aucun doute sur le plan de Constantin, nous voulons parler des messages chiffrés, transmis à Berlin et à Sofia, qui furent retrouvés en juin 1917 dans les archives du poste de T. S. F. à Tatoï. Depuis 1915, le roi et la reine correpondaient personnelle-

ment avec le kaiser et les autorités allemandes par l'intermédiaire de leur ministre en Allemagne, M. Theotokis, en se servant d'un code abandonné depuis 1884.

Nous pouvons authentifier ces pièces, grâce à un télégramme de l'attaché naval (3 décembre 1916), sous le numéro 1871, télégramme qui n'a jamais été publié encore. Il nous offre un recoupement décisif :

N'ayant pas voulu détruire les postes de T. S. F. grecs pour ménager susceptibilités, celui d'Athènes vient de reprendre son service. En ce moment même, il brouille tous les postes de l'escadre et envoie à toute puissance à Sofia un télégramme *destiné à Lutzow-Berlin* (1).

Or, voici le premier des originaux retrouvés au poste de Tatoï et qui porte la même date, celle du 3 décembre :

Ministre de Grèce. Lutzow-Ufer,
Berlin.

Dépêches qui suivront nous seront envoyées sans adresse avec deux R et vous enverrez réponses avec deux Z. Nous tous bien — Sophie.

Lisons maintenant les télégrammes de la reine et la réponse de Guillaume II. Bien que la correspondance n'ait pas été retrouvée au complet, on y peut suivre, en dépit de lacunes, la conversation qui s'engagea entre Athènes et Berlin. Constantin est prêt à la guerre. Il a hâte d'apprendre que Mackensen attaque pour attaquer en même temps. Il faut que les choses soient immédiates. Le roi, en effet, n'a-t-il pas brûlé ses vaisseaux? Si l'Allemagne tarde encore, l'occasion sera perdue et son allié d'Athènes en se démasquant prématurément aura inutilement risqué sa couronne. Sophie presse donc l'empereur de se décider.

Mais les grands chefs allemands ne sont pas unanimes. Ils n'osent encore compter sur la défection russe. Ils commencent à redouter la défaite, lancent une offensive de

(1) Les jours suivants, notre Service des renseignements, qui intercepte les télégrammes transmis par sans fil à Athènes, signale : « N° 1882, 4 décembre. Poste de T. S. F. continue fonctionner avec Berlin. » « N° 1927, 21 décembre. Télégrammes qui vous ont été transmis... ont été passés le 18 décembre par le poste sans fil allemand de Prilep à un poste sans fil de Pogradec, d'où ils sont passés par fil au courrier à Athènes. » Or, on verra plus loin que Pogradec était le lieu de résidence de l'attaché militaire allemand Falkenhausen.

paix, étudient, sur le front de la Somme, un racourcissement de leur ligne défensive. Hindenburg, qui agit en maître, est « tout à l'économie ». Il refuse, malgré l'insistance de Zimmermann, de s'engager plus avant en Macédoine. La situation tragiquement fausse de Constantin ne l'émeut guère. Il a d'autres soucis. Mackensen n'attaquera pas et le roi d'Athènes aura commis un crime inutile. Ce n'est pas solliciter les textes qui suivent que d'en tirer ces conclusions :

6 *décembre* 1915. *Très urgent. R.R. Berlin.*

Pour communiquer à l'Empereur (I. U.). — Par miracle, nous sommes saufs après bombardement de trois heures contre palais par la flotte française qui tira sans avertir. Les obus éclatèrent à toute proximité. Nous nous sauvâmes aux caves. De forts combats se livrèrent aussi le jour suivant dans les rues, les révolutionnaires tirèrent des maisons. L'armée et le (peuple) combattirent de façon magnifique et tinrent fidèlement. La page s'est tournée. C'est une grande victoire contre quatre grandes puissances dont les troupes fuirent devant les Grecs et qui plus tard se retirèrent sous l'escorte des troupes grecques. Le (maire?) est emprisonné. Beaucoup d'(arrestations?) La panique se calma. Garnison a été renforcée à 10 régiments. Grande excitation. Quelles seront exigences Entente? Santé très bonne, grande tension de nerfs. Nous sommes préparés à tout. Nous avons information que note est arrivée et qu'on demandera reconstitution contrôles et libre passage troupes alliées. *Prière informer quand armée Macédoine sera assez renforcée pour entreprendre offensive définitive.* Beaucoup d'amitiés. Pense à vous.

Sophie.

L'empereur répond en ces termes :

Berlin, 16 *décembre* 1916.

Je te remercie de cœur de ta dépêche dont j'ai pris connaissance avec profonde émotion. J'ai vu les dangers par lesquels, toi et Tino, vous avez passé et j'admire le courage avec lequel vous avez résisté pendant ces moments difficiles. Je vois aussi avec plaisir la magnifique attitude de l'armée et de la flotte et leur fidélité à leur maison royale. Que Dieu donne qu'enfin (vous soyez) délivrés de votre hor-

rible situation. L'Entente a de nouveau clairement démontré quel est son but. Il ne reste donc à Tino, comme de raison, aucune autre route ouverte que de (se) retourner ouvertement contre ses bourreaux. *L'intervention de Tino avec ses forces coopérant contre l'aile ouest de Sarrail amènera la décision en Macédoine...* la libération de la pauvre (Grèce) Tino le (sait?). Les opérations en Roumanie ont été couronnées par la prise de Bucarest. Par cela beaucoup a été gagné. Jusqu'ici Dieu a aidé. Il sera aussi avec nous dans l'avenir et il vous aidera aussi...

WILHELM.

Radiogramme de M. Theotokis, ministre de Grèce à Berlin, pour la reine à Athènes.

Falkenhausen est encore à Berlin : il attend les décisions qui seront prises à Athènes. En cas de neutralité, il se rendra à Pogradec ; en cas de rupture avec l'Entente, par avion à Larissa. Je vous prie de nous communiquer quelle est l'aide en munitions, argents et vivres que vous désirez. Le but de Caravitis (1) doit consister à couper le chemin de fer de Monastir-Salonique et à inquiéter les arrières de Sarrail.

La reine Sophie continue d'insister : elle envoie, le 26 décembre, cette dépêche à son frère :

L'issue que tu conseilles serait la seule possible si Sarrail, attaqué par vous, était forcé de battre en retraite, auquel cas son aile gauche pénétrerait approximativement vers les contrées de la Grèce occupée par nous. Maintenant la distance séparant cette aile de nous est trop grande, la ligne de nos communications serait trop exposée et nos moyens en vivres et en munitions ne suffiraient pas pour la longue lutte. Dans ces conditions, une attaque décisive et prompte (de votre part), si elle est possible, produirait militairement pour la Grèce l'occasion de l'intervention et serait pour nous la délivrance de l'horrible situation dans laquelle nous nous trouvons.

SOPHIE.

Le 30, c'est Theotokis, maître de la cour de la reine, qui télégraphie à son frère, ministre de Grèce à Berlin :

Il est absolument nécessaire que nous sachions si l'action offensive du front macédonien commencera ou non et quand, pour que nous puissions orienter notre plan.

(1) Chef de bandes irrégulières opérant en Macédoine.

Mais Berlin hésite encore :

30 *décembre* 1916. *Athènes.*

Répète dépêche 108 et accuse réception dépêches 301, 302, 303. Ai vu Zimmerman et ai insisté pour que attaque commence aussi vite que possible et lui ai dit que nous désirions enfin être au clair si cette offensive se fera. Il m'a répondu que personnellement il est pour offensive, mais que tout dépend de Hindenburg à qui il en référera.

THEOTOKIS.

Le 1er janvier 1917, Constantin et Sophie pressent Guillaume II de les sauver :

La situation est très grave : du pain n'existe que pour quatorze jours. La note (des Alliés) est impertinente (1) ; l'Entente veut nous faire crever de faim et, par la continuation du blocus, imposer ses exigences. Sans vivres la situation est désespérée.

TINO, SOPHIE.

Le 2 janvier, nouveau télégramme :

Par la continuation du blocus, nous avons du pain seulement pour quelques jours encore ; les autres vivres diminuent aussi. Donc la guerre contre l'Entente est maintenant exclue. Les négociations sur la note sont en chemin. *Je considère la partie perdue si l'attaque n'a pas lieu immédiatement ; après, ce sera trop tard.*

SOPHIE.

Le 6, Constantin lui-même télégraphie à Berlin.

Il est désirable qu'il nous soit communiqué d'urgence si une attaque allemande sur le front macédonien est prévue et quand probablement elle commencera.

CONSTANTIN, roi.

Le 10, la reine Sophie, qui n'espère plus, mande à son frère :

Transmis par Berne à Berlin.

Te remercie de cœur pour ton télégramme, mais sans vivres suffisants pour la durée d'une pareille entreprise, ainsi que manque en munitions...

(1) Note des Alliés remise le 31 décembre 1916.

Beaucoup d'autres choses nous forcent malheureusement à nous abstenir d'une telle action offensive. *Tu peux t'imaginer mon état, combien je souffre.* Merci de cœur pour ta (dépêche) 200 mots si chers à la... des circonstances abominables. *Que les cochons infâmes reçoivent la punition qu'ils méritent!* Embrasse de cœur. Ta sœur isolée, peinée, qui espère en des temps meilleurs.

SOPHIE.

L'Allemagne, décidément, recule et la reine l'enregistre amèrement dans un message qu'elle fait tenir par Berlin à Falkenhausen, chargé d'organiser des bandes en Thessalie où il a pu parvenir par sous-marin et par avion.

13 *janvier* 1917. *R.R. Berlin.*

Pour Falkenhausen. — Zimmermann personnellement était pour offensive, mais c'était d'accord avec Hindenburg que devait prendre décision. Si réponse Hindenburg avait été plus favorable et catégorique, le Conseil de couronne se serait décidé pour attaque. Je suis désolée. C'est trop bête. On a commis des fautes. Cerigo occupé par insurgés. Autres les suivront probablement. Salutations.

SOPHIE.

Mais Sophie ne perd pas tout espoir : elle réserve l'avenir et, le 10 janvier, elle exprime le regret que le manque de vivres, de munitions, d'artillerie lourde, ait contraint la Grèce à accepter l'ultimatum des Alliés, « quoique nous *désirions*, dit-elle, la *guerre à côté de l'Allemagne* et à cause des avantages politiques et à cause du besoin de nous débarrasser de nos ennemis acharnés et pour répondre à la sympathie qui est déjà montrée par le peuple hellénique à la cause allemande ». Mais elle ajoute, dans un message à Guillaume II :

J'espère que tu ne perdras pas de vue que la Grèce, pour nos plans, pourrait, reliée par un chemin de fer, devenir une aide utile et précieuse à notre patrie aimée par sa position géographique. *Dans le peuple, on continue toujours à travailler en faveur de l'Allemagne contre nos ennemis;* tu peux avoir là-dessus toute certitude et je suis fière que les souffrances et les angoisses indescriptibles que nous avons subies et continuons à subir pour le maintien de la neutralité aient pu rendre de sérieux services. Je t'embrasse.

SOPHIE.

* * *

Est-il nécessaire de conclure et les faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes avec assez d'évidence? On a pu suivre, à travers les nombreux documents que nous avons produits, l'instructive histoire de nos fautes : dissension entre les Alliés, manque d'unité de vue du pouvoir exécutif, interventions contradictoires de personnages sans mandat, timidité dans l'emploi de la force, velléités d'énergie sans cesse amoindries par une indécision foncière, impéritie du principal exécutant, combien de causes à nos déboires ! Le résultat en fut très lourd et ses conséquences ne sont pas encore épuisées. L'humiliation que la France eut alors à subir n'a pas laissé de diminuer son prestige en Grèce pour de longues années. On y croit toujours à la victoire de l'Allemagne et les difficultés de la paix font renaître tous les espoirs. Le roi lui-même nous avait jugés avec une sévérité clairvoyante, comme en témoigne ce télégramme du commandant de Roquefeuil, adressé le 30 janvier 1917 au ministre de la Marine :

Un diplomate neutre, de qui je le tiens, a été reçu hier pendant une heure par le roi qui, entre autres choses, lui a dit ceci :

1° L'amiral a opéré son débarquement en vrai marin, avec ignorance complète des opérations militaires à terre ;

2° S'il y a aujourd'hui tant de germanophiles en Grèce, alors qu'il n'y en avait pas avant la guerre, c'est que la diplomatie de l'Entente a accumulé les fautes et n'a jamais su dire catégoriquement ce qu'elle voulait. Elle a excité l'opinion en ne prenant jamais que des demi-mesures, alors que des mesures radicales prises une fois pour toutes dans un but déterminé auraient amené un résultat diamétralement opposé ;

3° Les Alliés sont lamentables. Ils ont tiré quelques coups de canon sur Athènes. Pourquoi n'ont-ils pas carrément bombardé la ville?

Par ailleurs, le roi était très gai, se moquant complètement du blocus. L'entrevue avait lieu pendant la cérémonie de réparation aux drapeaux alliés, et cette cérémonie n'avait pas du tout l'air de troubler le roi.

Nous pûmes cependant croire qu'un tardif retour au bon sens pourrait réparer tant d'erreurs, lorsque, en juin 1917, nous embarquâmes Constantin pour l'exil sur le petit *wharf*

d'Oropos. Hélas ! ce n'était encore qu'une demi-mesure : il ne suffisait pas, en effet, de détrôner Constantin pour la durée de la guerre, en lui laissant toute liberté d'intriguer en Suisse et de préparer son retour. Il fallait prononcer la déchéance et l'internement. On aperçoit aujourd'hui les résultats de ce qu'alors on appela une « victoire morale » sans précédent : Constantin s'apprête à rentrer en Grèce — et cela quatre ans, jour pour jour, après qu'il a fait assassiner nos marins sur l'Acropole. Et c'est Venizelos aujourd'hui qui s'enfuit d'Athènes et prend le chemin de l'exil ; ses partisans sont à nouveau massacrés, nos nationaux insultés. Constantin triomphe et les Allemands avec lui. Tout est remis en question.

Que vont faire les Alliés? Peuvent-ils admettre que le beau-frère de Guillaume II retrouve sa couronne? Si nous avons retracé longuement cette douloureuse histoire, c'est précisément pour montrer les dangers qu'à nouveau, nous courons. Aucun homme ne fut plus funeste à la France et à la paix de l'Europe que Constantin de Glucksbourg. Allons-nous laisser le plus tenace de nos ennemis reconquérir un trône — et quel trône ! — celui d'une Grèce qui touche aux portes de Constantinople et qui est devenue l'arbitre de tout l'Orient méditerranéen? La France a tout de suite manifesté sa volonté de l'interdire. Mais l'Angleterre, soucieuse de ne pas perdre les avantages que le traité de Sèvres lui assure en Orient, est disposée à soutenir la cause dynastique de l'ex-roi, moyennant certaines garanties. Elle a besoin de la Grèce et de ses troupes en Asie Mineure. Pour lui donner confiance, M. Rhallys annonce que le nouveau gouvernement suivra la politique extérieure de M. Venizelos et parle d'une offensive de l'armée grecque contre les nationalistes turcs. Par ailleurs, le nouveau gouvernement agit déjà au nom du roi Constantin. La restauration est donc faite. On ne peut guère concevoir de plus désastreuse faillite.

Edouard Helsey et **Henri Massis.**

Le Songe de Descartes

DESCARTES se trouvait en novembre 1619 aux environs d'Ulm ; c'est là qu'après avoir assisté au couronnement de l'empereur Ferdinand à Francfort, il avait pris ses quartiers d'hiver. Revenu depuis une vingtaine de mois, sous l'influence excitatrice de son ami Isaac Beeckman, aux études physiques et mathématiques, — « je m'endormais, et vous m'avez éveillé », écrivait-il à Beeckman, et c'est à lui qu'il avait dédié le 31 décembre 1618 son premier ouvrage, *Compendium Musicæ*, — le soldat philosophe, âgé alors de vingt-trois ans, était en plein effort d'élaboration intellectuelle et en plein enthousiasme scientifique. Son biographe nous dit même qu'il avait le cerveau fort échauffé. Le début de sa retraite fut en effet marqué par un événement extraordinaire : *X Novembris* 1619, notait-il dans ses papiers de jeunesse (1), *cum plenus forem En-*

(1) *Olympica*, manuscrit aujourd'hui perdu, dont Leibniz copia quelques passages en 1675-1676 sur les papiers de Clerselier, et que Baillet a résumé dans sa *Vie de monsieur des Cartes* (1691), en en citant les premières lignes.

L'année suivante, presque à la même date, une autre découverte fut faite par le philosophe. En marge du passage que nous citons, et d'une écriture plus récente, on lisait en effet, au rapport de Baillet, la remarque suivante : *XI Novembris* 1620, *cœpi intelligere fundamentum inventi mirabilis.* D'après l'étude consacrée par M. G. Milhaud à cette seconde découverte (*Revue de métaphysique et de morale*, mars-avril 1918), *l'invention admirable* dont il s'agit serait celle de la lunette d'approche, invention faite par hasard, dans les toutes premières années du dix-septième siècle, par l'artisan Jacques Metius, et dont Descartes aurait aperçu en 1620 le fondement mathématique.

thusiasmo, et mirabilis Scientiæ fundamenta reperirem... Le 10 novembre 1619, il fut rempli par l'Enthousiasme, il trouva les fondements de la Science admirable, et en même temps sa vocation lui fut révélée, dans un songe (1).

De ce songe en trois parties, Descartes a pris soin de rédiger une description minutieuse, que Baillet a eue sous les yeux et qu'il a résumée. A nos yeux profanes, il peut paraître insignifiant, voire absurde ; le philosophe cependant le regardait comme entièrement surnaturel.

Descartes rêve d'abord qu'un vent impétueux le fait tourbillonner dans la rue, tandis qu'il marche avec peine, incliné à gauche, et tâche de gagner l'église du Collège (de la Flèche), pour y faire sa prière ; au moment de se retourner pour faire civilité à un homme qu'il avait négligé de saluer, le vent le repousse avec violence contre l'Église ; bientôt quelqu'un, dans le milieu de la cour du collège, lui dit qu'un personnage de sa connaissance a quelque chose — un melon — à lui donner... Il éprouve une douleur au réveil, se retourne sur le côté droit, et fait prière à Dieu d'être garanti du mauvais effet de son songe. Après cela, s'étant rendormi, il a un nouveau songe, qui lui cause de l'épouvante, il est réveillé par un bruit éclatant comme celui de la foudre, et il aperçoit dans sa chambre beaucoup d'étincelles de feu. Dans un troisième songe enfin, il voit sur sa table un Dictionnaire, et un *Corpus poetarum*, ouvert sur un passage d'Ausone : *quod vitæ sectabor iter?* (Quelle route suivrai-je dans la vie?) Un homme inconnu lui présente une pièce de vers, les mots *Est et Non* frappent ses yeux.

Après quelques événements incohérents dont la relation n'importe guère, Descartes décide en dormant que c'est un songe, et il en fait l'interprétation. Celle-ci mérite évidemment beaucoup plus d'attention que le songe lui-même, malheureusement ce que nous en savons par Baillet se réduit à quelques données fort insuffisantes. Retenons que

(1) M. G. Milhaud a fort bien montré (*Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1916) que l'interprétation d'après laquelle la découverte de la science admirable aurait eu lieu *dans la journée* du 10 novembre 1619, et aurait ainsi précédé le paroxysme d'enthousiasme marqué par le songe (survenu *dans la nuit* du 10 au 11) n'est due qu'à l'imagination de Baillet, et à la liberté avec laquelle celui-ci traduit le texte latin du philosophe. Une étude attentive de la « crise mystique » de Descartes oblige au contraire M. Milhaud à conclure que la plénitude d'enthousiasme, le songe et la découverte ne font qu'un seul et même événement.

le Dictionnaire signifie « toutes les sciences ramassées ensemble », et que le *Corpus poetarum* « marque en particulier et d'une manière plus distincte la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble. » Les mots *Est et Non*, qui sont « le *oui* et le *non* de Pythagore », représentent « la Vérité et la Fausseté dans les connaissances humaines et dans les sciences profanes », la pièce qui commence par *Quod vitæ sectabor iter?* « marque le bon conseil d'une personne sage, ou même la Théologie morale ». Quant au vent qui poussait le futur auteur du *Traité du Monde* vers l'Église du Collège, c'est un mauvais génie, qui, au rapport de Baillet, « tâchait de le jeter par force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement », — *A malo spiritu ad Templum propellebar*, avait écrit Descartes (1), sans nous dire quel était ce Temple symbolisé par la chapelle du Collège de la Flèche. Le melon, c'est l'amour de la solitude, que Descartes se reproche d'avoir recherchée jusque-là pour des raisons purement humaines. Ce melon égaya fort, au dix-huitième siècle, les lecteurs de la Vie du philosophe.

Enfin la foudre, c'est « l'Esprit de Vérité qui descendait sur lui pour le posséder ».

Descartes, nous dit Baillet, prit les deux premiers songes pour un avertissement sur sa vie passée, le dernier pour une révélation engageant l'avenir. C'est l'Esprit de Vérité, il n'en doutait pas, qui avait voulu « lui ouvrir par ce songe le trésor de toutes les sciences ». Et voici qui est beaucoup plus singulier : Descartes ajoutait que « le génie qui excitait en lui l'enthousiasme dont il se sentait le cerveau échauffé depuis quelques jours, *lui avait prédit ces songes avant que de se mettre au lit*, et que l'esprit humain n'y avait aucune part ». Les historiens du rationalisme devraient bien nous fixer sur l'identité de ce Génie. Serait-il cousin, par hasard, du *malin Génie* des *Méditations?*

Le lendemain Descartes fit le vœu, acquitté cinq ans plus tard, d'aller à Lorette en pèlerinage d'actions de grâces.

Il est incontestablement très fâcheux de trouver à l'origine de la philosophie moderne un « épisode cérébral », pour parler comme Auguste Comte, qui appellerait de la part de nos savants, s'ils le rencontraient dans la vie de

(1) Cette phrase est citée en marge par Baillet, comme extraite des *Olympica*.

quelque dévot personnage, les diagnostics neuropathologiques les moins rassurants ; et l'on comprend le mécontentement des têtes philosophiques à la lecture de la relation de Baillet. « La vie de M. Descartes par M. Baillet, disait Malebranche, n'est propre qu'à rendre ridicules ce philosophe et sa philosophie. » Huyghens, fort approuvé par Leibniz, écrivait de son côté : « Cet endroit où il raconte comment il avait le cerveau trop échauffé et capable de visions, et son vœu à Notre-Dame de Lorette, marque une grande faiblesse ; et je crois qu'elle paraîtra telle, même aux catholiques qui se sont défaits de la bigoterie. » Même et surtout aux catholiques, aimable et docte Huyghens ! Le commerce avec les Génies excitateurs de songes ne peut leur sembler que suspect.

De fait, le cas paraît embarrassant. Baillet, conciliant, s'efforce de tout réduire à une faiblesse momentanée, conséquence d'un surmenage intellectuel. « Il se fatigua de telle sorte que le feu lui prit au cerveau, et qu'il tomba dans une espèce d'enthousiasme, qui disposa de telle manière son esprit déjà abattu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes et des visions. » M. Charles Adam nous déclare aujourd'hui, sur un ton résigné et détaché à la fois, qu' « un accès ou une crise de mysticisme » est peut-être requis pour soulever les philosophes « hors de soi, au-dessus de soi », et pour les amener à « une vision nouvelle de la vérité ». Sur quoi M. Gaston Milhaud, qui nous parle aussi de « crise mystique », et qui relève avec raison l'importance capitale de cette crise dans la genèse de la philosophie cartésienne, remarque fort justement qu'une dépression due au surmenage semble peu propre à surélever les forces intellectuelles, au point de procurer « une vision nouvelle de la vérité », et de révéler d'un coup au grand réformateur de la philosophie *les fondements de la science admirable.*

* * *

A vrai dire l'état de frémissement intellectuel et d' « enthousiasme » où se trouvait Descartes s'expliquerait plus aisément si l'on admettait avec son plus récent biographe, M. Charles Adam, qu'il venait à ce moment, sinon de se faire initier (comme plus tard Leibniz) à la confrérie des Rose-Croix, au moins de pénétrer dans leur milieu. Dans

les longues explications qu'il fournit à ses lecteurs pour disculper Descartes de l'accusation (portée contre lui dès son retour à Paris, en 1623) de s'être affilié en Allemagne aux frères de la Rose-Croix, Baillet ne nous apprend-il pas que pendant sa réclusion de l'hiver 1619-1620, le philosophe, qui « ne donnait point l'exclusion de sa chambre aux curieux qui savaient parler de sciences, ou de nouvelles de littérature », avait « senti naître en lui », pour ces Rose-Croix dont il entendait raconter des merveilles, « les mouvements d'une émulation dont il fut d'autant plus touché que la nouvelle lui en était venue dans le temps de son plus grand embarras touchant les moyens qu'il devait prendre pour la recherche de la vérité », c'est-à-dire dans le temps même de sa *crise* décisive? Descartes s'était donc mis « en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouveaux savants, afin de pouvoir les connaître par lui-même, et de conférer avec eux ». Baillet, en pieux apologiste, s'empresse d'ailleurs d'ajouter que « toutes ses peines avaient été inutiles » et qu' « il ne lui fut pas possible de découvrir un seul homme qui se déclarât de la confrérie, ou qui fût même soupçonné d'en être » (1). Nous savons pourtant que Descartes entretint pendant tout l'hiver 1619-1620 un étroit commerce scientifique avec le mathématicien Faulhaber, qui professait à Ulm (2). Or, Faulhaber était Rose-Croix authentique, — et exalté (3), — et il est légitime de supposer, en dépit des dénégations de Baillet, que Descartes a rencontré en lui l'homme qu'il cherchait, et s'est trouvé par lui en

(1) Baillet ne s'appuie ici que sur un texte d'un manuscrit aujourd'hui perdu (*Studium bonæ mentis*), qu'il amplifie selon sa coutume, et où Descartes affirmait n'avoir rien pu découvrir de certain au sujet des Rose-Croix, *necdum de illis quidquam certi compertum habeo.* Mais peut-on jamais rien connaître de *certain* sur une société occulte? Le P. Poisson, aussi dévoué que Baillet à la cause de Descartes, écrit de son côté : « Il les connut parfaitement, *soit par réputation* OU AUTREMENT, et sut fort bien dire qu'ils n'étaient que des extravagants. » (*Rem. sur la méth. de Descartes*, A.-T., t. VI, p. 11.) On peut encore remarquer avec M. Adam que dans les notes extraites par Leibniz des papiers de jeunesse de Descartes, se trouve la mention d'un *Polybii Cosmopolitani Thesaurus mathematicus*, ouvrage soit écrit, soit plus vraisemblablement resté à l'état de projet, que Descartes dédie « aux savants du monde entier, et spécialement aux frères Rose-Croix très illustres en Allemagne, *totius orbis eruditis et specialiter celeberrimis in G.* (*Germania*) F. R. C. » (cf. A.-T., t. X, p. 214).

(2) Voir l'étude publiée par G. Milhaud dans *Scientia*, numéro de février 1918.

(3) Cf. HOCHSSTETTER dans *Allgemeine deutsche Biographie*; WEYERMANN, *Nachrichten von Gelehrten, Kunstlern aus Ulm*, Ulm, 1798.

contact direct avec l'atmosphère intellectuelle des Rose-Croix. Un tel contact, même s'il n'a été que fugitif, n'a-t-il pas pu avoir par rapport aux lignes morales et aux buts de la vie du philosophe une importance déterminante? La grande idée de Descartes, peut-on même se demander, ne laisserait-elle pas entrevoir à son origine l'intention, de plus en plus estompée par la suite, de transposer hardiment sur le plan de la raison la moins ésotérique et du bon sens *le plus répandu*, et de rendre ainsi beaucoup moins « élevé » mais beaucoup plus efficace, le dessein poursuivi sur le plan des mystères alchimiques par les naïfs Rose-Croix, — les mathématiques remplaçant la cabbale pour conduire au Savoir universel, les sciences hermétiques et leurs qualités occultes faisant place désormais à la Physique géométrique et à l'art des Mechaniques, comme l'élixir de longue vie aux règles de la Médecine rationnelle? C'est ainsi que poussé par le mauvais esprit vers le Temple du Savoir, où son dessein était d'aller volontairement, autrement dit sollicité un instant par la science des Rose-Croix, le philosophe s'est délivré de la tentation mauvaise, pour parvenir aux parvis de la Science par lui-même et par sa seule raison?

Malheureusement, il ne peut s'agir en tout cela que de conjectures, et, pour vraisemblables qu'elles soient, les relations de Descartes avec la confrérie mystérieuse qui excita au dix-septième siècle tant de vaine curiosité, ne quittent pas la région des hypothèses historiques. Le seul point qu'on puisse affirmer catégoriquement, c'est que Descartes a eu en 1619-1620 la plus vive curiosité de connaître les Rose-Croix, et qu'il fut alors « parfaitement informé des bruits qu'on avait fait courir d'eux par toute l'Allemagne »; c'est aussi que tout ce qu'il entendit rapporter de cette confrérie, dont la fin était « la réformation générale du monde, non pas dans la religion, dans la police du gouvernement, ou dans les mœurs, mais seulement dans les sciences », et l'ardente préoccupation où il était à son endroit, a dû avoir une part non négligeable dans la surexcitation intellectuelle des premiers jours du mois de novembre 1619.

*
* *

Quoi qu'il en soit des rapports de Descartes avec les Rose-Croix, ce qui nous intéresse avant tout, c'est la décou-

verte qu'il fit le 10 novembre 1619, c'est cette « science admirable » dont il a trouvé les fondements, avec l'aide du « Génie » qui « depuis quelques jours » « excitait en lui l'Enthousiasme ».

S'agit-il simplement d'une invention mathématique, de la découverte de la géométrie analytique, ou de ce coup de force par lequel il croyait pouvoir fondre les diverses sciences mathématiques en une unique science des proportions, ou encore de l'invention des quatre règles de la méthode, ou encore de l'intuition d'une sorte de symbolique analogue à la *caractéristique universelle* de Leibniz? M. Milhaud, dans les études très consciencieuses qu'il consacrait, peu de temps avant sa mort, à la « crise » de Descartes, et auxquelles nous avons déjà fait allusion, fait justice de ces hypothèses. Il n'y a rien dans les papiers de jeunesse de Descartes qui se rapporte à l'idée d'une symbolique des concepts, la détermination des règles de la Méthode, l'idée de l' « Algèbre générale » ou de la mathématique universelle, les grands travaux mathématiques et la découverte de la géométrie analytique sont postérieurs à l'invention de la science admirable, et ne sauraient par conséquent être confondus avec elle. Elle représente quelque chose de plus profond et de plus universel.

Dans le *Discours de la Méthode*, Descartes nous dit, en cette langue si nette et si forte qui est sans doute ce qu'il y a de plus classique en lui, que c'est précisément pendant sa réclusion de l'hiver 1619 qu'il prit la grave résolution de chercher désormais la science en lui-même (1), et qu'il conçut sa réforme philosophique. Relisons cette page avec soin.

Je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poële, où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées : entre lesquelles *l'une des premières* fut que je m'avisai de considérer que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé... Et ainsi encore je pensai que pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui

(1) « Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde, et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même... »

étaient souvent contraires les uns aux autres, et qui, ni les uns ni les autres, ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle...

A l'exemple de quoi je me persuadai... que pour toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, je ne pouvais mieux faire que d'entreprendre une bonne fois de les en ôter, afin d'y en remettre par après, ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes, lorsque je les aurais ajustées au niveau de la raison.

Rapprochons des indications fournies par ces passages celles que nous donne Baillet, d'après les *Olympica*, sur le songe du 10 novembre 1619, et sur l'interprétation qui en fut inspirée à Descartes : des deux livres qui lui furent présentés, l'un signifiait « toutes les sciences *ramassées ensemble* », et l'autre, plus précisément, « la Philosophie et la Sagesse *jointes ensemble* ». Rappelons-nous que le *Discours de la Méthode* devait primitivement s'intituler *le Projet d'une Science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection* (1), et que le songe de 1619, où Descartes reçut sa mission philosophique, où l'Esprit de vérité lui ouvrit le trésor de toutes les sciences, et où « l'esprit humain n'eut aucune part », découvrit précisément au philosophe « les fondements de *la Science admirable* », *mirabilis scientiæ fundamenta*. Rappelons-nous surtout que les méditations qui suivirent le songe (novembre 1619 à mars 1920) sont à l'origine de toute la philosophie cartésienne, et que Descartes tenait le songe lui-même pour un événement si décisif, qu'il jugeait cette affaire « la plus importante de sa vie », et qu'il en rendit de solennelles actions de grâces par un pèlerinage à Lorette qu'il avait promis de faire à pied de Venise.

Si enveloppés et réticents que soient les renseignements

(1) Le *Discours de la Méthode*, on le sait, n'est qu'une préface à un traité scientifique contenant « des essais de cette Méthode » (Dioptrique, Météores et Géométrie). Le titre auquel Descartes avait d'abord pensé est le suivant : *Le projet d'une Science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection. Plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie, où les plus curieuses matières que l'auteur ait pu choisir pour rendre preuve de la science universelle qu'il propose, sont traitées en telle sorte, que ceux mêmes qui n'ont point étudié, les peuvent entendre.*

contenus dans le *Discours de la Méthode*, si sèches et si insignifiantes que soient devenues les « visions » de 1619 dans la banale relation de Baillet, il n'est pas impossible de discerner, derrière ces textes inertes, le drame intellectuel auquel ils se réfèrent, l'intuition vivante et efficace, l'idée simple et féconde, tout étincelante d'un éclat angélique, qui dut s'imposer au philosophe en cette nuit de novembre, en cette *beata nox* où dans un poële d'Allemagne la réforme de la raison fut conçue.

Descartes s'avise d'une pensée très simple, et merveilleusement claire. Il comprend, il voit, que la Science doit être l'œuvre d'un seul, *un ouvrage composé de la main d'un seul maître :* « Comme il est bien certain que l'état de la vraie religion, dont *Dieu seul* a fait les ordonnances, doit être incomparablement mieux réglé que tous les autres (1). »

Il voit aussi, et du même coup, que l'humanité, que les efforts de tous les anciens n'ont pu « faire avancer d'un pas en la recherche de la sagesse » (2), n'a été jusqu'à présent qu'un enfant, gouverné par ses appétits et ses précepteurs, assujetti par conséquent à une condition servile, bien qu'il soit l'héritier à qui le monde est promis.

L'homme a donc eu jusqu'à présent beaucoup d'opinions, il n'a jamais eu « la connaissance certaine d'aucune chose » (3), il n'a rien, absolument rien *su* à proprement parler. Mais voici qu'il parvient à l'âge adulte, qu'il devient une personne maîtresse d'elle-même, et capable d'*ajuster* toutes choses *au niveau de la raison.* Et maintenant qu'il arrive au temps de sa plénitude, il va évacuer ce qui était de l'enfance, il va parler, penser, savoir comme un homme.

« Les vrais principes par lesquels on peut parvenir à ce plus haut degré de sagesse, auquel consiste le souverain bien de la vie humaine, sont ceux que j'ai mis en ce livre », écrivait plus tard Descartes dans sa lettre-préface à l'édition française des *Principia philosophiæ.* Et il exprimait le vœu que les bons esprits comprissent enfin *jusques à quel degré de sagesse, à quelle perfection de vie et à quelle félicité* peuvent conduire les vérités proposées par lui. La science de l'humanité parvenue à l'âge adulte procurera le bonheur de celle-ci, principalement par la Mécanique, la Médecine et la Morale ;

(1) *Discours de la Méthode*, 2e partie.
(2) Préface à la traduction française des *Principes de la philosophie.*
(3) *Ibid.*

elle sera « pratique » en effet, et nous rendra « comme maîtres et possesseurs de la nature » (1).

La mission de Descartes est donc bien claire. Si l'Esprit de vérité est descendu sur lui comme la foudre, c'est qu'il doit se consacrer à cette Science ; pour elle il quittera s'il le faut le commerce des hommes et tous les plaisirs de la vie : *et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius* (2).

A lui, en effet, est réservée la fondation définitive de la Science, dont ses neveux n'auront dans la suite des siècles (3) qu'à mettre en valeur les vérités. Car c'est en lui à vrai dire que l'humanité devient adulte, et c'est lui qui doit être l'Unique « Ingénieur » de la cité moderne des intelligences, laquelle sera toute géométrique et tirée au cordeau, et ne ressemblera pas à « ces anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps de grandes villes », et qui « sont ordinairement si mal compassées ».

« *Quod vitæ sectabor iter? Quelle sera ma voie?* » Voilà la mission grande et singulière qu'il n'aurait sans doute pas osé assumer de lui-même, mais pour laquelle il lui est révélé que l'Esprit de Vérité l'a élu.

Il faut donc qu'il renverse et disperse tout ce qu'on a essayé de bâtir dans les siècles passés, et qu'il fasse table rase de tout ce qu'on a pu penser jusqu'à lui ; entreprise héroïque à laquelle il n'a pas le droit de se refuser, mais qu'il n'y aura après lui nulle nécessité de renouveler, et qui est pour le commun des hommes plus admirable qu'imitable, car « la seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance n'est pas un exemple que chacun doive suivre (4). » Et il faut qu'il reconstruise la connaissance humaine.

Il est seul cependant, nul homme ne peut l'aider ; nul maître, nul livre, aucune expérience séculaire, aucune voix du passé ne lui parlera. En quoi donc sera son recours? En sa seule raison : non pas en la raison syllogisante des

(1) *Discours de la Méthode*, 6e partie.

(2) *Sapientia*, VII, 8.

(3) « Je sais bien aussi qu'il pourra se passer plusieurs siècles avant qu'on ait ainsi déduit de ces principes toutes les vérités qu'on en peut déduire. » (*Principes*, préface à la traduction française.)

(4) *Discours de la Méthode*, 2e partie.

Docteurs et des Savants, mais bien en la raison instinctive prise telle que l'homme la reçoit de la nature, en le bon sens qui n'a pas besoin de qualités spéciales, acquises par longueur de temps, et venant le surélever intrinsèquement (1), qui n'a besoin que de bonnes règles de méthode pour parvenir au sommet de la science et de la sagesse. Voilà la signification du *Corpus poetarum* présenté au philosophe comme le symbole du plus haut savoir. Descartes voyait alors dans l'enthousiasme et dans l'inspiration des poètes un moyen de découverte incomparablement plus puissant que la raison pesamment armée et la logique des philosophes (2) ; on sait au surplus que la raison cartésienne, avec son appréhension immédiate des « natures simples », ses idées innées, ses atomes d'évidence, sa prétention de remplacer le syllogisme par une succession d'intuitions discontinues, et son effort quasi platonicien pour ramener la démonstration à l'unité transcendante d'une intellection sans discours, bref avec ses ambitions angéliques, devait rester quelque chose d'entièrement différent de la raison classiquement reconnue dans l'être humain par Aristote et par l'École.

La raison prise à l'état de nature étant l'instrument suffisant de toute science, la raison d'autre part étant parfaitement une en chaque homme, comment la Science ne serait-elle pas une, de l'unité même de l'esprit humain? « Toutes les sciences » doivent donc être « ramassées ensemble », « la Philosophie » naturelle et « la Sagesse » ou Métaphysique doivent être « jointes ensemble », comme l'enseignent les symboles du Dictionnaire et du *Corpus poetarum*, et c'est dans l'unité de la *science admirable*, qui comportera une unique lumière et un unique mode de certitude, que « l'Esprit de Vérité » ouvre au philosophe « le trésor de toutes les

(1) Pour les anciens, c'est seulement en acquérant une telle qualité (*habitus* d'une science) que la raison humaine se proportionne à l'objet de cette science. Descartes écrivait au contraire : « Puisque les principes sont clairs et qu'on n'en doit rien déduire que par des raisonnements très évidents, *on a toujours assez d'esprit pour entendre les choses qui en dépendent.* » (Préface de la traduction française des *Principes.*)

(2) « Mirum videri possit, quare graves sententiæ in scriptis poetarum, magis quam philosophorum. Ratio est quod poetæ per enthusiasmum et vim imaginationis scripsere : sunt in nobis semina scientiæ, ut in silice, quae per rationem a philosophis educuntur, per imaginationem a poetis excutiuntur magisque elucent. » (*Cogitationes privatæ*, recueillies par Leibniz. A.-T., t. X, p. 217.)

sciences ». Il faut, décision singulièrement grave, et dont les effets ne sont pas encore épuisés, il faut rejeter l'idée traditionnelle de la diversité spécifique des sciences. Ce que Descartes est chargé de donner aux hommes, c'est une « science universelle » embrassant toutes les choses connaissables dans sa parfaite unité spécifique, c'est LA SCIENCE.

Enfin cette Science que les hommes ont si longtemps cherchée en vain, et qui maintenant s'offre à lui, comme une terre nouvelle sur laquelle il suffit de mettre le pied, la Science ou Philosophie se créera sans peine en l'esprit, dès que l'esprit, au lieu de se répandre au dehors, voudra *étudier en lui-même* pour y prendre conscience de la vérité, dont tous les germes sont là, innés. Qu'il soit attentif à choisir au dedans de soi les notions qui ne peuvent pas tromper (telles par exemple celles des essences géométriques, ou des nombres), c'est-à-dire les notions les *plus aisées* à concevoir, *les plus simples*, et qui se peuvent *le plus distinctement représenter;* et qu'il soit attentif à suivre par une déduction parfaite l'enchaînement de ces notions les unes avec les autres (1) ; liant avec évidence des éléments évidents, il ne peut pas manquer de réussir, il parviendra par une voie infaillible, et facile, à la *Science universelle qui élèvera notre nature à son plus haut degré de perfection*, qui rendra *ceux mêmes qui n'ont point étudié* capables *d'entendre les plus curieuses* et les plus difficiles *matières*, qui les mènera au comble de la « sagesse » et de la « félicité », au « souverain bien de la vie humaine ».

*
* *

C'est ainsi, croyons-nous, que Descartes aperçut, ramassée dans une seule intuition, l'idée vitale, le λόγος σπερματικός de sa réforme philosophique.

(1) Dans l'application, et quand il parviendra aux sciences physiques, il faudra bien que Descartes fasse une place à l'expérience. Mais si le rôle de l'expérience a été considérable en fait dans l'activité scientifique de Descartes lui-même, — en droit, et dans la *théorie* cartésienne, la science devait demeurer une pure construction déductive à partir des idées innées, prétendant aller toujours des causes aux effets, et excluant par suite le procédé proprement inductif ; l'expérience, qui reste ainsi extrinsèque à la science, a pour unique fonction de poser des questions au philosophe, et de trier parmi plusieurs *déductions* également possibles celles qui correspondent au monde effectivement posé par Dieu dans l'existence.

L'intuition de la science admirable contient en germe tout le rationalisme cartésien, et plus encore. Elle implique chez le jeune homme de vingt-trois ans qui va fonder à nouveau la connaissance, une force de concentration intellectuelle, une passion du vrai, une énergie de volonté peu communes, et un intrépide orgueil, joint à un mépris du passé proprement insensé. Elle apporte avec elle le dogmatisme outrancier qui caractérisera — et compromettra — la métaphysique chez les modernes, et qui entraînera par réaction les arrogantes mises en demeure de Kant, et le facile scepticisme des esprits « positifs ». Elle suppose la possibilité d'une science unique rendant raison de toutes choses, et qui sera pour l'homme une possession aisée, étant, comme les mathématiques, à la mesure de son esprit. Surtout elle isole en réalité l'esprit humain dans la création de la Science, qu'il déduit tout entière des semences de vérité innées en lui, et qui, étant vraie tout en n'étant qu'un déploiement de notre pensée, devient de fait la règle des choses. Et ainsi elle insinue déjà, en même temps que le mathématisme universel, la doctrine cartésienne des idées et la doctrine cartésienne de l'évidence, principes de l'idéalisme et du subjectivisme modernes.

Mais le caractère le plus singulier de cette découverte de la science admirable, c'est qu'elle vient d'en haut, et qu'elle a été offerte à Descartes dans un songe où « l'esprit humain n'eut aucune part ». Pour qu'on n'aille pas croire que le philosophe était ce jour-là *plenus musto*, et « qu'il aurait bu le soir avant de se coucher » (comme Huet, fort bassement, le prétendra plus tard), il prend soin de noter lui-même qu'il n'avait pas bu de vin depuis trois mois. L'enthousiasme solitaire qui l'anime a une origine divine, l'ivresse de la nuit du 10 Novembre 1619 est une ivresse sainte, elle est en sa personne comme une pentecôte de la Raison.

La science admirable ayant été pour le philosophe l'objet d'une révélation privée, on s'explique alors plus aisément pourquoi la doctrine cartésienne a gardé en plusieurs points importants les traces d'une sorte de collusion entre ce qui est de la science humaine et ce qui est de la révélation, en particulier pourquoi Descartes semble si souvent concevoir la Philosophie sur le patron de la Théologie. Bien des aspects du cartésianisme s'éclairent à cette considération. Les multiples « natures simples » qui sont les principes dont toute la

science se déduira, et qui s'imposent purement et simplement à notre esprit, sans qu'il soit permis de les résoudre en un concept plus primordial et plus universel (1), sont ainsi comme les articles de foi d'une révélation naturelle dont l'organe est la raison, la « raison » elle-même ayant chez Descartes un rôle à peine moins divin que plus tard la « conscience » chez Jean-Jacques Rousseau ; l'argument ontologique, qui nous fait immédiatement saisir l'existence de Dieu dans la seule idée de celui-ci, est comme un substitut ou un succédané d'une révélation ou d'une vision de Dieu lui-même (Malebranche se chargera de le montrer) ; l'ordre suivi par Descartes en Physique, où il prétend déduire des attributs de Dieu les premières lois du mouvement, n'est que l'ordre théologique, qui va de Dieu à la créature, indûment transposé dans la science. Enfin et surtout la notion que Descartes se fait de la science elle-même accuse les plus étranges confusions ; il s'agit d'une science purement humaine, puisqu'elle est procurée par la seule raison ; mais au lieu d'être un ensemble de sciences d'espèce différente, ayant chacune son degré spécial d'abstraction et d'intelligibilité, ses principes et ses procédés propres, et son mode propre de certitude, c'est une seule science universelle parfaitement une, comme est la science de Dieu, qui voit tout dans son essence (2) ; au lieu de résulter, à la manière imparfaite des choses humaines, du lent travail des générations, ce qui suppose à la fois l'effort continu de tous et l'autorité magistrale de quelques-uns, elle est instituée, parfaite d'un coup, par un seul, de même que la révélation n'a été consommée dans sa perfection que par un seul, par le Fils unique, et que « l'état de la vraie religion » a été réglé « par Dieu seul » ; au lieu d'avoir pour suprême critérium l'évidence de l'objet, et de se résoudre en les choses par le moyen de l'intuition sensible, commencement de toute notre connaissance, elle se résout en la véracité divine elle-même, comme la connaissance angélique, et elle repose formellement et avant tout sur l'autorité de Dieu auteur des

(1) Tel qu'était pour les anciens le concept de l'*être*.

(2) La théologie est aussi *une* science *universelle*, de même que la métaphysique. Mais la sagesse supérieure de la métaphysique, et la sagesse bien supérieure encore de la théologie, ne supprime pas à son profit et n'absorbe pas en elle, comme fait l'unique Science de Descartes, les autres sciences et leur diversité spécifique.

idées claires et créateur de nos facultés de connaissance, de même que la foi surnaturelle a pour motif formel l'autorité de Dieu auteur de la révélation ; au lieu d'être, en tant qu'elle étudie la nature, purement spéculative, elle est à la fois spéculative et pratique, comme est la théologie, *scientia speculativa eminenter practica*, ou plutôt elle est avant tout pratique, et elle sera par elle-même l'ouvrière du « souverain bien de la vie humaine », en nous donnant la maîtrise de nous et du monde. La science telle que la conçoit Descartes, c'est une science humaine qui serait en même temps divine par révélation, ou mieux qui serait la science même de Dieu et des Anges. S'il en est ainsi, c'est sans doute par un effet de l'idéalisme et si j'ose dire de l'*angélisme* qui caractérise en général la philosophie cartésienne ; mais c'est aussi que la Science est toujours restée pour Descartes la *science admirable* du 10 novembre 1619, et que son songe a été vraiment pour lui la révélation de la Science.

Parmi les éléments idéologiques dont le premier germe a été introduit par la réforme cartésienne, et dont le développement,

Ayant l'expansion des choses infinies,

a changé en trois siècles l'univers intellectuel de l'humanité, l'un des plus importants est assurément l'idée de ce que le monde moderne appelle la Science, avec tous les compléments émotionnels et révérentiels évoqués par ce mot.

Cette Science qui tient dans la mythologie des temps nouveaux un rôle aussi majestueux et aussi formidable que le Progrès lui-même, cette Science qui a tout promis et qui a tout nié, qui a élevé au-dessus de toutes choses l'indépendance absolue, la divine *aséité* de l'esprit humain, et qui a fait de tant d'hommes, détournés par elle des vérités éternelles, des êtres douloureux

C'hanno perduto il ben dello intelletto,

ce n'est pas la vraie science, la science telle qu'elle est et telle qu'elle se fait, la science docile aux choses, c'est le songe d'une nuit d'automne excité par un malin génie dans un cerveau de philosophe, — c'est *le songe de Descartes*.

JACQUES MARITAIN.

La Sphère et la Croix

CHAPITRE XVIII

Rencontres.

Derrière lui se tenaient deux autres médecins ; l'un était le fameux docteur Quayle, l'homme aux yeux clignotants et à la voix bêlante, l'autre un homme d'apparence plus vulgaire, un jeune médecin vigoureux, aux cheveux courts et bien brossés, à la figure ronde et énergique. En voyant les évadés, les deux subalternes poussèrent un cri et s'élancèrent, mais leur supérieur resta immobile et souriant, ce qui les cloua sur place.

« Laissez-les, cria-t-il d'une voix tranchante comme une lame de glace, d'une glace qui n'avait jamais été de l'eau. Je ne veux pas de champions zélés, continua la voix coupante, même la folie de nos amis nous fatigue à la longue. Vous ne supposez pas que j'aurais permis à ces aliénés de s'évader de leurs cellules sans de bonnes raisons. J'ai la meilleure et la plus complète. On peut les laisser dehors aujourd'hui parce qu'aujourd'hui le monde entier est devenu leur cellule. Je n'ai plus besoin de la mascarade médiévale des chaînes et des portes. Qu'ils errent sur la terre comme ils erraient dans ce jardin et je serai encore leur maître autant qu'il me plaira. Qu'ils prennent les ailes du matin et s'envolent aux extrémités de la mer... j'y suis. Où iront-ils hors de ma présence, et où s'enfuiront-ils de ma pensée? Courage, docteur Quayle, et ne vous laissez pas

abattre ; les beaux jours de la tyrannie ne font que commencer sur cette terre. »

Disant cela, le directeur se mit à rire et les quitta brusquement comme s'il eût été mauvais de laisser voir son hilarité.

— Puis-je vous entretenir un instant, dit Turnbull en s'avançant d'un air respectueux et pourtant résolu. Mais les épaules du Maître, qui ne daigna pas se retourner, exprimèrent seules par un fléchissement inattendu le plus profond dédain.

Turnbull se retourna d'un mouvement brusque vers les deux médecins et leur dit rudement :

— De quelles machinations parle-t-il?... et vous, qui êtes-vous?

— Je me nomme Hutton, dit le petit homme robuste, et je suis... un de ceux dont la fonction est de diriger l'établissement.

— Mon nom est Turnbull, dit l'autre, je suis un de ceux dont la fonction est de le détruire jusqu'aux fondements.

Le petit médecin sourit. Turnbull sentit que sa colère lui donnait plus d'assurance.

— Mais je n'ai pas besoin de parler de cela, fit-il avec calme. Je veux seulement savoir ce que veut dire le directeur de cet asile.

Le sourire du docteur Hutton fit place à un rire bref, mais un peu gêné :

— Je suppose, dit-il, que vous ne parlez pas tout à fait sérieusement.

— Si, ma question est très sérieuse et demande une réponse. Pourquoi le directeur nous enferme-t-il chacun dans un placard comme deux bocaux de pickles pendant tout un horrible mois et pourquoi nous laisse-t-il maintenant libres d'aller et venir dans le jardin?

— Si je vous comprends bien, dit Hutton, levant les sourcils, vous vous plaignez de pouvoir vous promener à votre aise.

— Je me plains, dit d'un air entêté Turnbull, de ce fait que si je suis capable de me promener librement, je l'ai été pendant tout ce mois. Personne ne m'a examiné ; personne ne m'a approché. Votre chef dit que je ne suis libre que parce qu'il a pris d'autres arrangements. Quels sont ces arrangements?

Le jeune homme au visage rond baissa un moment les yeux, continuant à fumer d'un air pensif. L'autre médecin s'était éloigné allant et venant d'un pas nerveux sur la pelouse. A la fin, le visage rond se releva et laissa voir deux yeux où brillait une certaine franchise.

— Soit, dit-il, je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à vous renseigner maintenant. Vous avez été enfermés tout un mois parce que ce fut justement pendant cette période que le directeur a élaboré son vaste plan. Il a présenté son bill au Parlement et organisé la nouvelle police médicale. Mais, évidemment, vous n'avez pas entendu parler de tout cela ; du reste, cela ne vous regardait pas.

— Entendu parler de quoi? demanda le questionneur impatient.

— Une nouvelle loi existe qui donne à l'asile des pouvoirs considérablement étendus. Même si vous vous échappiez maintenant, n'importe quel policier vous conduirait à la ville la plus proche si vous ne pouviez montrer un certificat de santé délivré par nous. D'ailleurs, continua-t-il, le directeur a présenté devant les deux Chambres du Parlement la véritable objection faite par la science à toute la législation actuelle sur l'aliénation mentale. Comme il l'a très bien dit, l'erreur a été de supposer la démence une exception ou un cas extrême. L'insanité, comme l'inattention, est un état commun à la plus grande partie des hommes. Pratiquement, il est plus nécessaire de connaître ceux dont l'esprit est vraiment normal que ceux qui souffrent de tares accidentelles. Nous avons donc pris le contrepied de la méthode en cours et les gens doivent maintenant prouver qu'ils sont sains d'esprit. Dans le premier village où vous entrerez, le constable verra immédiatement que vous ne portez pas sur le revers de gauche de votre vêtement le petit écusson marqué d'un S maintenant nécessaire à quiconque franchit les limites de l'asile ou en sort en dehors des heures fixées.

— Vous prétendez, dit Turnbull, que c'est là ce que le directeur de l'asile a soutenu devant la Chambre des Communes?

Le docteur Hutton inclina gravement la tête.

— Et vous prétendez, s'écria Turnbull, qui ricana bruyamment, que cette proposition a été votée dans une assemblée qui se dit démocratique?

Le docteur eut un large sourire qui découvrit toutes ses dents. « Oh ! l'assemblée se dit maintenant socialiste, mais nous leur avons expliqué que c'était là une question réservée aux savants. »

Turnbull frappa du pied sur le sable ; puis se ressaisissant, il reprit :

— Pourquoi votre infernal médecin en chef nous enferme-t-il dans des cellules séparées tandis qu'il transforme l'Angleterre en une maison de fous? Je ne suis pas le Premier ministre ; nous ne sommes pas la Chambre des lords.

— Il n'avait pas peur du Premier, répliqua le docteur Hutton ; il n'a pas peur de la Chambre des lords, mais...

— Mais quoi? demanda Turnbull qui piétinait.

— Il a peur de vous, dit simplement Hutton. Quoi, vous ne le saviez pas?

MacIan, qui n'avait rien dit encore, s'avança brusquement et tremblant de colère, les yeux étincelants :

— Il avait peur, commença-t-il. Vous voulez dire que nous...

— Je puis vous dire la vérité toute nue, maintenant que le danger est passé, dit Hutton d'une voix calme, vous étiez tous les deux les seuls dont il ait jamais eu peur.

Puis il ajouta d'une voix très basse :

— Les seuls, excepté un homme... qu'il redoutait plus encore et qu'il a enterré plus profondément.

— Allons-nous-en, s'écria MacIan, ceci veut qu'on y réfléchisse.

Turnbull le suivit en silence, mais avant de partir il se retourna vers les médecins :

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il brusquement. Est-ce que toute l'Angleterre est devenue folle à propos de la folie?

Le docteur Hutton sourit de nouveau et s'inclinant légèrement :

— Quant à cela aussi, répondit-il, je ne veux pas vous laisser dans le doute.

Turnbull, sans attendre la suite, fit demi-tour et partit rejoindre son compagnon sous les ombrages. Ils ne remarquèrent aucun changement dans le décor sinon que le jardin leur parut plus exquis que jamais sous le soleil matinal, et qu'ils crurent apercevoir un plus grand nombre de personnes, allant et venant, malades ou gens de service.

Les deux médecins en noir se trouvaient encore sur la pelouse quand un homme vêtu comme eux, les cheveux gris, apparut non loin d'eux, s'avançant d'un pas rapide. Son allure décidée et sa toilette sévère lui donnaient l'aspect d'un autre médecin ou du moins d'un haut fonctionnaire de l'établissement et, quand il passa près de Turnbull, ce dernier eut subitement l'impression très nette qu'il l'avait déjà vu quelque part. Ce n'était pas qu'il le prît pour une personne de connaissance, et pourtant il était certain de l'avoir très attentivement regardé à une époque qu'il ne pouvait préciser. Ce n'était le visage ni d'un ami ni d'un ennemi ; sa vue n'éveillait ni irritation ni tendresse, et pourtant c'était le visage d'un homme qui, pour une raison quelconque, avait joué dans sa vie un rôle impor-

tant. Tout en continuant sa promenade, il s'arrangea pour faire de multiples détours et pour examiner, à plusieurs reprises, le visage de l'homme, aux moustaches quelque peu militaires, avec un monocle, une de ces physionomies qui semblent aristocratiques sans être distinguées. Turnbull ne voyait aucun médecin dans ses souvenirs d'homme bien portant. L'inconnu était-il un oncle depuis longtemps perdu, ou n'était-ce qu'un passant qu'il aurait eu longtemps pour vis-à-vis dans un train? A ce moment, l'homme fit tomber d'un geste ennuyé son monocle ; Turnbull se rappela ce geste et la vérité prit corps devant lui. L'homme aux moustaches était Cumberland Vane, le juge de Londres devant qui lui et MacIan avaient comparu. Le magistrat devait avoir été appelé à d'autres fonctions, à un poste ayant rapport à l'inspection des asiles.

Turnbull eut un léger battement de cœur, une sorte de vague espoir. Comme magistrat, M. Cumberland Vane s'était montré quelque peu indifférent et superficiel, mais aimable certes et, en somme, accessible au bon sens quand celui-ci s'exprimait dans le langage strictement conventionnel. C'était du moins une autorité plus humaine et plus agréable que l'excentrique à la barbe flottante ou le démon au menton fendu.

Il alla droit au magistrat et lui dit : « Bonjour, monsieur Vane ; vous ne me reconnaissez peut-être pas? »

Cumberland Vane vissa son monocle dans l'œil, le visage refrogné un instant, puis il dit brièvement mais poliment :

— Oui, je me souviens de vous, monsieur ; une agression, n'est-ce pas?... quelqu'un avait brisé vos vitres. Un grand diable... Mac quelque chose... l'affaire a fait beaucoup de bruit par la suite.

— Il se nomme MacIan, monsieur, dit respectueusement Turnbull. Il est ici avec moi.

— Hein? dit Vane d'un ton tranchant. Que le diable l'emporte ! Est-il pour quelque chose dans toute cette histoire?

— Monsieur Vane, dit Turnbull pacifiquement, je ne prétends pas que lui ou moi nous ayons agi dans cette occasion d'une façon très correcte. Vous aviez été très indulgent pour nous et ne nous avez pas traités, comme vous l'auriez pu, en criminels. Si bien que vous nous donnerez, j'en suis sûr, votre témoignage, et direz que même si nous sommes des criminels, nous ne sommes en rien des aliénés, ni au sens légal ni au sens médical. Je suis sûr que vous userez pour nous de votre influence.

— Mon influence ! répéta le magistrat avec un léger sursaut. Je ne vous comprends pas bien.

— Je ne sais quelle fonction vous remplissez ici, continua gravement Turnbull, mais une autorité judiciaire de votre distinction doit certainement en remplir une importante. Soit que vous soyez un visiteur, un inspecteur de cet asile ou peut-être comme une sorte de conseiller permanent, votre opinion doit...

Cumberland Vane éclata subitement en imprécations, le visage transformé par la fureur et le mépris et cependant, chose étrange, sa colère ne semblait pas spécialement dirigée contre Turnbull.

— Que Dieu me pardonne ! finit-il par dire tout haletant. Je ne suis pas du tout ici comme fonctionnaire. J'y suis comme malade : cette bande d'empoisonneurs s'accordent pour dire que j'ai perdu l'esprit.

— Vous ! s'écria Turnbull avec une terrible emphase. Vous ! Perdu l'esprit !

Dans l'émoi de sa surprise devant une chose aussi déconcertante, Turnbull faillit ajouter : « Voyons ! vous n'en aviez pas beaucoup à perdre ! » Mais il rappela fort heureusement à son aide les restes de sa diplomatie en déroute.

— Cela ne peut pas se passer ainsi, dit-il, des hommes comme MacIan et moi peuvent être toute leur vie victimes de l'injustice, mais un homme comme vous doit avoir de l'influence.

— Un seul homme a maintenant de l'influence en Angleterre, dit Vane, et sa voix changea de ton, devint calme et d'une gravité pleine de conviction.

— Que voulez-vous dire? demanda Turnbull.

— Je parle de ce maudit personnage au long menton fendu.

— Est-ce vrai, demanda Turnbull, qu'il a pu machiner et diriger une chose aussi énorme ! Qui donc a mis le pays dans un tel état?

M. Cumberland Vane partit d'un éclat de rire.

— Qui a mis le pays dans un tel état? s'écria-t-il. Mais c'est vous. Puisque vous aviez été assez fou pour accepter de vous battre avec MacIan, chacun était prêt à croire aux choses les plus extravagantes.

— Je ne comprends pas, répondit Turnbull. Pourquoi cela vous surprenait-il que je me batte? Je me suis toujours battu, j'espère.

— Eh bien, dit Cumberland Vane, voyez-vous... vous ne croyiez pas à la religion, ainsi nous pensions qu'en tout cas vous étiez sain d'esprit. Vous avez été dans votre langage plus loin que la plupart d'entre nous ne voulaient aller, car je crois qu'il n'est pas bon de

blesser les sentiments intimes. Bien entendu, nous savions tous que vous aviez raison et nous comptions sur votre bon sens.

— Vraiment, dit le directeur de *l'Athée*, le cœur gros. Je suis désolé que vous ne m'ayez pas parlé ainsi en temps utile.

Il s'éloigna rapidement et alla se jeter sur un fauteuil de jardin. Pendant quelques minutes ses torts lui cachèrent le fait énorme et hilarant de Cumberland Vane enfermé comme aliéné.

. . . . . .

Puis, s'étant levé, il se mit à marcher à grands pas et comme il passait tout près d'une haie de lauriers-roses, il vit bondir un jeune homme d'une taille extraordinaire qui se dressa en face de lui, et voulut se jeter à son cou comme pour l'embrasser.

— Vous ne me reconnaissez pas? sanglotait presque le jeune homme qui paraissait très agité. Ne suis-je pas inscrit dans votre cœur, mon vieux? Dites-moi donc, qu'est-ce que vous avez fait de mon yacht?

— Lâchez-moi, je vous prie, dit Turnbull irrité. Êtes-vous fou?

Le jeune homme s'assit sur le sable de l'allée, riant aux larmes.

— Mais non, c'est cela qui est le plus drôle, ...je ne suis pas fou, répondit-il. On m'a enfermé ici, et je ne suis pas fou.

Et de nouveau, il éclata d'un rire plein de béatitude, innocent et joyeux comme la sonnerie d'un mariage.

Turnbull, dont la faculté d'étonnement était épuisée, dit enfin :

— M. Wilkinson, je pense, ne trouvant rien à dire de plus.

Le grand diable assis sur le sable s'inclina poliment et répondit :

— Tout à votre service. Ne pas confondre avec les Wilkinson de Cumberland, et, comme je vous le dis, mon vieux, qu'est-ce que vous avez fait de mon yacht? Vous voyez, on m'a enfermé ici... dans ce jardin... et un yacht conviendrait tout à fait comme distraction à un célibataire.

— Je suis tout à fait désolé, commença Turnbull au dernier degré de l'ahurissement et de l'exaspération, mais en vérité...

— Oh ! je vois très bien que vous ne l'avez pas sur vous en ce moment, dit M. Wilkinson tout à fait magnanime.

— Le fait est... reprit Turnbull, mais le reste de la phrase se figea sur ses lèvres, car il venait de voir apparaître le profil de bouc et le binocle étincelant du docteur Quayle.

— Ah ! ce cher M. Wilkinson, dit le médecin comme réjoui de la coïncidence, et M. Turnbull. Voyons, je veux parler à M. Turnbull.

M. Turnbull eut un mouvement de résignation plutôt que d'assentiment et le médecin accepta néanmoins ce geste avec un sourire qui découvrait un peu plus ses deux dents de devant.

— Je suis sûr que M. Wilkinson nous excusera.

Et sa redingote virevoltant, il conduisit d'un pas rapide Turnbull au coin d'un sentier.

— Mon cher monsieur, dit-il, d'une manière tout à fait affectueuse, je ne vois pas d'inconvénient à vous parler sans détours... vous êtes un malade qui nous donnez tant d'espoir... vous comprenez si bien le point de vue scientifique et je n'aime pas vous voir importuné par des malades qui, eux, sont réellement des cas désespérés. Ceux-ci sont monotones et affolants. L'homme qui vous entretenait tout à l'heure, pauvre diable, est un des types les plus caractérisés du dément à *idée fixe*. C'est très triste et, je le crains, tout à fait incurable. Il ne cesse de raconter à tout le monde, — et ici le médecin baissa la voix sur un ton confidentiel, — il raconte que deux personnes ont pris son yacht. Le récit qu'il donne de cette perte est tout à fait incohérent.

Turnbull, qui trépidait, s'écria d'un air furieux :

— Oh ! c'est par trop fort et j'en ai assez...

— Je sais, je sais, dit d'un air triste le psychologue, c'est un cas très grave de mélancolie, heureusement très rare. Il est si rare même, que, dans une classification de ces maladies, il figure sous un nom particulier... *Perdinavititis*, inflammation du cerveau créant l'impression qu'on a perdu un navire. Vraiment, ajouta-t-il avec une sorte de confusion, je suis un peu fier malgré tout. C'est moi qui ai découvert l'unique cas existant de perdinavititis.

— Mais vous n'y êtes pas du tout, docteur, dit Turnbull prêt à s'arracher les cheveux. Vous n'y êtes pas du tout. Cet homme a bien réellement perdu un bateau. D'ailleurs, si vous voulez que je précise davantage : c'est moi qui le lui ai pris.

Le docteur Quayle fit le mouvement d'un homme qui se secoue, puis fixa d'un œil singulier Turnbull. Et, sur un ton d'amabilité empressée :

— Mais oui, c'est vous, évidemment. C'est cela, c'est bien cela.

Et prenant congé, avec des gestes courtois, il remonta l'allée d'un pas rapide. Mais il s'arrêta presque aussitôt sous un cytise, et, sortant son carnet, écrivit fiévreusement : « Singulier développement du mal chez l'éleuthéromane Turnbull. Manifestation subite de

Rapinavititis... Idée hallucinante d'avoir volé un bateau. Le premier cas que l'on ait jamais noté. »

Turnbull resta figé sur place un moment, puis se mit à courir, furieux, dans le jardin pour trouver MacIan. Il finit par le rencontrer perdu dans une songerie profonde d'où la vue de Turnbull le tira brusquement.

— Vous souffrez, Turnbull? demanda-t-il d'un air anxieux.

— Je meurs, répondit l'autre très calme. Je meurs littéralement du désir de savoir quelque chose. Je veux savoir ce que toute cette histoire signifie.

MacIan ne répondit pas. Turbull continua, d'un ton âpre :

— J'ai rencontré le fameux Wilkinson dont nous avons perdu le yacht. J'ai rencontré le juge devant lequel on nous a traînés quand vous avez brisé ma vitre. Qu'est-ce que cela signifie... cette rencontre de toutes ces vieilles connaissances? On n'en rencontre jamais autant à la fois, excepté dans un rêve.

Puis, après un silence, il s'écria avec une sincérité déchirante :

— Êtes-vous vraiment ici, Evan? Y avez-vous jamais été? Est-ce un rêve que je fais?

MacIan avait écouté chacune de ces paroles dans un silence attentif, puis son visage s'enflamma comme d'habitude lorsque toute son âme cédait à une révélation intérieure.

— Non, mon brave athée, s'écria-t-il, non, vous le pur, le courtois, le révérend, le pieux blasphémateur. Non, vous ne rêvez pas, vous êtes tout à fait éveillé.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a deux états où l'on rencontre de vieux amis en si grand nombre, dit MacIan, l'un est le rêve, l'autre est la fin du monde.

— Et vous dites...

— Je dis que ce n'est pas un rêve, répondit MacIan d'une voix retentissante.

— Vous voulez sérieusement suggérer... commença Turnbull.

— Taisez-vous ! ou je dirai tout de travers, fit MacIan haletant. Ce n'est pas commode, d'ailleurs, à expliquer. Une apocalypse est tout le contraire d'un songe. Un songe est plus faux que la vie extérieure. Mais la fin du monde est plus réelle que le monde qu'elle achève. Je ne dis pas que c'est ici la fin du monde, mais cela lui ressemble... c'est la fin de quelque chose. Tout le monde se rassemble en un même lieu. Tout arrive à un point.

— Lequel? demanda Turnbull.

— Je ne puis le voir, dit Evan. Il est trop grand et trop simple.

Puis il reprit, après un silence :

— Je ne puis le voir et pourtant j'essaierai de le décrire. Turnbull, il y a trois jours, j'ai vu brusquement que notre duel n'était pas juste, après tout.

— Il y a trois jours ! répéta Turnbull. Quand et pourquoi vous est venue cette illumination?

— J'ai su que j'avais tort, répondit Evan, dès l'instant où j'ai vu les yeux du vieillard dans sa cellule.

— Le vieillard dans sa cellule, répéta son compagnon étonné. Vous voulez parler du pauvre idiot qui aime les chevilles?

— Oui, dit MacIan après une légère pause, c'est de lui que je parle. Quand j'ai vu ses yeux et entendu sa pauvre vieille voix cassée, j'ai compris que ce n'aurait pas été bien de vous tuer. Ç'aurait été un péché véniel.

— Très obligé, dit Turnbull d'un ton bourru.

— Laissez-moi le temps de m'expliquer, fit MacIan qui ne broncha pas, j'essaie de dire toute la vérité. J'essaie d'en dire plus que je n'en sais. Ainsi, vous voyez que j'avoue, continua-t-il en faisant tous ses efforts pour être clair, j'avoue que tous ceux qui ont traité de folie notre duel avaient, dans un sens, raison. Je l'avouerai au vieux Cumberland Vane, le juge au monocle. Je l'avouerai même à ce vieil âne en flanelle brune qui nous a parlé de l'amour. Oui, ils ont en un certain point raison. Je suis un peu fou.

Il s'arrêta et s'essuya le front comme accablé. Puis il continua :

— Je suis un peu fou, mais, en somme, il ne s'agit que d'une folie légère. Quand des centaines d'hommes d'un esprit supérieur se sont battus en duel pour des riens, le monde entier n'avait pas besoin de perdre l'esprit à propos de mon extravagance. Toute l'Angleterre est devenue prisonnière pour nous mettre en prison. Toute l'Angleterre est devenue un asile de fous pour prouver notre folie. Comparé au public en général, je puis passer, c'est sûr, pour bien portant.

Il s'arrêta encore, puis reprit, haletant comme un homme qui cherche avec angoisse à découvrir la vérité :

— Quand j'ai vu cela, j'ai tout vu ; j'ai vu l'Église et le monde. L'Église dans son action terrestre a subi le contact de choses morbides, de tortures et de visions sanglantes, de massacres. L'Église a eu ses folies et j'en suis une. Je suis le massacre de la Saint-Bar-

thélemy. Je suis l'Inquisition d'Espagne. Je ne dis pas que nous ne sommes jamais devenus fous, mais je dis que nous pouvons quand même être les gardiens de nos ennemis. Le massacre est une chose mauvaise, même s'il répond à une provocation comme à la Saint-Barthélemy. Mais votre Nietzsche vous dira que le massacre est glorieux même sans provocation. La torture devrait être violemment abolie même si l'Église la pratiquait. Mais votre Tolstoï vous enseignera qu'il ne faut pas user de violence même pour abolir la torture. A la fin, qui est le plus fou?... l'Église ou le monde ? Qui est le plus fou, le prêtre espagnol qui permet la tyrannie ou le sophiste prussien qui l'admire? Qui est le plus fou, le prêtre russe qui décourage la juste révolte ou le romancier russe qui l'interdit? C'est là l'épreuve finale. Le monde laissé à lui-même devient plus féroce qu'aucune croyance. Il y a peu de jours nous étions, vous et moi, les gens les plus fous de l'Angleterre. Maintenant je crois, grand Dieu ! que nous sommes les mieux équilibrés. C'est là la seule véritable question... l'Église est-elle vraiment plus folle que le monde? Laissons les rationalistes courir jusqu'au bout de leur course et voyons où ils finiront. Si le monde a quelque équilibre normal autre que Dieu, qu'il le trouve. Le trouve-t-il? Laissez le monde aller comme il lui plaît, s'écria-t-il avec un geste sauvage, le monde se tient-il sur sa base? Se tient-il ou chancelle-t-il?

Turnbull garda le silence et MacIan lui dit, les yeux de nouveau fixés sur le sol :

— Il chancelle, Turnbull ; il ne peut se tenir debout tout seul ; vous savez qu'il ne le peut pas. C'est cela qui a été le chagrin de toute votre vie. Turnbull, ce jardin n'est pas un rêve, mais une apocalypse qui se réalise. Ce jardin, c'est le monde qui est devenu fou.

Turnbull ne bougea pas. Il avait écouté tout le temps, cependant, et l'autre sentit que, pour la première fois, il avait écouté sérieusement.

— Le monde est devenu fou, reprit MacIan, et il l'est devenu à cause de nous. Le monde se donne le mal de faire une grosse erreur à propos de chaque petite erreur faite par l'Église. C'est pourquoi dix comtés ont été changés en un asile d'aliénés ; c'est pourquoi une foule de braves gens sont jetés dans cet écœurant alambic. C'est maintenant le jugement de ce monde. Le Prince de ce monde est jugé et il l'est exactement parce qu'il juge. Voici enfin une solution simple à la querelle entre la sphère et la croix...

Pour la première fois, Turnbull eut un sursaut.

— La sphère et... répéta-t-il.

— Qu'est-ce que vous avez? demanda MacIan.

— J'ai fait un rêve, dit très vite Turnbull sur un ton mystérieux, dans lequel j'ai vu la croix démolie et la sphère intacte...

— J'ai fait un rêve, dit MacIan, dans lequel j'ai vu la croix debout et la sphère anéantie. Ces deux rêves-là venaient de l'enfer. Il faut une terre ronde pour y planter la croix. Mais voici la terrible différence... c'est que le monde sphérique ne consentira même pas à demeurer une sphère. Les astronomes nous disent toujours qu'il a la forme d'une orange ou d'un œuf ou d'une saucisse allemande. Ils tourmentent ce vieux monde comme une vessie et lui donnent un millier de formes imprécises. Turnbull, nous ne pouvons croire que la sphère sera toujours une sphère, nous ne pouvons croire que la raison est raisonnable. A la fin, l'immense globe terrestre perdra sa figure et seule la croix restera debout. »

Il y eut un long silence ; puis Turnbull dit, hésitant :

— Avez-vous été frappé de ce fait que depuis... depuis ces deux rêves, quels qu'ils fussent...

— Eh bien? murmura MacIan.

— Depuis, continua Turnbull, toujours à voix basse, depuis, nous n'avons plus jamais cherché nos épées.

— Vous avez raison, répondit Evan si bas qu'on l'entendit à peine, nous avons trouvé une chose que nous haïssons tous deux plus que nous ne nous sommes jamais haïs l'un l'autre, et je crois que je sais son nom.

Turnbull parut froncer les sourcils et hésiter un moment, puis il dit :

— Peu importe que vous le nommiez, du moment que vous vous en écartez.

Un craquement de branches se fit entendre brusquement derrière eux, les buissons s'écartèrent et un personnage de très grande taille se dressa au-dessus de Turnbull, avec une suprême arrogance, le menton en avant, un menton dont l'ombre se dessinait étrangement sur le sentier.

— Vous voyez que ce n'est pas facile, dit MacIan entre ses dents.

Ils levèrent les yeux vers le directeur, mais ne le regardèrent qu'un instant. Ses yeux étaient pleins d'une colère froide, d'une sorte de haine absolument sans cœur. Sa voix pour la première fois était sans

ironie. Il n'y avait en elle pas plus de sarcasme qu'il n'y en a dans une barre de fer.

— Vous allez rentrer dans l'asile d'ici trois minutes, dit-il avec une rudesse implacable, ou vous serez fusillés par l'artillerie qui est placée à toutes les fenêtres. On parle beaucoup trop dans ce jardin ; nous allons le fermer. On s'occupera de vous à l'intérieur.

— Ah ! dit MacIan avec un long soupir de satisfaction. J'avais donc raison.

Et faisant demi-tour il obéit et marcha vers l'asile. Turnbull parut débattre intérieurement pendant quelques secondes l'idée d'assommer le directeur, puis il se laissa prendre par le même fatalisme que son compagnon.

Chose étrange, il leur semblait que plus leur soumission serait douce, plus vite les événements aboutiraient à quelque grande collision.

CHAPITRE XX

Dies iræ.

En avançant vers l'asile, ils jetèrent les yeux sur les innombrables fenêtres et comprirent la menace du directeur. Au moyen de ce machinisme compliqué, mais invisible, qui enveloppait comme d'un réseau nerveux tout l'établissement, on avait fait surgir de chaque rebord de fenêtre des rangs et des rangs de cylindres d'acier poli, sinistres merveilles de l'artillerie moderne. Ces cylindres commandaient tout le jardin et toute la campagne et auraient pu anéantir un corps d'armée.

Cette silencieuse déclaration de guerre avait évidemment produit tout son effet. Comme MacIan et Turnbull marchaient d'un pas ferme, mais lent, vers le vestibule d'entrée de l'institution, ils purent voir que presque tous les malades s'y trouvaient déjà rassemblés, avec le corps médical et tout le régiment des gardiens et des aides. Mais quand ils entrèrent dans le vestibule éclairé et que la haute porte de fer, refermée avec bruit, fut verrouillée derrière eux, une nouvelle surprise les attendait et le robuste Turnbull faillit tomber à la renverse, car il voyait un spectacle qui était vraiment, comme l'avait dit MacIan, ou le Jugement dernier ou un rêve...

...Il y avait là le disciple de Tolstoï, vêtu de flanelle médicale, avec

sa barbe jaune recourbée en arrière, son nez fureteur et ses yeux fous. Il parlait avec animation à M. Gordon, le gros antiquaire juif qu'ils avaient bâillonné dans son magasin. Il y avait, non seulement M. Vane le juge, mais aussi son greffier. Aucun spectacle, inattendu ou fantastique, n'aurait pu produire chez Turnbull une impression de cauchemar comme la réunion de toutes ces figures familières.

... Mais une voix cruelle retentit qui glaça le sang dans les veines de tous. Le directeur était debout au milieu de la salle et contemplait la scène comme un grand artiste fixant le tableau qu'il vient d'achever. Si imposant qu'il parût, personne n'avait encore vu aussi clairement ce qu'il y avait, sur son visage, de vraiment haïssable, et, même alors, on n'aurait pu définir cette impression qu'en disant que ses sourcils arqués et son long menton emphatique lui donnaient l'air d'être éclairé d'en bas comme le visage d'un acteur infernal.

« Quelle charmante réunion ! dit-il, les yeux étincelants... Une réunion charmante, reprit-il, et sa voix eut un accent de souverain mépris. Pourtant, je crois que plusieurs d'entre vous ne se rendent pas bien compte de ce qui nous a rassemblés. Je vous l'expliquerai, mesdames et messieurs ; j'expliquerai tout. Voyons, à qui m'adresserai-je spécialement? A M. James Turnbull. Il a l'esprit scientifique. »

Turnbull, suffoqué, voulut protester, mais le directeur, toussant légèrement par politesse, continua : « M. Turnbull m'approuvera si je dis que nous avons compris depuis longtemps dans les cercles scientifiques quel tort immense a causé une légende telle que celle de la *Crucifixion*.

Turnbull grommela quelque chose qui pouvait passer pour une approbation...

Le directeur continua d'une voix dure : « Nous fîmes de vains efforts pour affirmer que cet incident était déplacé, pour insister sur le trop grand nombre de fanatiques, sur tant de meurtres. Nous nous sommes vus obligés de prendre la chose en main, de la soumettre à une enquête conforme à l'esprit de l'histoire vue par la science et, avec l'aide de M. Turnbull et d'autres, nous avons eu le bonheur de pouvoir annoncer que cette prétendue *Crucifixion* n'a jamais eu lieu. »

MacIan se redressa, regardant fixement le directeur. Turnbull ne leva pas les yeux.

« C'est là, nous l'avons découvert, la seule façon de traiter toutes

les superstitions, continua l'orateur. Il est nécessaire de nier leur authenticité historique et nous l'avons fait avec un plein succès dans les cas de miracles et autres choses de même ordre. Or, le bruit s'est malheureusement répandu, il y a peu de temps, d'une soi-disant affaire qui nous menaçait (comme dirait M. Turnbull) de galvaniser le cadavre du Christianisme... l'histoire prétendue d'un Écossais excentrique qui voulait se battre pour la Vierge. »

MacIan, subitement très pâle, fit un pas en avant, mais l'orateur, gardant son attitude aisée, n'arrêta pas son flux de paroles. « Nous avons alors insisté de nouveau, dit-il, sur le fait que ce duel ne devait pas susciter l'admiration, que c'était une simple rixe, mais les gens sont ignorants et romanesques. Des signes apparurent d'une tendance à tenir pour des héros ce prétendu Écossais et son soi-disant adversaire. Nous essayâmes de tous les autres moyens pour mettre un terme à ce culte réactionnaire. Des ouvriers qui avaient fait des paris à propos de ce duel furent emprisonnés pour jeux illicites. D'autres, ayant bu à la santé d'un des duellistes, furent emprisonnés pour ivresse. Mais l'excitation populaire créée par ce soi-disant duel ne s'apaisait pas et nous dûmes avoir recours à notre ancienne méthode historique. Nous avons examiné, à la lumière de la science, l'histoire de la provocation de MacIan et nous sommes heureux de vous informer que tout cela n'est qu'une fable. Il n'y a jamais eu de provocation. Jamais un homme n'a existé du nom de MacIan. C'est un mythe mélodramatique, comme le Calvaire. »

Personne ne bougea, sauf Turnbull qui releva la tête, et cependant on eut la sensation d'une explosion silencieuse.

« Toute l'histoire de la provocation de MacIan, continua le directeur qui regardait son auditoire, tout radieux d'une sinistre bienveillance, est née, comme nous avons pu l'établir, des obsessions de quelques types pathologiques,tous heureusement confiés maintenant à nos soins. Il y a ici, par exemple, une personne du nom de Gordon, qui tenait auparavant un magasin de curiosités. C'est une victime de la maladie nommée *vinculomanie*... l'impression qu'on a été lié et garrotté. Nous avons aussi un cas de fugacité, M. Whimpey qui s'imagine avoir été pourchassé par deux hommes. »

Le boutiquier juif et le gradué de Magdalen firent un bond hors de la foule, le visage bouleversé par l'indignation, mais l'orateur continua :

« Toutes ces histoires sont fausses. Nous nous sommes assurés

de tous ceux qui ont prétendu avoir été témoins du duel et nous avons fait la preuve de leur déséquilibre mental. C'est pourquoi tous ces gens sont ici. »

Le directeur, cruel artiste, s'exaltant devant cette foule si aisément domptée, promena sur elle un regard circulaire, avec un sourire qui découvrit ses dents parfaites, puis, traversant le hall, il disparut par une porte intérieure. Ses deux lieutenants, Quayle et Hutton, restaient à la tête de la grande armée d'aides et de gardiens.

« J'espère que nous n'aurons plus d'ennui », dit le docteur Quayle d'un air presque aimable en s'adressant à Turnbull qui s'appuyait lourdement sur le dossier d'une chaise.

Les yeux fichés en terre, Turnbull souleva la chaise un pouce ou deux au-dessus du sol. Puis la brandissant tout à coup au-dessus de sa tête, il la lança dans la direction de Quayle si violemment qu'un des pieds se brisa et fit se réfugier le docteur tout haletant dans un coin. MacIan poussa un grand cri, ramassa le pied de la chaise et s'élançant sur l'autre médecin lui en porta un coup qui le fit tomber. Vingt gardiens s'élancèrent pour s'emparer des rebelles ; MacIan en renversa trois sur le sol et Turnbull s'élançait sur un quatrième quand un cri retentit derrière eux, annonçant quelque chose d'imprévu et de terrible.

Deux des trois passages par où l'on sortait du vestibule étaient pleins d'une fumée bleue. Un instant après, le vestibule lui-même était envahi à son tour et des étincelles commencèrent à voler comme des abeilles écarlates.

— Le feu ! cria Quayle, saisi de terreur et perdant toute dignité. Qui a pu faire cela? comment cela a-t-il pu se produire?

Un éclair brilla dans les yeux de Turnbull.

— Comment s'est produite la Révolution française? demanda-t-il.

— Oh ! comment le saurais-je? gémit le docteur.

— Alors, je vous le dirai, répliqua Turnbull ; elle s'est produite parce que des gens se sont imaginé qu'un épicier français était aussi respectable qu'il en avait l'air.

Il parlait encore quand un des malades rentra, d'un pas placide, dans le hall, essuyant avec un mouchoir ses mains salies de pétrole.

MacIan surgit tout à coup, son grand corps agité par un tremblement intérieur.

— Maintenant, cria-t-il haletant, l'air terrible. C'est maintenant le jugement de ce monde. Les médecins vont s'en aller ; les gardiens

aussi. Ils nous abandonneront le soin de toutes les machines et des mitrailleuses aux fenêtres. Nous, les aliénés, nous nous laisserons, s'il le faut, brûler vivants pourvu que nous les voyions partir.

— Comment savez-vous que nous partirons? demanda farouchement Hutton.

— Vous ne croyez à rien, dit simplement MacIan, et vous avez une peur terrible de la mort.

— Alors, c'est un suicide, ricana le médecin, voilà une preuve douteuse de santé d'esprit.

— Pas du tout... c'est une vengeance, répondit Turnbull très calme, une chose qui est saine absolument.

— Vous pensez que les docteurs partiront? cria sauvagement Hutton.

— Les gardiens sont déjà partis, dit Turnbull.

En effet, les portes principales s'ouvrirent brusquement, enfoncées dans une brutale panique et tous les fonctionnaires et subalternes de l'asile se ruèrent dans le jardin, poursuivis par la fumée. Mais dans le groupe des fous pressés les uns contre les autres, pas un homme et pas une femme ne bougea.

— Nous haïssons la mort, dit tranquillement Turnbull, mais nous vous haïssons encore plus. C'est une révolution qui réussit.

Tout à coup, un panneau s'ouvrit dans le plafond au-dessus de la foule, laissant voir un coin de ciel étoilé et une chose énorme en métal brillant, ayant la forme et les nageoires d'un poisson et qui se balançait en l'air comme retenue par une ancre. Au même instant, une échelle d'acier se déroula de l'ouverture jusqu'au plancher et le menton fendu du mystérieux directeur apparut.

— Quayle, Hutton, dit-il, sauvez-vous avec moi.

Et les deux médecins grimpèrent à l'échelle comme des marionnettes tirées par un fil.

Les deux hommes étaient installés depuis quelques instants déjà dans la nacelle et l'homme au menton fendu n'avait pas cessé de lancer un regard oblique sur la foule à demi asphyxiée par la fumée. Il finit par dire, d'une voix doucereuse et avec un sourire d'intense satisfaction :

— A propos, j'ai peur d'être tout à fait distrait. Il y a un homme en particulier que, je ne sais pourquoi, j'oublie toujours. Je le laisse toujours traîner quelque part. Une fois, je l'ai égaré sur la croix de Saint-Paul. C'est vraiment absurde de ma part et voici que je l'ou-

blie maintenant dans une de ces petites cellules que votre incendie est en train de brûler. C'est très malheureux, surtout pour lui.

Et, faisant un petit salut jovial, il grimpa dans son vaisseau volant.

MacIan resta cloué sur place pendant deux minutes ; puis, tout à coup, il bondit dans un des corridors, au milieu de l'épaisse fumée, jusqu'à l'endroit où le feu faisait rage. Turnbull s'élança sur ses traces.

MacIan, les cheveux roussis, les habits commençant à prendre feu, les mains et le visage écorchés, avait déjà franchi plusieurs monceaux de poutres enflammées, s'avançant assez près des cellules. Toutefois, il était impossible de voir l'endroit où le vieillard gisait, mort ou vivant, non pas à cause de l'obscurité, mais de l'intolérable et douloureuse clarté de l'incendie. Le coin où se trouvait la geôle du pauvre innocent était devenu le centre d'une forêt de flammes, de flammes serrées comme des épis dans un champ. Leur sifflement et leur craquement ininterrompus évoquaient le bruit d'une foule hurlante. Et cependant, à travers ce bruit assourdissant, MacIan crut entendre une voix faible mais distincte. Alors il s'élança comme pour se plonger dans cette fournaise, mais Turnbull le prit par l'épaule et l'arrêta.

— Laissez-moi, s'écria-t-il d'une voix désespérée, c'est la voix du pauvre mendiant... Il vit encore, il appelle au secours.

— Écoutez ! dit Turnbull, levant un doigt de sa main crispée.

— Ou bien ce sont des cris de douleur, protesta MacIan, c'est plus que je n'en puis endurer.

— Écoutez ! répéta Turnbull d'an air farouche, avez-vous jamais entendu quelqu'un appeler au secours ou crier de douleur avec cette voix-là?

Les sons grêles et perçants qui se faisaient entendre à travers le fracas terrible de l'énorme incendie étaient vraiment d'une nature mystérieuse et MacIan tourna vers son compagnon un visage où se lisait une interrogation angoissée.

— Il chante, dit Turnbull, simplement.

Un pan de muraille s'écroula, éteignant le feu autour de lui dans sa chute et, dans le bruit atténué, la voix du pauvre fou sonna plus claire. Au cœur de cet enfer chauffé à blanc, il chantait comme un oiseau. Ce qu'il chantait n'était pas très facile à suivre, on devinait qu'il s'agissait de joyeux ébattements dans une prairie d'or.

— Pardieu ! dit amèrement Turnbull, c'est à croire qu'il y a quelque avantage à être idiot.

Puis s'avançant aussi près que le feu le lui permettait, il appela à tout hasard le chanteur invisible :

— Pouvez-vous sortir? Êtes-vous cerné?

— Que Dieu nous pardonne ! dit MacIan avec un frisson, il rit maintenant.

Sur le point d'être sans doute brûlé vif, l'homme invisible lançait vers le ciel les trilles joyeux d'un rire argentin. Les yeux de MacIan commencèrent à s'emplir d'une singulière lueur comme si une pensée étrange venait de le saisir.

— Sortez donc, pauvre insensé, sauvez-vous ! clama Turnbull.

— Non, par le ciel ! ce n'est pas ce qu'il faut dire, cria tout à coup Evan, et il lança cet appel d'une voix retentissante : Père ! sortez et sauvez-nous !

Le feu, qui s'était ralenti en un ou deux endroits, était maintenant partout plus violent et plus indomptable que jamais. De hautes flammes jaillissantes se recourbaient au-dessus d'eux comme les arceaux brûlants d'une cathédrale d'enfer ou comme un bouquet d'arbres rouges dans le jardin du diable. Plus haut encore, dans le vide empourpré de la nuit, d'autres flammes plus élevées semblaient lutter pour monter jusqu'aux étoiles comme des dragons d'or enchaînés et furieux. Mais toutes les comparaisons les plus fantastiques ne sauraient dépeindre ce tableau d'une si terrible violence, et ce qui frappait l'esprit c'était surtout que les flammes alignées côte à côte montaient toutes droites avec une sorte de rugissement implacable. C'était, à la lettre, un mur de feu.

— Père ! cria de nouveau MacIan, sortez d'ici, sauvez-nous !

Turnbull, en écoutant ces cris, le regardait fixement.

Cette haute et massive forêt de feu devait être déjà un spectacle sinistre qui s'apercevait à une incroyable distance. Son rougeoiement immense devait se refléter sur les coques blanches des vaisseaux filant sur les vagues de la mer et changer en rubis éclatants les fenêtres des villages sur les collines lointaines. Si des paysans ou des matelots regardaient de ce côté, ils durent avoir une vision extraordinaire quand MacIan cria pour la troisième fois.

Cette forêt de feu vacilla et se divisa par le milieu. Une partie s'inclina d'un côté comme s'incline un champ de blé sous le souffle d'un grand vent et l'on eût dit en effet qu'un grand vent s'était

levé et chassait obliquement les flammes. La fumée cessa de monter pour étouffer les étoiles, puis se recourba vers le sol, traînée à travers la campagne comme l'affreuse bannière d'une déroute.

Mais ce n'était pas le vent, ou si c'était le vent, il soufflait dans deux directions opposées. Tandis qu'une moitié de l'énorme incendie obliquait d'un côté vers les collines à l'intérieur, l'autre moitié s'en allait à l'est vers la mer. Si bien que la terre et les flots pouvaient voir, là où il y avait eu une fournaise unique, une chose nouvelle ayant la forme d'un V..., une langue fourchue de flammes. Mais s'il y avait là un prodige pour les spectateurs éloignés, le tableau, pour ceux qui en étaient proches, était indescriptible. Au moment où les échos du dernier appel d'Evan s'éteignaient parmi le tumulte universel, la voûte embrasée sous laquelle se trouvaient les deux hommes s'ouvrit par le milieu et s'écroula en deux grandes vagues d'or qui restèrent suspendues de chaque côté, énormes et inoffensives, comme les talus de deux collines.

Au centre même de cette brèche ou de ce ravin courait un petit sentier où ne se trouvaient plus que des cendres et là marchait un petit vieillard chantant comme s'il avait été seul dans un bois par un beau jour d'été.

Turnbull, après un instant d'hésitation, mit la main sur l'épaule de Maclan. Ses yeux bleus brillaient d'une flamme extraordinairement belle. Bien des journaux et des revues sceptiques l'ont par la suite couvert d'injures, l'accusant d'avoir abandonné les certitudes matérialistes. Toute sa vie, jusqu'à ce moment, il avait eu très honnêtement la conviction que le matérialisme était un fait. Mais il différait de ceux qui écrivaient dans les magazines, précisément en ceci : c'est qu'il préférait un fait, même au matérialisme.

Comme le chanteur s'approchait de plus en plus, Evan tomba à genoux. Un temps assez long s'écoula, puis Turnbull fit de même. Le vieillard passa près d'eux, chantant toujours dans le corridor de flammes. Ils n'avaient pas levé les yeux sur lui.

Quand il fut passé, ils relevèrent la tête. Tant que la première lueur de l'incendie s'était étendue à l'orient comme à l'occident, projetant ses reflets sur les navires au loin ou sur les fenêtres des maisons qu'elle criblait de rouges étincelles, cette lueur ne s'était pas élevée vers le ciel, s'arrêtant sous la voûte pesante que formait la fumée. Mais le feu, rejeté maintenant à droite et à gauche comme une chevelure de femme divisée en deux longues torsades, elle mon-

tait dans le vide du ciel, aveuglante, éclairant tout ce qui passait, nuage ou oiseau. Subitement, elle éclaira une chose étrange qui n'était ni un oiseau ni un nuage. Loin, très loin dans ces abîmes d'en haut, quelque chose volait, forme légère et brillante, dont l'éclat trop vif et le vol trop rapide ne pouvaient rappeler un oiseau, bien que la clarté rouge qui la frappait en dessous eût pu faire croire à quelque flamant monstrueux. Tous ceux qui le virent reconnurent un vaisseau volant et tous devinèrent qui le montait.

Tout à coup, la petite forme lumineuse se pencha d'un côté et deux points noirs en tombèrent. Les yeux des spectateurs angoissés s'attachèrent à ces deux points qui grossissaient de plus en plus dans leur chute rapide. Puis il y eut un grand cri et les yeux s'abaissèrent, car les deux corps, plus grands à chaque seconde, bras et jambes étendus, étaient les cadavres des deux médecins que le professeur Lucifer avait emmenés avec lui... le frêle et ricanant docteur Quayle, le froid et rude docteur Hutton. Tous deux tombèrent avec bruit au plus épais de la fournaise.

— C'est fini, cria une femme en se cachant le visage. Ils sont perdus.

Evan répondit :

— Non. Ils sont sauvés. Il n'a pas pris les âmes avec lui.

Puis il promena un regard vague sur le feu qui commençait à s'éteindre. Parmi les cendres, deux objets brillants avaient échappé à l'incendie, son épée et celle de Turnbull, tombées par hasard en forme de Croix.

G. K. Chesterton.

(Traduit par Ch. Grolleau, avec l'autorisation des éditeurs Wells Gardner, Darton and Co.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'EFFONDREMENT DE LA PAIX ORIENTALE

Tout ce qui se passe devait se passer. On ne torture pas l'histoire avec la géographie, le bon sens avec la tradition, comme on l'a fait dans les divers traités de Versailles, de Neuilly et de Sèvres, sans que des réactions appropriées protestent en faveur de la nature contre l'idéologie. Ce qui se produit en Orient n'est qu'un début.

Quel début formidable d'ailleurs ! En un clin d'œil tout s'écroule, comme un vrai village de Potemkin. Après Koltchak, après Denikine, — lesquels nous reviennent à huit cents millions, — Wrangel s'évanouit. Les conséquences possibles, presque probables, nous les apercevons. Sachons les regarder. Dans quelques jours, à l'heure peut-être où ces lignes paraîtront, les débris de l'Ukraine indépendante auront disparu devant les avant-gardes de Trotsky. A ce moment, les soviets seront libres de choisir leur prochain adversaire. Tourneront-ils leurs regards du côté de la Roumanie, du côté de la Finlande, du côté de la Pologne, du côté des États baltiques? En tout cas, leurs intrigues avec Berlin, avec Kovno, avec les bolchevistes hongrois, polonais, autrichiens, italiens, sans parler des nôtres et de ceux de Londres, se feront plus actives. Apprêtons-nous, non pas à céder, mais à réagir de toutes nos forces ; plus que jamais le vieux monde est menacé.

L'Angleterre, qui semble s'obstiner à ne rien comprendre, peut contempler dans toute son étendue le panorama de sa diplomatie. Par ses insistances pacifistes auprès de la Pologne, par son inaction auprès des patriotes russes, elle contribue plus qu'aucune autre puissance au cataclysme qui la menace pourtant plus que personne.

Sans doute, elle s'était flattée de trouver dans la Grèce un lieutenant à sa solde, capable de remplacer dans la mer Noire, sur les Détroits, dans la mer Égée, le figurant turc démodé. A ceux qui lui opposaient la maigreur et la petitesse de sa recrue, elle répondit en coupant à tort et à travers dans la chair turque, de façon à charger son favori de terres et de dépouilles. Le résultat de ces manœuvres insensées n'a pas tardé à paraître.

Parlant du traité turc — heureusement non ratifié encore ! — j'écrivais ici le 15 juin : « Que le traité soit ou ne soit pas, peu importe. Jamais puissance au monde ne pourra l'appliquer, ni la Grèce qui manque de soldats et de fonctionnaires pour assimiler les largesses qu'on lui impose, ni la Turquie débordée par l'indignation nationale » et j'indiquais comme quasi fatale une conjuration victorieuse des nationalistes ottomans et des bolchevistes moscovites sur les ruines de la Géorgie et de l'Arménie.

En cinq mois l'événement s'est accompli. Le parlement turc insurrectionnel acclame Lénine, partage avec lui les territoires caucasiens, et regarde du côté de Smyrne et de Téhéran. Quant aux Grecs, surmenés par une mobilisation sauvage, que la mégalomanie de M. Venizelos leur infligeait — car on n'incorpore guère plus d'un million de Turcs sans monter la garde autour d'eux, — ils ont voté à tour de bras en faveur des constantiniens qui leur promettaient leur congé.

On a beaucoup parlé de « génie » à propos de M. Venizelos. Certes le rusé Crétois a dépensé des trésors d'intelligence pour sortir de l'obscurité, imposer sa politique, et se procurer à travers l'Europe les amitiés les plus puissantes. Ses talents de persuasion et d'intrigue tiennent du prodige. Sa chute affecte trop nos intérêts nationaux pour que nous ne le considérions pas avec une certaine sympathie, même en tenant compte de ses vastes erreurs.

Depuis quelques mois surtout, il devenait évident que le libéralisme venizelien ne correspondait pas aux dispositions de l'âme grecque, parce qu'il divorçait profondément d'avec ses possibilités. On ne

fait pas d'impérialisme avec une *nationette*, si je puis dire, et divisée contre soi, qui mieux est.

Fut-ce du génie, ces mises à pied de fonctionnaires, d'officiers ; ces proscriptions en masse de suspects, ces élections d'une partialité sans vergogne, ces massacres? Fut-ce du génie, cette dictature à la fois impudente et cynique? Fut-ce du génie, cette corruption tempérée de menaces, qui s'étendit peu à peu, par l'intermédiaire des commandites helléniques, à toute la presse européenne? Je ne parle pas à l'aventure : ayant, dans un journal parisien, fait campagne ces semaines dernières contre la ratification du traité turc, le directeur de ce journal reçut, peu de jours après mon premier article, une lettre d'un venizelisme échevelé où l'on menaçait les intérêts les plus chers à son parti des pires représailles. L'écrivain français, alors à Smyrne, qui signa cette lettre, doit se mordre les doigts à l'heure qu'il est. Son intervention resta vaine d'ailleurs.

S'il est en effet un devoir national à l'heure actuelle, c'est de faire ressortir l'extrême péril où les mutilations extravagantes que l'on veut imposer à la Turquie mettent l'influence française en Orient. Et d'abord, comme il était facile de le prophétiser, le fardeau même des bienfaits trop intéressés dont on l'accable retourne la Grèce contre la politique ententiste, en exigeant d'elle un effort supérieur à ses moyens. Ensuite la nature même de cet effort, disséminé sur une carte géographique d'une étendue prodigieuse, oblige la Grèce à lier partie de plus en plus avec la seule puissance vraiment prépondérante en Orient, avec la puissance maîtresse de Constantinople et de Suez, de Bagdad et de Téhéran, et c'est l'Angleterre. Le venizelisme tourne fatalement au britannisme et on l'a bien vu. Venizelos aboutit logiquement à Lloyd George et à Constantin.

En même temps, le supplice moral et matériel infligé à la Turquie par ce philhellénisme intempérant la transforme à notre égard en une ennemie farouche. De l'Angleterre et de la France, c'est la France qui perd le plus à cette désaffection, étant la plus vulnérable des deux à raison de sa prépondérance financière, intellectuelle, morale en pays turc. En sorte que l'inimitié ottomane nous coûte aussi cher que l'amitié turque et qu'en fin de compte, nous nous trouvons avoir travaillé à Constantinople pour Angora, à Angora pour Moscou, à Athènes pour Constantin.

Car cette Grèce immense, cette Grèce voulue, fabriquée immense pour récompenser de ses services le venizelisme mercenaire, c'est, à

défaut de Constantin, le constantinisme qui en hérite. Qu'en fera-t-il? Le pis qui puisse nous arriver ce serait qu'il s'entendît par-dessus notre tête avec les victimes que nous lui avons sacrifiées. Un accord gréco-turc et antifrançais n'a rien d'impossible, dans cette hypothèse. Tel est le scandale où nous mène le traité imposé à Damad Ferid pacha.

Est-il trop tard pour manœuvrer, pour arrêter la conjuration gigantesque, en cours de se former obscurément, d'Athènes à Moscou en passant par Constantinople? Si le mouvement se poursuit, c'est demain toute l'Asie que nous aurons à dos, y compris la Chine.

Dans les réparations qu'on entrevoit, le Parlement français pourrait jouer un rôle de premier plan, s'il refusait par exemple de ratifier le démembrement de l'Asie Mineure et de la Thrace. Quand on pense que, dans le futur ordre des choses, ce seraient les Grecs qui détiendraient, non loin de la mer de Marmara, les étangs qui fournissent son eau à Constantinople! Ce simple fait en dit long sur l'intelligence qui a procédé à l'élaboration de ce traité scandaleux. Mieux vaut ne point parler de l'attribution de Smyrne à la Grèce. Autant remettre Liverpool aux Irlandais, Marseille à l'Italie, Anvers à la Grande-Bretagne. Ce dépeçage, qui retire à l'Asie Mineure le mécanisme nécessaire à son fonctionnement économique, en séparant l'arrière-pays producteur de son centre exportateur et manufacturier, a le tort aussi grave de diminuer notre gage dans des proportions fabuleuses. Privée de Smyrne, la Turquie, notre vieille débitrice, n'a vraiment plus le moyen de nous payer. On sait par ailleurs ce que valent les finances grecques. Même situation à Andrinople. Et partout des arrachements et des mixtures impossibles de nationalités ennemies.

La chute de Venizelos nous offre la meilleure des occasions pour remédier à plusieurs années d'erreurs capitales. Sauvons la Turquie, — c'est-à-dire les intérêts français, c'est-à-dire l'influence française, c'est-à-dire la tolérance assurée du catholicisme, — de l'emprise grecque, fatalement allemande ou antifrançaise. Une fois de plus, ne ratifions pas le traité turc.

René Johannet.

La Tragédie de Wrangel.

M. Alexandre Pilenco a été un des plus brillants écrivains de la presse russe, quand il y avait encore une presse russe. Ses chroniques politiques du Novoie Vremia *faisaient autorité. Associé à l'entreprise qui vient de se terminer en Crimée par un désastre, M. Pilenco dit ce qu'avait tenté le général Wrangel. Peu d'illusions, et malgré tout un vague espoir : cet état d'esprit est celui des Russes qui n'acceptent pas le bolchevisme. Il nous a paru utile de donner ici ce témoignage que l'auteur a écrit comme s'il l'avait destiné au* Novoie Vremia.

Il y a deux ans, un grand problème se posait devant l'armée volontaire de Denikine. Elle commençait à prendre son essor et il fallait décider dans quelle direction serait tracée la ligne de l'avance stratégique : serait-ce, en partant de Rostoff, directement vers le nord, c'est-à-dire en longeant le grand fleuve de la Volga pour déboucher vers Samara et Saratoff (lesquelles étaient directement menacées, à cette époque, par l'armée de Koltchak venant de la Sibérie)? Ou bien serait-ce plutôt vers le nord-ouest dans la direction de Kharkoff et de Koursk, c'est-à-dire droit sur Moscou? La première théorie amenait à attaquer les bolcheviks, luttant contre Koltchak, de flanc et dans les arrières, et à établir — en résultat final — une ligne de front commune avec Koltchak. La deuxième théorie avait l'avantage de faire marcher l'armée volontaire au plus pressé et d'occuper, en premier lieu, les charbonnages du Donetz. Il y eut des dissensions profondes au sein de l'état-major de Denikine. En fin de compte, la deuxième théorie l'emporta sur la première. On disait que Koltchak était assez fort pour se débrouiller sans l'aide immédiate de Denikine. Les mauvaises langues prétendirent que l'entourage de Denikine ne voulait pas relier les deux armées, car dans ce cas il aurait fallu abdiquer une autonomie qui équivalait presque à l'indépendance, et se mettre sous les ordres du chef suprême, à cette époque l'amiral Koltchak. Nous n'écrivons pas ces lignes pour juger les hommes, mais simplement pour constater les faits. Le résultat, comme on le sait, a été déplorable. Parmi les généraux qui défendaient le plus obstinément la première théorie était Wrangel.

Il y a un an, quand la débâcle approcha, un autre dilemme s'était posé devant l'état-major de Denikine. Vers quelle direction se dirigerait la ligne principale de la retraite stratégique : tout droit au

sud, vers la Crimée si proche, ou bien plus à l'est, vers les plaines fertiles du Kouban? Après beaucoup d'hésitations, on se décida pour le Kouban. Dans ces conditions, pour effectuer un recul trois fois plus long, on dut sacrifier infiniment plus de soldats et abandonner presque tout le matériel. Nul ne saurait dire à présent ce que serait devenue l'armée volontaire si elle s'était concentrée rapidement sur la presqu'île ; mais on sait que le Kouban n'a pas sauvé Denikine. Parmi les protagonistes de la retraite vers la Crimée était Wrangel. Il défendait ses idées avec une telle opiniâtreté que, en fin de compte, il fut révoqué. On lui fit passer un simulacre d'examen médical, on le déclara incapable de continuer le service militaire et on l'envoya se reposer à Constantinople.

Dix jours après, c'en était fini de l'armée volontaire. Le général Denikine, en arrivant de Crimée pour rejoindre les derniers débris de ses troupes, qui avaient quand même passé sur des bateaux de fortune après le calvaire du Kouban, se sentit compromis et abandonné. Un conseil de généraux fut réuni en toute hâte ; à l'unanimité, il déclara qu'il n'y avait qu'un seul chef possible pour continuer la lutte et que c'était Wrangel.

A ce moment, Wrangel était à Constantinople. Ses amis le supplièrent de ne pas se mettre à la tête d'une aventure qui n'avait aucune chance de succès. On lui présentait tout ce qu'il y avait de désespéré dans la tentative de refaire la défense de la Crimée sans canons, sans effectifs, sans approvisionnements de guerre et sans intendance. Wrangel déclara qu'il ne pouvait pas s'esquiver et il alla se mettre à la tête d'une dizaine de milliers de combattants.

Tout son passé était contre lui. Baron balte, il devait commencer par proclamer une fidélité absolue aux Alliés et surtout à la France. Ancien officier de la Garde impériale, il était obligé de faire le contraire de la politique de Denikine et de se lier par des traités avec les nouvelles formations, les Géorgiens, les Ukrainiens, Esthoniens, même les brigands de Makhno. Grand propriétaire foncier, il ne pouvait pas avoir d'autre politique que de donner la terre aux paysans. Il n'y avait qu'une chose qui pouvait l'aider dans sa tâche énorme : n'ayant d'attaches dans aucun parti, il était plein de cette audace qui fait les grands aventuriers politiques dans le meilleur sens de ce mot, et, si les circonstances le permettent, les vrais généraux révolutionnaires. Il se mit à la tâche en appelant au secours l'Entente (avril 1920).

Le premier coup lui fut porté par la Grande-Bretagne. M. Lloyd George lui envoya une intimation de cesser la guerre civile et d'avoir à supporter toutes les conséquences en cas de refus d'obtem-

pérer. Wrangel répondit que la guerre civile était le point essentiel du programme bolchevik, et qu'il ne pouvait pas cesser de se défendre, lui et ceux qui avaient confiance en lui, pour la seule raison que cette guerre était fratricide.

La guerre de Pologne lui donna quelques mois de répit. Il s'efforça d'organiser un semblant d'État. On se représente mal les difficultés contre lesquelles il eut à lutter. Au point de vue économique, la Crimée ne peut pas exister comme État. Qu'est-ce que la Crimée? Une véranda en pierre, suspendue sur les abîmes de la mer Noire. Son littoral sud est la reproduction presque exacte de la Côte d'Azur. Beaucoup de vignobles, quelques plantations de tabac, un certain nombre de vestiges de villages tartares et une série ininterrompue de villas princières, les unes plus somptueuses que les autres. Grandes stations balnéaires, beaucoup de casinos : le tout adossé à une falaise, tombant presque à pic dans la mer. Et au-dessus de cette falaise, à peine à quelques kilomètres au delà de Yalta, centre de toutes les élégances, une plaine lugubre, aride et inculte. Là, quelques sépultures de Scythes, des troupeaux de brebis épars, ni eau, ni forêts. A la rigueur, la Crimée pourrait exporter du tabac et du vin. Mais son seul débouché, à ce moment, était la Turquie où l'on ne boit pas de vin et où l'on produit du tabac infiniment supérieur. Il y avait encore l'orge ; il y a peine dix jours, on a envoyé en France deux bateaux avec quelques milliers de tonnes d'orge : c'était pour payer les munitions et c'était bien contre le gré de la population qui assistait au départ du pain, impuissante et irritée ; car déjà on ne distribuait, par carte individuelle, qu'un quart de livre. Tout le reste, il fallait l'importer. Chaque mois la Crimée consommait — les chiffres sont approximatifs — 5 millions de francs de charbon, 2 millions de francs de benzine, autant de pétrole, un peu plus de naphte. Nous ignorons ce qu'on a payé pour les munitions, car ces chiffres sont secrets. Dans ces conditions, le rouble descendait, faisant une course vertigineuse vers l'abîme ; le franc valait à Sébastopol environ 3 000 roubles d'après la dernière cote. Et puis, la population manquait de tout, car l'approvisionnement était réservé à l'armée. Un ministre touchait 20 francs en or par mois, un fonctionnaire n'avait pas plus de 12 fr. 50 en or. Pour vivre, les employés des ministères, leur travail terminé, s'en allaient sur les quais débarder jusqu'à la tombée de la nuit. Les femmes et les enfants vendaient à tour de bras les pauvres restes de leur literie et de leur garde-robe. Tout y passait. Mais cela ne pouvait pas durer longtemps.

Pour résumer cette situation paradoxale, un homme d'État

disait que la Crimée aurait bien pu exister comme État indépendant, puisque telle a été sa situation avant 1774, mais que cela ne pouvait se faire qu'à une condition : notamment que la Crimée n'eût que le nombre d'habitants qui existait sur la péninsule au milieu du dix-huitième siècle. Or, la population était décuplée même avant la guerre ; l'équipée de Wrangel avait entassé sur la même véranda, en plus de la population régulière, toute l'armée et des dizaines de milliers de réfugiés échappés aux massacres de Novorossiisk. La veille même de la défaite, il arrivait à Sébastopol quatre mille rapatriés, venant de l'Égypte et des Iles.

La ligne de conduite de Wrangel a toujours été nette. Il ne pose pas à celui qui ira enlever Moscou de vive force. Quand on a demandé un jour à Talleyrand ce qu'il faisait à Londres pendant la Terreur, il répondit : « J'ai duré. » Wrangel s'efforçait de durer en espérant que, tôt ou tard, les bolcheviks s'effondreraient et que, alors, il pourrait fournir à la Russie nouvelle des cadres d'administrateurs conservés dans le réduit de la Crimée. Il escomptait la faillite du bolchevisme et il se réservait. Mais cette réserve était toute d'activité fiévreuse.

Au commencement du mois d'août, il publie le programme officiel de son gouvernement. Ce programme comprend les points suivants :

1° La constitution future de l'État russe sera établie par l'expression libre de la volonté de tous les citoyens ;

2° Tous les citoyens russes sont égaux en droits, sans distinction d'origine et de confession ;

3° La terre sera remise en pleine propriété à ceux qui la cultivent eux-mêmes ;

4° Les intérêts des travailleurs et de leurs organisations professionnelles seront protégés ;

5° Les nouvelles formations étatiques seront invitées à se réunir dans une fédération, fondée sur la communauté économique ;

6° Les forces productrices de la Russie seront régénérées sur les bases communes à toutes les démocraties, c'est-à-dire en se fondant sur la propriété individuelle ;

7° Les traités internationaux, signés par le gouvernement russe, seront observés ;

8° Les dettes de la Russie seront payées.

Le gouvernement français, après avoir pris connaissance de ce programme, reconnut le général Wrangel et se fit représenter auprès de lui.

Ce programme a une particularité qui le distingue de beaucoup d'autres : Wrangel l'applique à la lettre. Dès le 25 mai 1920, il publie une loi-décret sur le régime agraire. Cette loi a été beaucoup discutée dans les périodiques. Rappelons ses points essentiels. Chaque commune forme un comité agraire en l'élisant d'après la formule : vote direct, secret et universel pour tous ceux qui possèdent la terre et quelque minime que soit leur lot (pratiquement parlant, dans la campagne russe, cela équivaut à faire voter tous les paysans, y compris un certain nombre de femmes, ayant leur propre lopin de terre). Ces comités agraires ont le droit de fixer le maximum de terre qui peut être possédé par un seul individu. Tout ce qui dépasse ce maximum est réparti entre les paysans. En même temps, le comité agraire a le droit de fixer le minimum de terre nécessaire pour subvenir aux besoins d'une famille paysanne. Tout ce qui rentre dans ce minimum est déclaré propriété inaliénable des occupants, même s'ils s'en sont emparés sous le régime bolchevik de façon extra-légale. Les nouveaux lotissements n'exigent aucun paiement à l'ancien propriétaire ;. mais l'État perçoit une sorte de rachat sous la forme de cinq récoltes moyennes espacées sur une durée de vingt-cinq ans ; c'est-à-dire que le nouveau propriétaire payera à l'État, pendant ce délai, un impôt annuel de deux dîmes.

Cette loi, qui se distinguait aussi de tant d'autres ukases russes, fut appliquée. Dès le commencement du mois d'août, toutes les communes de la Crimée avaient déjà réussi à élire leurs comités agraires ; toutes, sauf deux ou trois, celles où il n'y avait que des vignobles et où il n'y avait pas un arpent de terre à distribuer. Wrangel veillait de toute son énergie pour que sa loi favorite ne restât pas lettre morte. Malgré la guerre civile, malgré la récolte qui prenait beaucoup de temps aux paysans, il aboutit à un résultat merveilleux : bien avant sa défaite, toutes les propriétés de grande dimension sont déjà passées au crible. Les latifundias des Falz Feyn, des Agarkoff, des Chatiloff cessent d'exister. La révolution agraire est consommée, impitoyable, radicale et définitive.

Nous n'insisterons pas sur les autres points du programme : il faudrait être malhonnête pour prétendre qu'on pût les mettre en pratique dans les six semaines qui restaient.

L'effort de Wrangel a été sincère et courageux. Les adversaires politiques de Wrangel reconnaissent que cet homme, même après sa défaite, reste « possible » pour l'avenir.

Comment faut-il expliquer sa défaite? Le temps matériel lui a manqué pour réaliser ses réformes. La force numérique de ses adversaires l'a terrassé : une Vendée de 20 000 combattants ne pouvait

pas tenir contre l'immense réservoir qu'est la Russie avec ses 150 millions d'habitants. Les bolcheviks, à loisir, pouvaient faire jouer leurs réserves. Chez Wrangel, c'était toujours les mêmes hommes, les 20 000 derniers braves, qui restaient à leur poste. La lassitude, après plus de six ans de guerre, pouvait bien s'emparer d'eux. Au point de vue politique, Wrangel n'a pas eu le temps de grouper autour de lui un noyau d'hommes résolument progressifs ; il a dû employer — très souvent malgré lui — ce qui lui tombait sous la main, des indifférents et même des réactionnaires.

Nous n'avons pas parlé de ses projets stratégiques. Cela ne présente aucun intérêt. La paix polonaise devait jeter contre lui une avalanche irrésistible. A certains moments, il a fait des essais vers le Kouban et, un peu plus tard, vers l'Ukraine. Mais, on peut le dire franchement aujourd'hui, tous ces succès passagers n'étaient que les convulsions d'un agonisant.

Si les Russes au courant des affaires se sont tus jusqu'ici, c'était par patriotisme : ils ne voulaient pas nuire à une entreprise qui aurait pu tourner autrement, si elle avait été entreprise par le même homme douze mois plus tôt.

ALEXANDRE PILENCO.

La France et la Société des Nations.

Pour passer du pays des rêves dans le domaine des réalités, la Société des Nations est appelée à subir des modifications profondes. Si l'on se rappelle ce qu'il advint du Saint-Empire romain-germanique et de la Sainte-Alliance, on peut se demander si ces modifications ne risquent pas de transformer en un instrument de domination ce qui a la prétention d'être un instrument de paix.

Pour écarter un tel danger, la première condition est que l'on « croie » en France à la Société des Nations et que l'on ne nie pas plus longtemps la matérialité des faits. Ce sont des faits que les clauses relatives à la Société font partie intégrante des traités signés et ratifiés par nous ; que provoquer sa disparition, ce serait rendre inexécutables certaines dispositions du traité de Versailles qui, comme celle ayant trait au régime de la Sarre, ont un intérêt vital pour la France.

Chacun sait que le pacte, tel qu'il a été signé, n'a rien d'une conception française. Le projet français, repoussé par le président Wilson

et lord Robert Cecil (dont l'activité en cette matière n'a pas été suffisamment signalée à l'attention publique), faisait nettement ressortir que la Société des Nations n'avait pas pour objet l'établissement d'un État politique international, mais que la nouvelle institution tendait simplement à assurer l'application de la Convention de la Haye de 1907 pour le règlement amiable des contestations entre les États associés ; il s'agissait non d'une Ligue des Nations destinée à régenter le monde, mais d'une « Association » d'États désireux de généraliser et, au besoin, d'imposer l'observation d'engagements internationaux contractés librement et en pleine période de calme. Les idées du président Harding se rapprochent donc singulièrement de ce que fut la conception française ; cette conception est la seule saine, la seule ne cachant aucune arrière-pensée d'ordre politique. Le devoir de nos délégués est de veiller à ce que le pacte, sur lequel nous ne pouvons et ne voulons revenir, soit du moins interprété dans l'esprit qui avait inspiré le projet français.

Si certaines dispositions du traité de Versailles ont donné à tort des attributions nettement politiques au Conseil et à l'Assemblée de la Société, il est de toute importance que ces stipulations soient considérées comme limitatives et qu'au risque de déplaire à certains hauts fonctionnaires internationaux, on ne leur attribue pas un caractère permanent qu'elles n'ont pas. A cette condition seule, la Société des Nations pourra vivre en tant qu'organisme juridique et rendre peut-être quelques services à la cause de la paix.

Rien ne nous paraît dangereux comme la tendance qui se manifeste chez les gouvernements alliés d'en appeler à la Société des Nations dès qu'une difficulté quelconque surgit entre eux et que le règlement de cette difficulté peut demander quelques efforts de conciliation directe. Ces procédés de diplomatie nonchalante devraient être promptement abandonnés. En ce moment-ci, en effet, que voyons-nous? Les gouvernements sont-ils préoccupés de la question des changes internationaux? Pour calmer leur opinion publique et surtout gagner du temps, ils saisissent la Société des Nations qui convoque une conférence à Bruxelles. — Le gouvernement italien veut-il avoir l'air de faire quelque chose pour assurer à son industrie le combustible et les matières premières dont elle a besoin? M. Tittoni s'adresse aussitôt au conseil et lui demande d'égaliser les conditions de production des différents pays, en invoquant l'article 23 du pacte. En vertu du même texte, verrons-nous le gouvernement britannique demander à la Société de faire pousser des orangers dans le nord de l'Écosse? — Ces quelques exemples prouvent qu'il n'y a

vraiment pas lieu de s'étonner si, comme on l'annonce, M. Benès demande à l'assemblée de Genève de s'opposer à toute tentative de restauration monarchique en Hongrie, si la délégation japonaise saisit la Société de la question de l'égalité des races, si le gouvernement allemand attend d'elle la restitution de ses colonies et même la revision totale du traité de Versailles.

A continuer à agir de la sorte, on fera naître dans le monde des inquiétudes et des espoirs chimériques qui ne sont pas précisément de nature à amener l'apaisement des esprits ; les risques de guerre s'en trouveront augmentés et les événements ne tarderont pas à donner raison à ce diplomate qui prétendait qu'il n'y aurait désormais plus de guerres dans le monde... sauf celles que la Société des Nations ne manquera point de déchaîner.

La question de l'admission de l'Allemagne dans la Société est une petite question à côté de celle qui s'impose de limiter au domaine purement juridique l'activité de la Société. Qu'aurons-nous gagné, si, après avoir obtenu un délai pour cette admission, l'Allemagne siège l'an prochain au conseil ou à l'assemblée avec le droit d'y aborder toutes les questions politiques, économiques, financières ou sociales de nature à l'intéresser?

A la tribune de la Réformation, dans l'une des premières séances, on a comparé le Conseil à un gouvernement qui aurait l'assemblée pour Parlement. C'est dire en passant combien la notion d'un super-État se trouve ancrée dans l'esprit de certains délégués, c'est également souligner l'importance du Conseil dans la direction des travaux de la Société. Comme ces travaux, dans l'incohérence actuelle, sont de toute nature, il serait désirable que nous y fussions représentés par un diplomate de carrière exactement averti des combinaisons internationales qui, sous le couvert du droit, se jouent en ce moment dans le monde. Si l'on conçoit fort bien que pour les sessions de l'assemblée la présidence de la délégation française soit donnée à M. Viviani, nous croyons que la prudence exigerait que notre représentant au conseil fût purement et simplement un agent d'exécution du ministère des Affaires étrangères et que des instructions impératives lui fussent données pour les questions multiples soumises à la décision ou à l'examen du Conseil.

A côté des attributions du Conseil, il convient de signaler et d'insister sur le rôle occulte, mais important, qu'est en train de jouer le Secrétariat général. Cet organe permanent, dirigé par sir Eric Drummond, se fait par trop ouvertement l'auxiliaire du parti impérialiste britannique. Les quelques Français qui nous y représentent

d'une façon assez effacée ont été désignés, non en raison de leur compétence spéciale, mais uniquement à la suite d'un caprice de M. Clemenceau ; la défense des intérêts nationaux ne paraît pas être leur préoccupation dominante. Pour illustrer le rôle qu'entend jouer le Secrétariat général, il suffit, semble-t-il, de rappeler l'attitude que n'a pas hésité à prendre sir Eric Drummond contre les intérêts polonais dans le règlement des affaires de Dantzig. Tous ceux qui ont assisté au conseil de la Société tenu à Genève, le 17 novembre, ont pu constater que M. Paderewski n'a eu qu'un opposant et que cet opposant était sir Eric Drummond. En vertu de quel mandat le secrétaire général a-t-il pris la parole dans ce conseil et comment aucun des délégués officiels n'a-t-il protesté contre une intervention aussi insolite?

Il est permis, à cette occasion, de rappeler que le Secrétaire général n'a pas encore reçu l'investiture de l'Assemblée prescrite par l'article 6 du pacte et que, dans ces conditions, sa nomination n'a pas un caractère définitif. Il appartiendra à l'Assemblée, lorsque la ratification de la désignation de sir Eric Drummond lui sera demandée, de souligner que la charge du Secrétaire général ne saurait être inamovible, que tous les deux ou trois ans, le Secrétaire général devra être confirmé dans ses fonctions par un vote à bulletins secrets de l'Assemblée. Pour éviter les empiétements dans le genre de celui qui vient d'être signalé et empêcher que le Secrétaire général ne soit l'homme d'une politique, il serait d'ailleurs bon que le successeur de sir Eric Drummond relevât, au point de vue national, d'une puissance à intérêts limités, de préférence non représentée au Conseil.

En signalant la partie qui se joue autour de la conception wilsonienne, on peut, semble-t-il, s'étonner qu'alors que les « Dominions » britanniques sont représentés au sein de l'assemblée et que l'un d'eux n'a pas hésité à prendre pour délégué lord Robert Cecil, le gouvernement français n'ait point encore demandé l'admission du Maroc et de la Tunisie. Estimerions-nous que ces deux États qui nous sont si fidèles n'ont point l'importance du duché de Luxembourg, de la principauté de Lichtenstein ou du royaume du Hedjaz?

La France a fait beaucoup, a fait plus que tout autre pour la cause du droit ; malgré ses sacrifices, ses deuils et ses misères présentes, la mission, que depuis des siècles elle s'est donnée dans le monde, n'est pas encore remplie à l'heure actuelle. La paix est une « création continue » ; à ce titre, elle réclame l'attention vigilante des gouvernements qui ont voulu l'établir sur des bases définitives, mais le sort de tout l'édifice, si péniblement construit, dépend surtout de la

part dirigeante que la France prendra aux travaux de la Société des Nations. Pour en être convaincu, il suffit de constater avec quelle sympathie, avec quel désir d'être guidées, les délégations des quarante États, groupés à Genève autour de l'idée de justice et de paix, se tournent presque unanimement vers la délégation française dès qu'une question de quelque importance se trouve soumise à leurs délibérations.

Jean Lorris.

LES LETTRES

M. GEORGES DUHAMEL

M. Georges Duhamel a conquis une célébrité légitime avec les tableaux de guerre dont ses fonctions de médecin lui ont apporté le sujet. Il a pendant quatre ans soigné sur le terrain et à l'ambulance les martyrs de la patrie. Il a observé, au milieu des tortures de la souffrance, des approches de la mort, des tristesses de la déchéance physique, des joies de la guérison, les mouvements de leurs âmes. Tout ce qu'ils lui en ont confié, tout ce qu'il a su en comprendre et en surprendre, il l'a raconté en deux livres : *Vie des martyrs* et *Civilisation*, sur l'esprit desquels j'ai une certaine réserve à faire, mais dont l'influence, au total, est bienfaisante. Beaucoup de personnes ont du cœur ; tous les cœurs n'ont pas assez d'imagination pour « réaliser » ces spectacles atroces et sublimes d'héroïsme étouffé, de divine patience, de beaux sourires dans le désespoir, où se montre, plus encore que dans l'élan des assauts, la qualité morale de nos bonnes races et qui ne devront jamais quitter notre mémoire ni cesser d'inspirer notre piété. Les livres de M. Duhamel nous aident à maintenir vivant un souvenir et un culte nécessaires.

Dangereux sujet (littérairement parlant) que celui qu'il a choisi.

Au premier abord, on pourrait le croire trop propice à l'écrivain. Est-ce que les choses qu'il évoque ne parlent pas d'elles-mêmes à notre sensibilité, à nos nerfs, à notre conscience, un langage assez fort et assez éloquent? Qu'a-t-il à y ajouter de son fond? Si faible

ou si défectueux que puisse être son art, il a cause gagnée par avance ; sa matière a trop de pouvoir sur notre âme, pour que nous songions à lui reprocher ses défauts et que nous ne trouvions pas indélicat de les remarquer. Devant la « vie » de nos « martyrs », si gauchement qu'elle ait été retracée, la critique littéraire ne perd-elle pas ses droits?

J'ai entendu élever cette objection contre l'œuvre de M. Duhamel. Elle ne vaut pas. Et c'est le contraire qui est le vrai. Précisément parce que cette matière porte en elle-même un irrésistible pathétique et qu'elle a (l'expression ne paraîtra trop forte à personne) un caractère sacré, il est difficile à l'écrivain de se montrer digne d'elle et de trouver le juste ton qu'elle demande. Si nous ne le sentons pas saisi jusqu'aux plus intimes fibres par ce qu'il nous peint et nous rapporte de cruel et de magnifique, il nous offense. Et s'il donne la parole à sa sensibilité, nous sommes prêts à lui dire que nous n'en avons que faire, à lui demander qu'il s'écarte pour nous laisser à notre silence, à notre recueillement, à nos larmes intérieures, en présence de ces glorieuses victimes. Un rien de trop dans l'expression du sentiment nous fera l'effet d'un étalage de pathos à bon marché. Les plus saintes pudeurs excitent ici notre juste méfiance de la littérature. Prêter au soupçon de rhétorique, dans de tels récits, serait hideux.

Il est singulièrement honorable pour la nature et le talent de M. Duhamel qu'il nous ait fait accepter ces livres. Il lui a fallu pour cela de bien belles qualités : de la délicatesse et de la finesse d'esprit, un cœur discret, auquel nous savons d'autant plus gré de sa retenue que de lui-même il serait, je crois, enclin à bien des intempérances, une grâce et une douceur de l'humeur qui se soutiennent jusque dans les déchirements de la compassion, une faculté de sympathiser avec tout ce qui est humain. Avec tout? J'en dis trop et ce sera là l'objet de la réserve que j'annonçais tout à l'heure. Du moins, M. Duhamel, occupé de ces grands blessés qui avaient laissé au seuil de l'hôpital les meilleures espérances de la vie, n'a-t-il été étranger de sentiment ni d'imagination à rien de ce qu'ils éprouvaient. Il a aimé leurs douleurs et leurs navrements ; il a aimé aussi leurs petites joies, sachant que les petites joies peuvent remplir comme de grandes joies l'âme d'un malheureux infirme, rendu ingénu par la faiblesse qui le fait entièrement dépendant de la bonté d'autrui, qu'elles peuvent s'ouvrir sur sa prison de misère comme une lucarne qui

laisse entrevoir un coin de ciel. Il a une narration tout à fait exquise sur un grand blessé désespéré, seul à l'étage supérieur de l'ambulance, et qui, le jour de Noël, est tout possédé par la tendre anxiété de savoir si les gars d'en bas qui ont monté l'arbre de Noël et la procession des rois mages penseront à faire passer dans sa chambre ces visions de paradis. D'autres écrivains, se voyant dans l'asile de la souffrance, se seraient sentis comme liés à ne représenter que les manifestations de la souffrance ; ils ne se seraient pas permis une couleur plus douce, une note consolante. M. Duhamel, plus sensé et je dirai plus humain, a plus de nuances et de liberté dans l'observation. Très intéressé par les hommes, il sait que l'humanité porte dans toutes les conditions sa besace naturelle où il y a de tout, de menues sources de gaieté mêlées au malheur, comme des ferments de tristesse et de dégoût au sein de n'importe quelle prospérité.

A certains traits de ses peintures, il faut le dire, je ne reconnais pas tout à fait nos paysans et nos ouvriers de France. Parfois, il prête à ses héros je ne sais quel accent d'enfantillage très doux et un peu hagard, de fatalisme mystique, qui ne me semble dans le caractère d'aucun de nos pays, à moins que ce ne soit peut-être des Bretons. Mais on croirait plutôt des Russes. Il est possible que M. Duhamel ait soigné des Russes. Il est plus probable qu'une intime et longue fréquentation de Tolstoï, de Dostoïewsky, de Gorki aura fini par imprégner d'un peu de couleur russe sa vision morale de l'humanité souffrante. Cette manière de sentir est d'ailleurs trop sincère chez lui pour que ce qui s'en infiltre dans ses tableaux nous fasse l'impression du conventionnel. C'est tout au plus si nous en sommes parfois un peu dépaysés.

J'en viens à ce qui dans ces tableaux, parmi lesquels de vrais chefs-d'œuvre ne manquent pas, me cause une certaine part de malaise. Il est impossible qu'on écrive sur la guerre et tout particulièrement sur les calamités individuelles qui en ont été la rançon, sans avoir une certaine philosophie de la guerre, une certaine réponse, formulée ou mentale, au fameux : « Pourquoi te bats-tu? Pourquoi meurs-tu? » Si cette réponse n'est pas formulée, elle pourra ressortir en toute clarté du sentiment avec lequel on peint les choses. Il y a de malheureux esprits qui, sur la foi de certains charlatans, croient et professent que les peuples se sont battus comme des mercenaires, d'ailleurs impayés, au service de gros capitalistes qui se disputaient des mines, des industries, des débouchés, des commandes, bref de

l'argent, et qui, l'hécatombe achevée, se réconcilieront et feront affaire par-dessus leurs dos innocents. C'est une idée stupide, mais c'est une idée. Moi, je crois, comme la plupart, que les Français se sont battus et ont dû se battre pour la conservation de la France. Cela posé, j'admets entièrement que nous ayons, nous Alliés, fait la guerre au service du Droit, de la Liberté, de la Justice et autres grandes idées qui ont une valeur inappréciable, à condition qu'on leur reconnaisse comme base d'application réelle l'existence, l'indépendance et l'intégrité de la patrie, mais qui, faute de cette positive condition préalable, ne sont qu'hypocrisie, leurre, fumée.

Quelle est l'idée de M. Duhamel?

Il est à remarquer que le nom de la patrie ne paraît jamais dans ses longs récits des maux de la guerre, si ce n'est peut-être guillemeté, comme appartenant au vocabulaire des autres, ou bien accompagné de quelque vague insinuation critique. Ah! si c'était par la juste pudeur que les grands mots (qu'il faut savoir d'ailleurs et oser employer aussi, quand, comme M. Duhamel, on en est digne) inspirent à un honnête homme, qu'il se fût abstenu d'écrire ce grand mot-là, je n'aurais qu'à l'en louer. Mais on peut observer cette pudeur et laisser voir ce qu'on pense. L'hésitation où M. Duhamel nous laisse sur sa pensée (voir ses *Entretiens dans le tumulte*) nous cause une gêne morale et met une borne à la sympathie d'esprit à laquelle il a, par ailleurs, tant de titres. En présence des affreux sacrifices qu'il nous replace sous les yeux, pense-t-il que le salut de la patrie les légitimait? Ou bien pense-t-il que la patrie est une malfaisante idole, un Moloch ivre de sang, dont la multitude humaine est la dupe et dont quelques sages contemplatifs sont seuls à avoir percé la méchanceté et la vanité?

Tandis que tous ses récits, cruels et pitoyables, nous jettent devant la question, nous en inspirent l'angoisse, on le voit, lui, l'auteur, troublé par la hantise simultanée des deux thèses, et acceptant ce trouble, sans le moindre effort pour en sortir. Il a une façon de les approcher, puis de les éluder l'une et l'autre, qui les insinue toutes deux. Ce vague n'a certainement rien de sain. On en a — que cette expression me soit permise — le cœur un peu brouillé.

Supposons fabuleusement que le souvenir de la grande guerre eût disparu de l'esprit des hommes et qu'il ne restât d'autre témoignage des événements que les livres de M. Duhamel. On verrait un épouvantable massacre humain. Et quant à la nature et à la qualité

de la cause, on ne saurait absolument rien en penser, sinon que quelqu'un ou quelque chose de très méchant a passé par là. Parfois le plomb d'un enfant stupide porte la mort dans un nid d'oiseaux. Si un oiseau échappé à la catastrophe devenait capable d'en raisonner, sans plus de notions toutefois que n'en peut avoir un oiseau sur les choses et le mécanisme de l'univers, il me semble que les idées qui se balanceraient dans sa cervelle ne seraient pas sans un caractère de ressemblance avec le flottement d'âme et de volonté qui tient lieu de philosophie de la guerre à ce beau peintre de tableaux de guerre. Peut-être les idées d'un petit moujik me fourniraient-elles un meilleur terme de comparaison. Cette indécision profonde, cette espèce d'errance morale sur la question souveraine du sujet qu'on prend la responsabilité de traiter, du moins quand il s'agit d'un sujet aussi peu spéculatif que celui-ci et qui engage tant de responsabilité, ne peut s'interpréter comme une preuve de virilité intellectuelle. Et ce que je crains fort, c'est que M. Duhamel ne me trouve bien grossier avec l'espèce de sommation implicite que je lui adresse ici, qu'il ne la juge au-dessous de sa délicatesse. Pour lui, à côté des soins de la souffrance individuelle, il n'y a qu'un objet de préoccupation noble : « la vie intérieure. » Hé ! elle nous est aussi chère qu'à lui, la vie intérieure. Mais quand nous regardons dans notre bibliothèque les centaines de beaux livres français où nous la nourrissons, nous nous sentons bien obligé de songer que ces livres ne seraient pas écrits dans la langue où ils sont écrits, qu'ils ne contiendraient pas le monde de pensées qui nous instruit, nous élève et nous charme, si la Gaule n'avait pas été conquise et administrée par César, s'il n'y avait pas eu les Romains, et les monarques et les tribuns et les capitaines et les fondateurs d'institutions et les fabricateurs de lois. Le regard trop pur de M. Duhamel n'aime pas s'abaisser sur ces indirects et rudes artisans de ses contemplations morales et poétiques. Il les voit comme les interrupteurs barbares et incompréhensibles d'une pastorale. La pastorale interrompue, tel est l'aspect sous lequel se présente dans ses dissertations l'histoire universelle.

Ces libres réflexions sur un jeune écrivain, qui n'est pas encore éloigné de ses débuts et qui a encore à nous dévoiler bien des plis et replis de sa pensée, trouvent leur occasion dans un livre de lui qui vient de paraître sous ce titre : *Confession de minuit.*

Il nous transporte bien loin de la guerre. Le héros de l'histoire use jusqu'à l'excès le plus désolant des loisirs de la paix. C'est un pauvre

diable d'employé de bureau qui trouve moyen de se faire chasser de sa place pour un acte, le plus incompréhensiblement bizarre en apparence et dont l'invention est, en réalité, très profonde. Si je vous disais que, penché à côté de son patron auquel il présente des écritures, il ne résiste pas à l'attrait fascinateur de palper la tache rousse que ce patron a derrière l'oreille, vous jugeriez que M. Duhamel se moque du monde et qu'il s'est mis à travailler dans la manière d'Alphonse Allais. N'en jugez pas trop vite ! Ce début du récit est tout à fait remarquable et du moraliste pathologique le plus aigu. Dans cette sottise, M. Duhamel a fait tenir l'évocation de toutes les sottises que les plus normaux sentent dans les parties « subconscientes » d'eux-mêmes la tentation d'accomplir. Il a évoqué l'abîme d'absurdité que côtoie sans cesse le fragile esprit humain. Ayant perdu sa place, ce pauvre garçon sent tomber sur ses épaules le couvercle de la veulerie définitive. Il erre par les rues sans direction, n'a pas de passe-temps plus actif que de compter les dalles du trottoir et de faire avec lui-même des paris mentaux sur le nombre des autos qui passent. Il fait de longues visites à quelques amis auxquels il n'a rien à dire et dont le plus notable, qui est né et mourra clerc d'avoué, s'appelle Lanoue tout comme le héros de M. Duhamel s'appelle Salavin. Ce Salavin est d'ailleurs une sorte de poète, qui a des sensations très fines dans leur chétivité, qui s'analyse à l'infini, qui arrive à une science consommée de toutes les raisons qu'il a de ne pas faire une chose plutôt qu'une autre, qui vit dans une perpétuelle alternance de menues euphories et de dépressions sans tragique. Il joue de la flûte. Il vit aux crochets de sa mère, giletière de son métier. Il est toute la journée dehors sans autre but que de lire, en pure perte, les offres d'emploi affichées aux portes des mairies. Il n'a aucune histoire de femme. Il est parfaitement inoffensif et doux. En voilà un dont les Prussiens, arrivant à Paris, ne dérangeraient pas l'existence. La pastorale de sa vie est à l'abri des interruptions.

Ce livre est écrit avec beaucoup de talent, surtout dans la première partie. Ou du moins, par la suite, le sujet arrive à lasser un peu. M. Duhamel s'est façonné là un héros à la mesure de sa compassion relevée d'humour et de son ironie pitoyable. Ne lui marchandons pas ce grand éloge que son Salavin a une signification générale et représente un aspect de la pauvre humanité. Mais si son prochain roman nous offrait un autre Salavin, nous nous sentirions touchés

d'un commencement de doute sur la qualité de sa pitié. Nous nous demanderions si M. Duhamel, homme de tant de cœur, de dévouement et de courage en temps de guerre, n'est pas, en temps de paix, un petit Néron qui s'ignore et dont la Muse se nourrit de pauvres victimes.

PIERRE LASSERRE.

A propos du Prix Goncourt.

L'Académie Goncourt va décerner, pour la dix-huitième fois, son prix annuel. Ce sera probablement, une fois de plus, l'occasion pour les milieux littéraires de discuter de l'utilité des prix en général, et en particulier des conditions auxquelles devrait satisfaire le lauréat idéal du prix Goncourt. Selon les uns, ce prix ne saurait aller qu'à un jeune. A quoi d'autres répondent : « Que faut-il entendre exactement par un jeune? » Il en est enfin qui seraient d'avis que ce prix ne fût jamais attribué qu'à un écrivain de talent sans fortune.

Les membres de l'Académie Goncourt paraissent avoir adopté jusqu'à aujourd'hui sur ces questions des opinions successives qui semblent avoir été plutôt contradictoires. Aussi, une même intention n'a-t-elle peut-être pas toujours guidé leur choix.

Le texte du testament d'Edmont de Goncourt est cependant fort clair. Il dit :

« ... A l'égard des cinq mille livres de rente, elles seront employées à faire les fonds d'un prix annuel destiné à rémunérer une œuvre d'imagination. Ce prix sera décerné au meilleur roman, au meilleur recueil de nouvelles, au meilleur volume d'impressions, au meilleur volume d'imagination en prose et exclusivement en prose, publié dans l'année... »

Ceux qui écrivent volontiers sur le prix Goncourt paraissent souvent négliger ce texte. Au reste ceux-là mêmes qui ont les meilleures raisons de s'intéresser aux conditions dans lesquelles le prix doit être attribué ne semblent pas s'en inquiéter davantage. C'est ainsi que nous avons pu lire, ces jours derniers, dans les feuilles, que M. Alexandre Arnoux, qui est l'auteur d'un bon roman, *Indice* 33, n'est point candidat, cette année, au prix Goncourt. Mais les membres de l'Académie Goncourt n'ont point à s'en préoccuper. D'après le texte du testament, ils n'ont qu'à se demander si M. Alexandre Arnoux a écrit le meilleur roman d'imagination de l'année. Edmond de Goncourt s'est bien gardé, en effet, d'exiger la moindre démarche

de candidature. Il devait bien trop redouter que son prix ne devînt l'occasion de manœuvres, d'intrigues qui n'auraient rien à voir avec les lettres, et pour lesquelles il ne pouvait que professer, à l'avance, un profond mépris. Il ne parle pas davantage dans son testament de conditions d'âge pour le lauréat, pas plus qu'il ne s'inquiète de la situation désirable de sa fortune.

La fondation du prix Goncourt, telle qu'elle apparaît d'après le passage du testament que je viens de citer, a bien le caractère que ne pouvait manquer de lui donner un gentilhomme de lettres comme Edmond de Goncourt qui voulait encourager la littérature, après sa mort, tout en conservant quelque rancune à l'égard de la Poésie, où ni lui ni son frère n'avaient excellé.

Mais à lire tout ce qui s'écrit et se dit chaque année à l'occasion de ce prix, ne dirait-on pas qu'on a cherché à lui imprimer la marque de ce que peut avoir de plus fâcheux l'esprit de notre temps? Alors qu'il est parlé si volontiers, à tout propos, de liberté, il semble qu'on ait désiré réglementer, d'une manière bizarre, les conditions de son attribution, alors qu'elle ne devrait jamais s'inspirer que de considérations littéraires. Dans l'appréciation de la valeur d'une libre production de l'esprit, comme doit être une œuvre d'imagination, n'a-t-on pas essayé, par exemple, de faire intervenir des questions d'âge et presque de bienfaisance? Mais voilà qui est bien d'une époque, où qui se montre volontiers partisan de l'anarchie dans la cité ne songe en toute occasion qu'à restreindre la liberté là où elle peut être le plus utile, et à soumettre, par exemple, l'attribution d'un prix littéraire à un ensemble de règlements plus ou moins occultes qui ne feraient que le détourner de sa raison d'être.

Quelle importance peuvent avoir l'âge et la fortune d'auteurs dont les œuvres sont en présence, quand il ne s'agit que de désigner celle qui est la meilleure? Il y a même quelque chance pour qu'un homme tout jeune n'ait pu l'écrire. S'il s'agit d'un roman, il est nécessaire que l'auteur ait, tout de même, eu le temps d'organiser en lui le petit univers qu'il a dû observer avant d'écrire. Quand Edmond de Goncourt a dit que son prix serait décerné au meilleur volume d'imagination, il n'a certainement pas voulu parler du meilleur « devoir d'imagination », mais il a sans doute osé espérer que les membres d'une académie destinée à honorer son nom découvriraient le plus souvent possible une de ces œuvres dans laquelle un auteur s'efforce à montrer sous un jour nouveau, sinon l'existence, du moins son époque, ou bien, essaye d'en donner une expression nouvelle. Voilà qui ne saurait s'obtenir que grâce à une vie intérieure non seulement courageuse, mais déjà assez longue.

Si Edmond de Goncourt a pu désirer, en effet, que les œuvres remarquées par son académie fussent des œuvres de jeunes, il ne peut s'agir que d'œuvres qui se distinguent par un caractère de nouveauté. Voilà, sans doute, qui exige naturellement de la part des membres de l'Académie Goncourt une certaine clairvoyance. Il est possible, en effet, que certaines œuvres ne paraissent nouvelles que grâce au faux prestige d'excentricités de forme qui ne sauraient étonner longtemps, tandis que seule la vie interne d'une œuvre peut lui permettre d'être à la fois nouvelle et durable. Il serait plus exact alors de dire d'une telle œuvre, nouvelle comme on le peut souhaiter, qu'elle doit être à la fois « antique » et « contemporaine », selon l'expression de M. Pierre Lasserre. Contemporaine par l'imagination, le sentiment, la sensation ; antique par son caractère d'humanité éternelle. En somme, l'Académie Goncourt mérite bien des lettres chaque fois qu'elle attire l'attention sur une œuvre qui apparaît « nouvelle » à cause du chemin nouveau que celle-ci permet de faire dans la connaissance de l'homme, tout en apportant les satisfactions attendues d'une œuvre d'art.

Edmond de Goncourt semble bien avoir désiré que son académie, en décernant ce prix, fasse d'une certaine manière œuvre critique, en un temps où la vraie critique est de plus en plus négligée dans la grande presse quotidienne. C'est une dure besogne qu'il lui a assignée. Elle exige des membres de l'Académie Goncourt qu'ils lisent tous les livres d'imagination, et il en paraît beaucoup. Chaque année, en proclamant un nom d'écrivain, ils fournissent, en même temps, l'occasion de parler de quelques autres. Leur sens critique et leur intelligence sont appelés à être jugés ensuite à leur tour, d'après la valeur de leurs verdicts. Ce jugement ne saurait, d'ailleurs, être immédiat. Chaque fois qu'ils désignent l'œuvre la meilleure de l'année, ils doivent en effet, en bons critiques, s'efforcer de devancer le jugement du temps. L'œuvre la meilleure de l'année n'est-elle pas celle qui méritera d'être encore lue ou relue plus tard? Il est certain, par exemple, que l'Académie Goncourt témoigna d'un bon sens critique quand elle mit en évidence, il y a quatorze ans, les frères Tharaud, en couronnant *Dingley*. Par contre, n'est-il pas regrettable qu'elle n'ait jamais distingué P.-J. Toulet, par exemple?

Si le prix Goncourt est aussi recherché, s'il reste le prix qui a le plus de renommée, c'est que précisément les écrivains et le public attribuent, sans s'en rendre exactement compte, à l'Académie Goncourt, ce grand rôle critique. C'est dire que ce prix ne tarderait pas à perdre tout son éclat le jour où il apparaîtrait que l'Académie Goncourt agit dans son attribution à la manière d'une com-

mission de bienfaisance, à moins que ce ne soit du jury d'une sorte de concours général (section de la littérature d'imagination).

Mais l'Académie Goncourt a-t-elle chaque fois l'occasion de découvrir une de ces œuvres qu'il serait dans son rôle de couronner ?

Ainsi, cette année, jamais autant de volumes ne s'offrirent peut-être encore à son examen. Ils portent, bien qu'à des degrés divers, presque tous les signes d'un talent évident. Est-il cependant une de ces œuvres qui s'impose nettement, sinon par sa perfection, du moins par son originalité vivante?

Voici un livre de M. Jean Vignaud, *Sabati le Terrible*, dont, je ne sais pourquoi, il ne semble pas qu'on ait beaucoup parlé. Ce roman révèle une véritable maîtrise. Il est passionnant à lire. Les types qu'il nous présente sont vigoureusement dessinés. Ses visions d'Alger nous font penser par leur force à celles d'un Louis Bertrand ; mais son style est, si l'on peut dire, plus aéré et donne davantage l'impression du mouvement.

Il y a peut-être plus de talent encore dans *Ariane, jeune fille russe*, par M. Claude Anet. C'est une bien curieuse histoire, assez stendhalienne, et qui a le mérite de nous montrer un caractère original dans la personne de cette petite Ariane, sorte de parente russe de Julien Sorel, et qui croit habile de jouer la comédie du cynisme auprès de son premier amant, ce qui est bien près de lui coûter son amour.

C'est une œuvre balzacienne, solide, ramassée, puissante et rapide que *les Avares* de M. Henri Ménabréa et de qui les livres précédents nous faisaient déjà espérer un tel effort.

M. T'Stertevens s'affirme comme un disciple de Flaubert avec *Un Apostolat*, satire amère des systèmes communistes ; nous pensons à *Bouvard et Pécuchet*, et nous y retrouvons même le rythme de la phrase de Flaubert.

Thi-Ba, fille d'Annam, est un délicieux conte exotique, où M. Jean d'Esme est parvenu à rajeunir un assez vieux sujet. Mais s'il rappelle Loti, à cause de sa manière rapide, vivante, de conter, nous songeons peut-être davantage encore à Kipling. On peut prédire à M. Jean d'Esme un bel avenir de conteur.

M. Alexandre Arnoux, dont une seule histoire comme *le Chinois*, dans son recueil *le Cabaret*, aurait pu suffire à lui faire mériter déjà le prix Goncourt, nous a donné, cette année, avec *Indice* 33, un roman qui est, par excellence, une œuvre d'imagination.

Voici ensuite deux et même trois romans sur des « adolescents inquiets ». Il semble malheureusement bien que Sainte-Beuve ait écrit, avec *Volupté*, le roman définitif de l'inquiétude de la jeunesse.

Je ne crois pas qu'on fasse jamais mieux. Il y a cependant une âpreté contenue dans la façon dont M. Louis Chadourne nous conte la vie de son adolescent dans un collège ecclésiastique ; mais un souci d'appuyer sur certains détails, notamment du caractère de ses prêtres, nuit à son œuvre. Malgré beaucoup de talent, *l'Inquiète Adolescence* ne suffit pas à faire oublier les meilleures pages du *Maître du navire*. Si M. Jacques de Lacretelle n'a pas autant que M. Louis Chadourne la possession de son métier littéraire, peut-être, par contre, montre-t-il une sensibilité plus fraîche, plus jeune, au moins dans la première partie de la *Vie inquiète de Jean Hermelin*. *L'Enfant inquiet* de M. André Obey compte des pages charmantes. Mais tous ces récits plus ou moins autobiographiques — à quoi il faudrait joindre encore *la Chair et le Sang*, de François Mauriac, *la Relève du matin*, de M. Henry de Montherlant — sont précisément de ces œuvres qui font illusion et dont il est bien difficile de dire qu'elles annoncent un véritable romancier. Le plus souvent elles restent le livre unique d'esprits distingués, mais sans fécondité créatrice ; et le succès qu'on leur accorde n'a d'autre résultat que d'amener leurs auteurs à refaire toute leur vie le même roman.

Je pourrais citer encore d'autres livres qui méritent de retenir l'attention de l'Académie Goncourt ou du moins de ne pas passer complètement inaperçus à l'occasion de l'attribution de son prix. Ainsi M. André Salmon, qui a un incontestable talent, a écrit avec *la Négresse du Sacré-Cœur* un curieux roman sur la bohème de Montmartre, et qui a un parfum étrange d'aventures ; *Une Enlisée*, par Mme Marcelle Vioux, que Mirbeau aurait peut-être aimée, mais dont le naturalisme date un peu ; *Un homme si riche...*, par M. Jacques Roujon ; *l'Aventure aux guitares*, de M. René Bizet, qui pourrait bien être, une de ces prochaines années, un candidat sérieux au prix Goncourt.

Que manque-t-il cependant à tous ces livres, même aux meilleurs? Si nous les ouvrons au hasard d'une page, aucun ne nous donne la révélation brusque d'un talent vraiment nouveau. Et c'est cela que doit rechercher l'Académie Goncourt !

Mais il existe un autre écrivain que l'Académie Goncourt n'a pas couronné encore, qui a publié, il y a quelques semaines à peine, *Adorable Clio*, et qui paraît un des plus curieux et des plus originaux de ce temps : c'est M. Jean Giraudoux. Il n'est peut-être pas un puissant créateur de types, mais il est bien certainement un styliste d'une originalité exceptionnelle. Vous reconnaîtriez, parmi les pages de cent écrivains divers, une page de M. Jean Giraudoux. Il ne ressemble qu'à lui-même, et il écrit dans le plus pur et le plus délicieux fran-

çais ; il a un don de penser en images qui est unique. *Nuit à Châteauroux*, le premier récit d'*Adorable Clio*, est un petit chef-d'œuvre de sensibilité et de fantaisie.

Le voilà bien l'écrivain jeune encore, et ce qui est mieux : jeune de toutes les manières, c'est-à-dire nouveau, que devrait, semble-t-il, distinguer l'Académie Goncourt. S'il n'a pas écrit à proprement parler de romans, mais plutôt des contes et des impressions, nul n'est plus que lui un écrivain d'imagination ; il possède même une activité imaginative qui est prodigieuse. Edmond de Goncourt l'eût aimé.

Georges Le Cardonnel.

L'HISTOIRE

LE MÉMORIAL DE LA ROYAUTÉ FRANÇAISE

Pour nous disposer à la justice, il n'est rien tel que les textes originaux. Les lettres et les écrits familiers, discours ou entretiens, expression directe d'une pensée et d'une personne, valent une rencontre, un tête-à-tête avec leur auteur. Malgré l'éloignement des temps ou de l'espace, nous sommes, s'il nous plaît, les destinataires de ces lettres, les auditeurs de ces discours. Il n'y manque que le son de la voix ou la curiosité de décacheter la missive : un peu d'imagination y supplée. Se rencontrer ainsi, même à distance, c'est s'expliquer, se reconnaître, se comprendre. Dans l'indifférence ou la haine réside le plus souvent l'ignorance ou la méconnaissance. Les préjugés et les préventions tombent au premier contact.

Français, voici vos rois! annonce M. Gabriel Boissy, jaloux de dégager de l'histoire orthodoxe à l'usage des écoles républicaines la personne de plus en plus oubliée de nos souverains. Héraut épris de beau langage jusqu'à la recherche, d'une pensée cavalière, plus élégante que forte, il nous offre, avec préface et notes, une anthologie des rois de France, sous le titre de *Pensées choisies*.

Il convient que des lettrés, armés à la légère, voire des amateurs qui n'ont pas subi le pli du métier historique, ouvrent bravement des clairières, indiquent des belvédères dans le maquis documentaire qui effraie le grand public et accable les érudits. S'ils se trompent dans le détail, leur entreprise ne reste point vaine. Pour avoir

su choisir, ils aboutissent, en dépit de ceux qui prétendent, avant que de conclure, épuiser toute information.

Bienvenu soit M. Gabriel Boissy d'avoir voulu populariser, par extraits, notre littérature royale. L'anthologie sied ici mieux que partout ailleurs. Combien ont lu, page à page, les *Œuvres de Louis XIV* en six volumes in-octavo, celles de Frédéric II en trente in-quarto, voire les minces écrits de Napoléon III? Autant d'ouvrages qui se vendent au rabais sur le quai, même les *Mémoires de Napoléon I*er. La solitude des souverains persiste après leur mort. Ils ne s'endorment pas « du sommeil de la terre ». Serait-ce qu'ayant vécu sur un autre plan que le commun des hommes, ils ne sauraient guère nous intéresser, pareils aux héros de tragédie? Serait-ce plutôt que l'on se défie de leur signature, de la vérité ou de la sincérité de ces pages, dictées par la raison d'État ou le souci de la gloire? En vain ont-ils écrit avec talent. On flaire dans ces volumes qu'on n'ouvre point l'ennui et les pompes du style officiel, d'où ne saurait surgir ce que l'on poursuit dans les livres aimés : des hommes.

« Est-ce bien de lui, est-il bien là? » Telle est la question qui hante le lecteur désireux d'atteindre dans chaque souverain, à travers ces écrits, l'homme avec son tempérament et son cœur. D'ordinaire, les particularités du manuscrit suffisent à garantir la signature d'une œuvre ; mais, en l'espèce, les écrits les plus familiers, même les lettres, prêtent à discussion. L'on songe au secrétaire de la main dont la fonction était de contrefaire l'écriture royale. Les notes qu'écrivit la propre main du souverain n'ont-elles pas été soufflées, mot à mot, par un conseiller, tandis que d'autres, dictées à un secrétaire, rendent fidèlement, malgré l'écriture étrangère, la pensée du maître? A quoi reconnaître les textes vraiment personnels?

Sans doute se faut-il garder de la défiance systématique du critique qui écarterait d'abord toute littérature royale, sous prétexte que les souverains, soumis à leurs entours, ne s'appartiennent guère. Comment des œuvres leur appartiendraient-elles? Mais nous ressemblons tous, à cet égard, aux plus grands souverains, car nous sommes tour à tour débiteurs et créanciers les uns des autres. Point de chef-d'œuvre authentique, si singulier, qui ne soit, par quelque côté, une œuvre collective.

M. Gabriel Boissy a toisé cette délicate question de l'authenticité des textes, qui n'a pas laissé de le gêner parfois. En renonçant, de

parti pris, aux propos légendaires que rapportent histoires et manuels, aux discours et « préceptes convenus » des ordonnances, édits, lettres missives et discours d'État, il a trop rétréci son champ et exilé de son recueil de hautes figures. J'entends réclamer pour Philippe-Auguste, pour Philippe le Bel, « ce Louis XIV du moyen âge » dont on ne retrouve qu'une ligne, pour Charles V le Sage. Sur les trente-sept Capétiens qui ont régné en France, de droit ou de fait, M. Boissy en évoque seize seulement. Les autres furent donc à ce point insignifiants qu'ils n'auraient pas laissé le souvenir d'une parole? N'est-ce point fournir le meilleur argument aux contempteurs des rois?

Pourtant il a recouru à ces textes défendus — édits, discours d'État — par exception et « quand les circonstances ou les témoignages indiquaient la directe participation royale ». Il était bon d'enfreindre pareille restriction, mais à coup sûr. Il paraîtra difficile à ceux qui ont fréquenté Maupeou, les ministres et les parlementaires du dix-huitième siècle, de rapporter en propre à Louis XV ou à Louis XVI les discours qu'ils venaient lire au Parlement. Voilà, entre tous, ces textes impersonnels dont l'éditeur s'était interdit l'usage.

En principe, M. Boissy n'a demandé « les pensées typiques » qu'il recherchait qu'aux mémoires, notes, discours ou lettres, émanés de la main du monarque ou dictés par eux. Mais comment discerner ces derniers? Je crains que ce ne soit là poser le problème sans le résoudre. Aussi notre commentateur trahit-il quelque flottement à la rencontre. « Il n'est pas absolument certain que les deux extraits soient de sa main, note-t-il à propos de François II. Nous les donnons quand même, ne fût-ce que pour indiquer le sentiment des familiers autorisés à écrire en son nom. » Au demeurant, il ne s'en fie qu'à l'écriture royale. M. Boissy n'aurait-il pas péché lui aussi, par défiance, envers la tradition de ses héros?

Louis XIV lui-même avait indiqué la pierre de touche où éprouver ces textes : « On remarque presque toujours quelque différence entre les lettres que nous nous donnons la peine d'écrire nous-mêmes et celles que nos secrétaires les plus habiles écrivent pour nous, découvrant en ces dernières je ne sais quoi de moins naturel et l'inquiétude d'une plume qui craint éternellement d'en faire trop ou trop peu. » L'accent d'un vrai roi ne trompe point.

L'ingéniosité avec laquelle l'éditeur a souvent choisi et disposé ses textes me plaît. Je regrette qu'il ait composé son bouquet

plutôt en lettré qu'en historien. Sans doute fait-il bon marché de la gent historique qu'il fourre toute en un sac. Mais il me semble qu'en cela il ait nui à ceux même qu'il voulait réhabiliter.

Puisqu'il s'agit ici moins de littérature que de politique, pourquoi se borner à des écrits? Une attitude, un acte, une parole jetée dans une circonstance précise, nous peint un homme, surtout un homme d'État, mieux qu'un texte toujours soumis à discussion. Ce fait accuse la manière dont il participait aux affaires. Quelques anecdotes brèves, sûres, cueillies à l'intention des souverains pour qui les textes manquaient, et M. Boissy eût grossi son cortège royal, tout à l'avantage de sa cause. Je crois même que, pour les successeurs de Louis XIV, de menus faits ou de menus propos, rapportés à leur date et dans leur cadre précis, eussent mieux valu que tels textes, si contestables : car Louis XV, Louis XVI, Charles X, voire même Louis XVIII écrivent en ce mol et vague style bourbonien, imité du grand aïeul et d'où l'homme est absent.

Aussi bien, ce titre de *Pensées choisies* ne convient pas. Demander des maximes à nos rois, c'est les traiter en moralistes. Or, jusqu'à Louis XIV, tous furent des agissants, aux prises avec la réalité qu'ils pétrissaient à pleines mains. Si la royauté s'installe et se fige avec le grand roi, chacun de ses prédécesseurs est une sorte de prétendant toujours par voies et par chemins, qui doit conquérir son royaume. Sans doute les hommes d'action en viennent parfois à la maxime, mais c'est une règle qu'ils tirent de l'expérience pour l'y appliquer aussitôt. Louis XIV, instruit à l'école de Mazarin et de la Fronde et dont l'esprit naturellement positif ne quittait point la réalité, au moins dans les premières années de son règne, n'eût point songé à rivaliser avec La Rochefoucauld ou Mme de Sablé. A extraire de ses mémoires des pensées plus ou moins générales, isolées de leurs conditions, l'on risque de trahir le souverain et d'égarer le lecteur. J'aimerais savoir que c'est à propos de traités et de négociations que Louis XIV a observé : *Souvent notre impatience recule par trop d'ardeur les choses qu'elle veut avancer;* qu'il recherchait la variété dans la gloire quand il prononçait : *Qui dit un grand roi dit presque tous les talents ensemble de ses plus excellents sujets;* que c'est au siège devant Lille, le 23 août 1667, dans un élan juvénile et pour répondre au reproche de s'être exposé hors de la tranchée, deux jours auparavant, qu'il confessait : *Il me semble qu'on m'ôte de ma gloire quand, sans moi, on en peut avoir.*

Parfois M. Boissy, par une notule ou un titre heureux, a rappelé les circonstances qui situent son texte, mais le plus souvent en renvoyant simplement aux tomes et aux pages de recueils plus étendus que le sien, il nous a privés de ces points de repère indispensables à l'histoire. Moins d'extraits mais coupés moins court, exactement datés et circonstanciés, auraient mieux restitué dans leur cadre le portrait de nos rois. Car nous ne pouvons leur rendre justice si nous ne devenons en esprit leur contemporain, si nous ne nous transportons là même où ils vécurent, parmi les entours qui mesurent leur œuvre et leur mérite.

L'on ne saurait évoquer l'homme sans le roi. Le roi soutient et redresse l'homme comme l'homme colore le roi d'une nuance particulière. Quelques morceaux saillants de discours d'État nous les auraient montrés chacun, sous le dais du trône, dans ces séances royales où ils manifestaient et revendiquaient leur autorité. De règne en règne, nous aurions suivi l'invariable doctrine, sortie de l'esprit des clercs, des légistes et des conseillers et que nos souverains, secondés ou suppléés, en cas de défaillance, par une solide bureaucratie bourgeoise, poussèrent jusqu'à l'effet. Cette doctrine, qui les enveloppait dès le berceau, les armait de leurs devoirs autant que de leurs droits. Le roi, reflet de Dieu sur la terre, et comme lui justicier, protecteur des peuples, ami de la paix, assure l'ordre dans le royaume à la manière de la Providence dans l'univers. « A peine remarquons-nous l'ordre admirable du monde et le cours si réglé et si utile du soleil jusqu'à ce que quelque désordre apparent dans la machine nous y fasse faire un peu plus de réflexion. Tant que tout prospère dans un État, on peut oublier les biens infinis que produit la royauté et envier seulement ceux qu'elle possède : l'homme, naturellement ambitieux et orgueilleux, ne trouve jamais en lui-même pourquoi un autre lui doit commander jusqu'à ce que son besoin propre le lui fasse sentir. Mais ce besoin même, aussitôt qu'il a un remède constant et réglé, la coutume le lui rend insensible. Ce sont les accidents extraordinaires qui lui font considérer ce qu'il en retire ordinairement d'utilité... » Il n'était pas au pouvoir des rois d'atteindre toute la perfection qu'ils se proposaient, selon l'aveu même de Louis XIV, mais cette croyance, merveilleux ressort tendu vers l'idéal, les portait, aux heures d'exaltation, au-dessus des faiblesses de l'homme jusqu'à leur rôle divin.

Pour être juste et pour parfaire ce mémorial de la royauté fran-

çaise, il faudrait sans doute rappeler par un ou deux propos la figure de ces sages ou hardis ministres qui doublèrent le maître et dont la tradition ne les sépare pas : Louis VI et l'abbé Suger, Henri IV et Sully, Louis XIII et Richelieu, Louis XIV et Colbert. Et pour prouver qu'en France le « despotisme » même fut toujours tempéré, j'y joindrai ces reproches de Colbert, ces avertissements de Bossuet, dont la franchise nous étonne.

Ces remarques mêmes témoignent de l'intérêt qu'éveille le recueil de M. Boissy. Une anthologie ressemble toujours un peu à ces jeux de patience que chacun remanie à son tour et à sa mode. Les réserves que j'ai faites du point de vue historique n'enlèvent point à l'élégant éditeur le mérite d'avoir ravivé quelques profils ternis par l'injuste oubli : tel cet âpre Louis XI, si convoiteux de provinces et d'autorité, et la victime de la légende romantique de Cinq-Mars, ce probe Louis XIII que nous cacha longtemps la gloire de son ministre et celle de son fils.

Amédée Britsch.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. GEORGES MANDEL

Le genre de M. Mandel ne plaît pas. C'est un fait. Nul n'est plus courtois dans le privé que M. Mandel, ni plus tolérant dans la controverse d'idées. Mais, homme public, il est péremptoire, cassant, agressif. Sans doute veut-il ainsi marquer son absolu dédain des railleries. Sans doute aussi, ayant exercé très jeune le pouvoir, a-t-il dû se composer un masque grave pour que ses aînés le prissent au sérieux. L'atmosphère de haine, de rancune, de méfiance qui l'environne a peut-être aussi contribué à lui conserver une attitude roide et distante. Son mépris des hommes s'explique assurément par le souvenir des flatteries pressantes qui l'entouraient lorsqu'il était le maître de l'heure, et les protestations de dévouement qui montaient vers lui comme la fumée de l'encens : la mauvaise qualité de cet encens a dû lui dessécher le cœur. Mais tout n'est pas simulé dans cette attitude. Naturellement M. Mandel n'est pas familier; il déteste même la familiarité. Il est peu entouré d'amis. Il ne tient pas à l'être. Il dédaigne les injures et la popularité plus encore. Il ne veut devoir son prestige qu'à son talent, et son autorité qu'à sa valeur.

Son talent n'est pas contestable. Sa culture est vaste. Le principal trait de son intelligence est la clarté. Nul peut-être au Parlement ne possède un esprit plus clair et plus logique, plus définitivement balayé des préjugés et des confusions. Sa longue, profonde et douloureuse expérience des hommes et son implacable mémoire ne lui servent qu'à

donner encore plus d'acuité à sa vision des choses et de pénétration à son sens politique.

La seconde qualité maîtresse de M. Mandel, c'est la volonté. Volonté énergique et tenace, qui doit vaincre et vainc en effet tous les obstacles. Nous savons combien il dut mettre de cette volonté au service de sa valeur pour mériter que M. Clemenceau, tout à la tâche de faire la guerre et de la gagner, lui déléguât, en quelque sorte, la direction de la politique intérieure. Nous retrouvons encore la même volonté au service de la même valeur dans les luttes qu'il soutient aujourd'hui au Parlement.

Ces qualités ne vont pas sans défauts. Lucide, presque géométrique, l'esprit de M. Mandel est incapable d'une transaction, encore plus d'une concession. Il peut en résulter parfois des manœuvres inopportunes auxquelles il ne renonce jamais. Il peut en résulter aussi des erreurs et de fausses manœuvres, après d'heureuses initiatives. Et il a aussi le goût des complications, souvent inutiles et par conséquent nuisibles : on l'a bien vu au moment de la candidature de M. Clemenceau à la présidence de la République qui aurait dû aller toute seule. Le tort de M. Mandel est de ne pas croire qu'en politique, comme ailleurs, le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite. Par là, cet esprit géométrique manque de géométrie. Il n'a pas confiance dans ce qui est simple et dans la force des choses simples. Et c'est, par abus de la finesse, un certain manque de finesse.

Il a, pour un parlementaire, un autre défaut : c'est d'être un lutteur implacable et un adversaire sans merci. Non seulement il rend toujours coup pour coup, mais il se plaît à provoquer l'ennemi. Comme il ne désarme jamais, et qu'il sait toujours répondre, il ne sait point céder sur le terrain personnel, et son agressivité systématique et souvent inutile, rebutant ceux qui seraient disposés à l'applaudir, peut nuire à sa cause et la desservir.

Ces qualités et ces défauts expliquent l'hostilité que M. Mandel rencontre dans une partie de l'Assemblée.

Au Palais-Bourbon, où l'on se tient mieux qu'autrefois, mais pas encore très bien, on se tutoie et on s'embrasse de façon familière et cordiale, même si l'on se hait un peu, surtout si l'on se méprise beaucoup. M. Mandel ne tutoie personne, il n'a pas le genre de la maison, et ne veut pas l'avoir.

Il a fait élire aussi trop de députés qui, déliés du serment de fidélité envers M. Clemenceau, croient en être quittes du même coup avec M. Mandel. La chaîne des services rendus est lourde. M. Mandel

l'éprouva, le jour que, parlant sur le Vatican et ne pouvant dominer la furieuse clameur de l'extrême gauche, il constata, sans s'émouvoir, la réserve gênée de la majorité. M. Mandel n'attendait de ceux-là, à ce moment, aucun secours. Il était seul. S'il avait lâché pied, il était perdu. « C'est lui qui vous a fait élire », leur rappela durement M. Le Provost de Launay. Ils ne l'ignoraient pas. Ils se le rappelèrent même tout à fait lorsque M. Mandel eut triomphé.

A côté de ces deux causes abjectes, l'hostilité contre M. Mandel en a d'autres, plus avouables.

Les radicaux et les socialistes ne peuvent lui pardonner leur défaite. Les élections du 19 novembre furent faites contre les socialistes et contre ceux-là des radicaux qui, se retranchant du bloc national, cherchaient sans la trouver une formule équivoque, comme autrefois, et, à défaut d'un programme, appelaient désespérément l'appui tutélaire et traditionnel de l'administration. Cet appui leur fit défaut. Ils virent là une infâme trahison. Traqués, bafoués, démasqués à loisir, et n'ayant d'ailleurs à imputer leur échec qu'à eux-mêmes, ils en gardèrent à M. Mandel une rancune inexorable.

Dans le bloc national même qu'il a créé, M. Mandel n'est pas considéré sans réserve et sans défiance. La rigueur de sa logique veut qu'il poursuive la victoire du 19 novembre par des opérations politiques. Ce n'est certes pas nous qui blâmerons sa clairvoyance. Mais c'est de quoi, stupidement, la Chambre a horreur. M. Mandel sait aussi qu'une politique déterminée ne peut se faire qu'avec un personnel déterminé. Il attaque donc violemment non seulement des idées, mais des hommes, et rappelle constamment, à l'appui de ses attaques, des souvenirs que certains préféreraient avoir oubliés. Sa mémoire est infaillible. C'est ce dont ses alliés et ses obligés naturels lui savent le moins de gré.

M. Mandel a donc été surtout poursuivi, au Parlement, par beaucoup de ses ennemis d'hier. Lorsqu'il voulut devenir député, les sots s'étonnèrent. D'habitude un chef de cabinet se fait nommer percepteur ou référendaire à la Cour des comptes. M. Mandel s'obstina à être député, et le fut. On pensa dès lors qu'il serait une sorte d'officieux entre le Parlement et M. Clemenceau qui semblait promis aux plus hautes destinées officielles. Lorsque M. Clemenceau disparut, les mêmes qui n'avaient pas compris que M. Mandel voulût être député, pensèrent qu'il n'avait plus qu'à disparaître. Ils se trompaient.

Sans doute, la politique intérieure de M. Clemenceau, la lutte contre le défaitisme qu'il fallait abattre à tout prix, tout cela, M. Mandel

l'avait secondé avec un dévouement absolu. Il ne connut ni répit ni défaillance. Fort de l'autorité déléguée à sa valeur, il imposa rudement, dans son domaine, l'unité de vue et d'action à des ministres, qui ne le lui pardonnèrent pas d'ailleurs; on peut croire que, lui non plus, n'a pas oublié ces différends. Il stimula souvent l'énergie de l'excellent et pacifique M. Pams, et fut heureux de trouver en M. Ignace le même dévouement à l'œuvre commune que M. Clemenceau avait trouvé en lui-même. Mais l'œuvre propre de M. Mandel fut de préparer avec une intelligente clairvoyance la politique intérieure d'après-guerre, d'imposer ses vues et de les faire triompher.

Ces vues, on les connaît. Quand il déclare périmé « le mot d'ordre de Pons », ce n'est pas boutade de tribune : c'est l'expression de sa pensée, mûrie et développée depuis des années. Il a voulu, d'une part, l'accord de tous les Français patriotes contre le bolchevisme agent de l'Allemagne, et signalé le péril à gauche. Il a voulu, d'autre part, la fin des divisions d'avant-guerre, des tyrannies locales, des rivalités de personnes, et surtout des guerres religieuses. Les élections de 1919 ont été son œuvre. Peut-être les vainqueurs ne s'en souviennent-ils pas toujours; les vaincus ne l'oublient pas : la furieuse rancune des socialistes et des radicaux blocards ne se trompe pas d'adresse.

C'est tout simplement la continuité de cette œuvre que M. Mandel veut assurer. Il a démontré nettement qu'il existait, en dehors de M. Clemenceau, et, sans rien renier de sa fidélité, il a fait voir que sa volonté, son intelligence et sa mémoire servaient des idées personnelles. Ceci, personne ne l'ignore plus, amis ni ennemis. Mais, ne l'ignorant pas, le laisseront-ils poursuivre et continuer à s'affirmer?

On pouvait en douter hier. Plus aujourd'hui. M. Mandel a livré la bataille par son discours sur le Vatican, et triomphé d'une hostilité presque unanime : c'était le jour que ses ennemis avaient choisi pour en finir et le noyer complètement. C'est le jour où il triompha, à force d'énergie et de talent. Jamais plus pathétique exemple d'un lent, difficile et progressif succès ne fut donné à une Assemblée. Ses ennemis les plus farouches, qui employèrent tour à tour les armes les plus violentes et les plus perfides, reconnaissaient son « cran » et déclaraient qu'il avait « conquis le droit de parler ». Ceux qui, subitement, ne l'aimaient pas rendaient hommage à son effort, et applaudissaient d'autant plus dans les coulisses qu'ils avaient douté plus longtemps en séance. Les hommes qui aiment la force étaient définitivement ralliés, et les obligés d'hier consentaient à se ressouvenir.

Mais ce n'est pas assez d'avoir triomphé des ennemis du dehors. M. Mandel en a d'autres, en lui-même. Son défaut n'est pas de faire de la politique. Ce n'est pas d'attaquer durement des hommes et de leur rappeler leur passé. Son défaut est de porter des coups parfois inutiles, de tirer des combinaisons de trop loin quand les portes sont ouvertes, et de s'attarder, sans profit pour son action, à des vengeances cruelles, savoureuses, mais personnelles. C'est aussi de méconnaître parfois certaines opportunités ou inopportunités. Mais pourquoi insister? Il est sans exemple que les défauts ne se corrigent pas, chez qui a la volonté réfléchie et tenace de M. Mandel.

★★★

La Scène et la guerre.

M. Pierre Frondaie a donné au théâtre de la Porte-Saint-Martin une pièce mélodramatique sans grandes préoccupations littéraires, mais qui relève cependant du jugement littéraire par un point : le personnage principal de l'*Appassionata* nous est présenté comme un poète italien, nietzschéen et génial, qui croit que les hommes supérieurs ont tous les droits et que les morales d'esclaves ne sont pas faites pour eux. D'abord, et en thèse générale, comment les auteurs ne voient-ils pas le danger de porter à la scène des hommes de génie? Il faudrait qu'ils en eussent eux-mêmes pour conférer la vraisemblance à leur création. M. Frondaie est allé au-devant du danger ; il a fabriqué lui-même les vers où le poète compare aux lions les êtres de son espèce. On est autorisé à sourire.

Ensuite tout le monde a vu ou cru voir que ce personnage ressemblait à une caricature d'Annunzio. Avant que la pièce fût jouée, M. Frondaie a laissé dire. Puis ensuite il a crié qu'on le trahissait. C'est une mauvaise plaisanterie. M. Frondaie savait parfaitement que tout le monde allait penser à d'Annunzio. Il n'était pas possible qu'il ne le sût pas. Ce n'est pas une affaire de volonté ni d'intentions secrètes, c'est une question de fait, et un fait qui crève les yeux.

M. Frondaie prête à son héros, non seulement des propos saugrenus sur la morale et l'amour, mais encore une conduite à la fois vile et ridicule. Il est l'amant d'une comédienne qui le trompe, il séduit une jeune Française, l'abandonne dès que la comédienne veut bien lui revenir et la victime meurt de chagrin. Un honnête Français la venge en étranglant le maëstro. M. Frondaie, répétons-

le, ne pouvait pas être assez naïf pour ne pas voir que tout le monde aurait aux lèvres le nom de d'Annunzio, spécialement le gros public à qui sa pièce est destinée. Or, il est devenu inconvenant pour un Français et un Latin de manquer de respect envers le poète qui fut un jour la voix sacrée de sa patrie. L'auteur des *Laudi*, l'homme qui souleva l'Italie comme Marc-Antoine aux funérailles de César, qui enlace autour de ses tempes le double laurier du poète et du héros, celui-là a droit au respect sur toute l'étendue de la latinité. Dans le désordre où l'idéologie et les intérêts affreusement mêlés ont jeté l'Europe, il a fait entendre très haut une très claire vérité : en allant à Fiume, il a démontré par l'acte que la passion nationale primait les combinaisons des marchands de pétrole. Sur le moment, on a dit : « C'est une fugue ; il est incapable d'esprit de suite ; pensez donc, un poète et un Latin. » Il y est encore. « Vous autres, Germains, dit Chesterton, êtes incapables de comprendre la ténacité latine. » On peut chercher dans le vaste monde des personnages qui ne risquent pas d'être confondus, fût-ce à tort, avec celui-là.

Voilà un effet indirect de la guerre sur la scène. Deux autres pièces jouées ces temps-ci ont rappelé au public des théâtres, qui risque souvent de ne plus du tout s'en souvenir, qu' « il y avait eu la guerre » : *le Retour*, de MM. de Flers et de Croisset, et *la Traversée*, de M. Capus. Ces auteurs ont suivi la voie ouverte par M. Donnay dans *la Chasse à l'homme*, ils ont pris pour matière, non la guerre elle-même, mais le contre-coup de la guerre sur les mœurs. Il faut ici doublement applaudir. D'abord parce qu'il est bienfaisant que l'on pense encore à la guerre, de temps en temps. Trop de gens viennent vous dire avec un air benoît : « Elle est finie, n'en parlons plus. » Ils exploitent par là un sentiment trop naturel, non seulement chez les combattants, mais chez tous ceux qui ont souffert. Nul plus qu'eux n'auraient cependant besoin d'en parler et d'y penser souvent, car leur formule à la manière de Gambetta n'est qu'une forme sournoise du défaitisme.

Ensuite, il faut louer les auteurs qui abordent ainsi le problème par le bon côté : la guerre, en soi, n'est pas matière dramatique ; tous ceux qui ont tenté de la représenter sur la scène ont échoué. Ses horreurs sont trop vraies pour être jouées ; et il est trop facile d'émouvoir en les étalant. Les scènes mêmes de la guerre, ruines en carton, blessures feintes, n'ont pas leur place ici.

Un deuxième péril consiste à vouloir tirer du drame des conclusions philosophiques quelles qu'elles soient. S'il importe de ne pas mettre au même plan les pièces patriotiques et celles que nous appelons, pour être bref, bolchevistes, il faut dire que, du point de vue drama-

tique, elles présentent à peu près autant de dangers les unes que les autres. Sans doute est-il possible de justifier les premières, de les asseoir sur un fond de vérité, mais il y faut du doigté, car au théâtre on frôle à tout instant la convention, et les objections qui valent contre l'auteur antipatriote peuvent être retournées contre son contradicteur : « Vous choisissez vous-même un cas particulier, vous conduisez le débat à votre guise, abusant des artifices de la scène pour singer les réalités. » Et puis, enfin, le théâtre n'est pas fait pour qu'on y prêche, même les idées les plus utiles. *Non est locus.* Il n'y a qu'une façon de prêcher sur la scène, c'est d'émouvoir : *Horace* est une pièce patriotique, et *Polyeucte* une pièce chrétienne.

La bonne méthode est celle qu'ont suivie MM. de Flers, de Croisset et Capus. Les premiers ont écrit une comédie, tandis que *la Traversée* est toute proche du drame. Mais les deux pièces sont d'abord du théâtre. C'est-à-dire que le sujet central est un conflit de sentiments et non pas d'accidents. La guerre est l'accident universel qui l'oriente. En toute autre circonstance, ce conflit aurait existé quand même, mais se serait déroulé autrement.

M. de Flers, en changeant de collaborateur, n'a point changé de manière. Ses pièces, on le sait de reste, étincellent de mots d'esprit. Cette qualité passera aux yeux de bien des gens pour un mérite de premier plan, je pense au contraire qu'elle est une faiblesse chez un auteur dramatique. Les grands comiques n'ont pas d'esprit, ni Aristophane, ni Ménandre, ni Plaute, ni Térence, ni Molière ; Rivarol n'a pas écrit pour le théâtre et Voltaire y a échoué. L'esprit au théâtre n'est qu'un placement viager. Il donne le succès aux dépens de la survie. Vingt ans après, il faut une exégèse pour comprendre les meilleurs mots, celui-ci par exemple ; on plaisante une infirmière prétentieuse : « Elle n'a jamais soigné, dit-on, que des généraux. — Pas possible, mais où donc a-t-elle été infirmière? — A Limoges. » Et, naturellement, la veine n'est pas toujours égale dans ce genre dangereux qui joue avec l'équivoque et, à la moindre négligence, se laisse glisser au simple jeu de mots. La réussite même n'est que virtuosité et tour d'équilibre. Il n'est pas question de médire de l'esprit, rien n'est plus délicieux qu'un trait réussi. Seulement, il vaut mieux ne pas confondre les genres, et le théâtre est un de ceux pour qui Verlaine eut raison de chanter :

Fuis du plus loin la pointe assassine.

Une qualité plus sérieuse déjà est l'adresse, le tour de métier ; rien de mieux réussi que la rencontre, au troisième acte, des deux hommes qui ont fait la guerre aux mêmes lieux. Et plus précieux

encore me paraissent les mérites qui viennent du fond : les auteurs ont choisi pour thème la mésentente où glissait un jeune ménage, brusquement suspendue par la guerre, puis précipitée par le retour. L'homme, jeune encore, se laissait aller à un égoïsme qui explose et s'étale lorsqu'il se retrouve à l'abri du péril. La jeune femme, au contraire, a refréné pendant toute la guerre les instincts qui s'émoussaient chez l'homme par la pratique de l'héroïsme ou simplement du danger, en sorte qu'à l'heure du retour, les deux êtres ne parlent plus la même langue ; elle rêve de romanesque, lui ne rêve que des pantoufles reconquises. Donnée d'une observation aussi juste que fine.

La jeune femme, qui sent fuir les ans, s'emballe, s'éprend d'un combattant plus jeune que son mari ; celui-ci découvre le danger menaçant et, au nœud de la pièce, les deux hommes se trouvent en présence. Ils vont s'entre-dévorer ; un hasard leur révèle qu'ils ont défendu le même coin de terre, et l'on ne saurait rendre ici l'habileté avec laquelle les auteurs ont traité la réconciliation. La jeune femme qui survient est stupéfaite. Quoi donc, il existe pour ces hommes quelque chose qui passe avant l'amour? Oui, le souvenir de la mort. Il faut, dit l'un d'eux, que vous en preniez votre parti, pendant quelque temps, vous aurez un tout petit peu baissé de valeur, comme le change. Et cette observation encore est pénétrante et toute chargée de sens. La fraternité d'armes est un des liens les plus puissants entre les hommes et ceux qui ont vu la mort en face savent que les amplifications romantiques sur l'amour plus fort que la mort pèsent bien peu à ce moment-là...

M. Capus, lui, a au contraire changé sa manière. Il en est même résulté, le soir de la répétition, un malentendu que le grand public a eu vite fait de dissiper. Il faut ajouter qu'une circonstance risquait d'aggraver ce malentendu : alors que *le Retour* est servi par des comédiens hors ligne, *la Traversée* n'avait pas eu le même bonheur.A quelques jours de là, le Théâtre-Français reprenait une comédie ancienne de M. Capus, *les Deux Écoles ;* elle est toute grâce, observation malicieuse, ironie souriante, elle aborde la grave question du divorce sans en avoir l'air, en se jouant et en amusant : *castigat ridendo*, M. Capus philosophe ici sans hausser la voix. A bien prendre, dans *la Traversée*, il n'a changé que de ton. Parlant de la période de guerre, il a cru devoir adopter le ton sérieux. Mais le fond reste le même. M. Capus est curieux d'observation sociale plus encore que psychologique ; plus encore qu'un caractère ou une âme, un milieu, une catégorie l'intéressent. Il porte sur eux une vision aiguë, mais si rapide qu'il faut de l'attention pour voir à quelle profondeur elle pénètre. Le conflit qu'il peint dans *la Traversée*

est essentiellement celui d'un type d'humanité de qui l'activité n'est pas immédiatement adaptée à l'état de guerre, le brasseur d'affaires : il faut, ou qu'il s'adapte, ou qu'il disparaisse. L'un des antagonistes de *la Traversée* devient immédiatement et sans difficultés internes le grand industriel créateur, utile, nécessaire, car il a de tout temps travaillé en pleine réalité. Du jour au lendemain au contraire, l'œuvre de l'autre chancelle et s'écroule, car elle n'était que spéculation, fiction. Au même moment, un drame intime vient l'assaillir. La guerre, a-t-on dit, n'a rien à voir ici : cela fait deux pièces qui glissent l'une contre l'autre. Je ne crois pas. Je pense, au contraire, que tout drame issu de la guerre doit être traité de la sorte ; nous devons voir non le tragique né directement de l'épreuve, celui-là nous ne le connaissons que trop, mais un tragique en contact avec l'épreuve, orienté et, si je puis dire, polarisé par elle dans une mesure qui varie avec chaque cas particulier. L'intérêt de *la Traversée* est, je crois, social plutôt que moral ; il s'agit de savoir si le spéculateur va sombrer sous les coups du sort, et, par voie de conséquence, s'il a sa place encore dans la société nouvelle. M. Capus est bon moraliste, il peint en nuances, non en tons crus. Il nous a intéressés à un homme, un homme faible, non malhonnête ; qu'il s'adapte et se rende utile à son tour, il y a place pour toutes les activités dans la société décimée par la guerre : telle est la conclusion, non pas optimiste, mais raisonnable, qui semble bien ressortir de la pièce nouvelle de M. Alfred Capus.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'exécution du traité de paix. 5 novembre. — *Réponse du gouvernement britannique à la note française du 20 octobre, sur les réparations et la procédure proposée par le cabinet de Paris.*

Les différents stades de l'examen de la question doivent être les suivants :

1° *Réunion à Bruxelles d'experts alliés siégeant avec des experts allemands ;*

2° *Conférence des ministres alliés à Genève, après le plébiscite de Haute-Silésie, et au plus tard dans la première quinzaine de février, pour discuter dans son ensemble la question des réparations (montant de la dette, capacité de paiement de l'Allemagne). Les représentants allemands n'y participeront qu'à titre consultatif ;*

3° *La commission des réparations procédera à la fixation du montant total et des modalités de paiement des sommes dues par l'Allemagne et fera son rapport sur la capacité de paiement de celle-ci ;*

4° *Réunion du Conseil suprême pour examiner les mesures ultérieures à prendre (gages et sanctions).*

Le 11 novembre, le jour même où deux « soldats inconnus » étaient déposés, l'un sous l'Arc de Triomphe, l'autre dans l'abbaye de Westminster, le gouvernement britannique a définitivement accepté les stades de l'examen de la question des réparations.

Le gouvernement français obtient ainsi une satisfaction sur la forme. Il reste néanmoins que l'Angleterre a renoncé envers l'Allemagne aux sanctions du paragraphe 18, et que, d'autre part, d'après la thèse anglaise, l'obligation de réparer mise à la charge de l'Allemagne demeure subordonnée à sa faculté de payer.

13 novembre. — *Arrivée à Berlin de la réponse de la Conférence des ambassadeurs relative aux moteurs Diesel. Cette réponse accorde à l'Allemagne jusqu'au 31 mars 1921 pour faire connaître dans quels établissements les moteurs en litige ont été adaptés à des buts industriels.*

15 novembre. — *Première séance, à Genève, de l'assemblée de la Société des nations. M. Hymans est élu président par 35 voix. M. Léon Bourgeois obtient une voix.*

France, 11 novembre. — *Fêtes de l'anniversaire de l'armistice. Le corps d'un soldat inconnu, salué d'acclamations sur tout le parcours, est transporté sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, en même temps que le cœur de Gambetta est transporté au Panthéon.*

États-Unis, 2 novembre. — *M. Harding, candidat républicain, est élu président de la République, en remplacement de M. Woodrow Wilson, par 404 voix contre 127 à M. Cox, candidat démocrate. La majorité républicaine au Sénat est augmentée.*

A la Chambre des Représentants, les républicains, qui gagnent 61 sièges, auront désormais 293 mandats, contre 138 aux démocrates, un seul aux socialistes et 3 à divers.

Le choix de M. Harding, qui s'était nettement prononcé contre la politique wilsonienne, signifie, selon les propres paroles du nouvel élu, que la Société des nations, pour les États-Unis, est « enterrée ».

Russie. — *La paix avec la Pologne a permis au gouvernement des soviets de retourner la totalité de ses forces contre l'armée du général Wrangel, qui, partie de Crimée, avait réussi à s'avancer, le long du Dniéper, jusqu'à Alexandrovsk.*

Devant les forces supérieures qui lui étaient opposées, Wrangel a dû évacuer Alexandrovsk, puis, à la suite de combats, livrés le 1er novembre, dans la région de Mélitopol, où une de ses divisions a été fortement éprouvée, il s'est replié derrière les retranchements de l'isthme de Pérékop. Les 10-11 novembre, ces retranchements ont cédé à leur tour, après vingt-deux assauts des bolcheviks. L'armée rouge est entrée le 14 à Sébastopol.

Italie et Yougoslavie, 12 novembre. — *Signature à Santa-Margherita de l'accord yougo-slave relatif à Fiume et à la Dalmatie, qui met fin au différend entre Rome et Belgrade et accorde à l'Italie la réalisation partielle de ses aspirations. Jusque-là, M. Wilson encourageait la Yougo-Slavie à la résistance. Sa défaite, aux États-Unis, n'aura pas été étrangère à ce résultat.*

Angleterre, 3 novembre. — *Le referendum des mineurs sur le règlement proposé la semaine précédente n'ayant pas permis d'atteindre en faveur de la grève la majorité requise des deux tiers, la conférence des mineurs décide la reprise du travail.*

11 novembre. — *La Chambre des communes adopte en troisième lecture le bill du Home Rule.*

Belgique, 3 novembre. — *M. Delacroix remet au roi Albert la démission de son cabinet.*

M. Carton de Wiart négocie pour la formation d'un cabinet d'union, rendu difficile par la question des langues et celle de la durée du service militaire.

8 novembre. — *Grève générale des mineurs du bassin de Charleroi.*

Grèce, 14 novembre. — *Les élections donnent aux adversaires de M. Venizelos une énorme majorité. Les premières nouvelles du*

scrutin annoncent seulement 118 *venizelistes élus contre* 150 *candidats de l'opposition constantinienne. M. Venizelos déclare immédiatement qu'il abandonne le pouvoir.*

TURQUIE, 5 novembre. — *Le gouvernement du sultan refusant l'exécution de certains engagements pris envers les Alliés en vertu du traité de Sèvres, on envisage l'envoi d'un ultimatum à Constantinople.*

Cet ultimatum discréditera encore davantage le sultan au regard des musulmans et reposera peut-être la question de Constantinople, tout en restant sans action sur l'Anatolie, où continuent à se maintenir Moustafa Kemal et le gouvernement nationaliste d'Angora dont la jonction avec les bolcheviks paraît être accomplie.

A. M.

Le Gérant : ROBERT TISNÉ.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25694.